

VERJINÉ SVAZLIAN

**LE GENOCIDE ARMENIEN
ET
LA MEMOIRE HISTORIQUE DU PEUPLE**



*Dédicé
au 90^e Anniversaire
du Génocide Arménien*



NATIONAL ACADEMY OF SCIENCES OF THE REPUBLIC OF ARMENIA
MUSEUM-INSTITUTE OF THE ARMENIAN GENOCIDE
AND INSTITUTE OF ARCHAEOLOGY AND ETHNOGRAPHY

VERJINE SVAZLIAN

**THE ARMENIAN GENOCIDE AND THE PEOPLE'S
HISTORICAL MEMORY**

"Gitutjun" Publishing House of the NAS RA
YEREVAN - 2005

* * *

NATIONALE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN DER REPUBLIK ARMENIEN
MUSEUM-INSTITUT FÜR DEN VÖLKERMORD AN DEN ARMENIERN
UND INSTITUTS FÜR ARCHÄOLOGIE UND ETHNOGRAPHIE

VERJINÉ SVAZLIAN

**DER GENOZID AN DEN ARMENIERN UND DIE HISTORISCHE
ERINNERUNG DES VOLKES**

Verlag „Gitutjun“ NAW RA
JEREWAN – 2005

* * *

ERmenistan Cumhuriyeti ULUSAL BİLİMLER AKADEMİSİ
ERmeni SOYKIRIMI MÜZE-ENSTİTÜSÜ
VE ARKEOLOJİ VE ETNOGRAFYA ENSTİTÜSÜ

VERJİNE SVAZLIAN

ERmeni SOYKIRIMI VE HALKIN TARİHSEL HAFIZASI

EC UBA "Gitutyun" Basımevi
ERİvan – 2005

* * *

НАЦИОНАЛЬНАЯ АКАДЕМИЯ НАУК РЕСПУБЛИКИ АРМЕНИЯ
МУЗЕЙ-ИНСТИТУТ ГЕНОЦИДА АРМЯН
И ИНСТИТУТ АРХЕОЛОГИИ И ЭТНОГРАФИИ

ВЕРЖИНЕ СВАЗЛЯН

**ГЕНОЦИД АРМЯН И ИСТОРИЧЕСКАЯ ПАМЯТЬ
НАРОДА**

Издательство "Гитутюн" НАН РА
ЕРЕВАН – 2005

* * *

ՀԱՅԱՍՏԱՆԻ ՀԱՆՐԱՊԵՏՈՒԹՅԱՆ ԳԻՏՈՒԹՅՈՒՆՆԵՐԻ ԱԶԳԱՅԻՆ ԱԿԱԴԵՄԻ
ՀԱՅՈՑ ՑԵՂԱՍՊԱՆՈՒԹՅԱՆ ԹԱՎԱԳԻՐՆ-ԻՆՍԻՏՈՒՏ
ԵՎ ՀԱԳԻՏՈՒԹՅԱՆ ԵՎ ԱԶԳԱԳՐՈՒԹՅԱՆ ԻՆՍԻՏՈՒՏ

ՎԵՐԺԻՆԵ ՍՎԱԶԼՅԱՆ

ՀԱՅՈՑ ՑԵՂԱՍՊԱՆՈՒԹՅՈՒՆ

ԵՎ ԺՈՂՈՎՐԴԻ ՊԱՏՄԱԿԱՆ ՀԱԾՈՂՈՒԹՅՈՒՆ

ՀՀ ԳԱԱ «Գիտուրյուն» հրատարակություն
ԵՐԵՎԱՆ – 2005

* * *

ACADEMIE NATIONALE DES SCIENCES

DE LA REPUBLIQUE D'ARMENIE

MUSEE-INSTITUT DU GENOCIDE ARMENIEN

ET

INSTITUT D'ARCHEOLOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE

VERJINÉ SVAZLIAN

LE GENOCIDE ARMENIEN

ET

LA MEMOIRE HISTORIQUE DU PEUPLE

Editions «Guitoutiun» ANS RA

EREVAN – 2005

Imprimé sur décision du Conseil scientifique
du Musée-Institut du Génocide Arménien

et

de l'Institut d'Archéologie et d'Ethnographie
de l'Académie Nationale des Sciences de la République d'Arménie

Traduit de l'arménien par

Aïda Tcharkhtchian

Rédacteur de la langue turque

Tigran Teroghormeadjian

SVAZLIAN VERJINÉ

LE GENOCIDE ARMENIEN ET LA MEMOIRE HISTORIQUE
DU PEUPLE / Musée-Institut du Génocide Arménien et Institut
d'Archéologie et d'Ethnographie de l'Académie Nationale des
Sciences de la République d'Arménie. – Erevan. Editions
“Guitoutiun” ANS RA, 2005, 140 pages.

L'ouvrage présente les événements historiques du génocide arménien (1915-1922), détaillés et confirmés par les témoignages populaires communiqués par les témoins oculaires rescapés du génocide, inscrits, enregistrés sur cassettes audio et vidéo par l'auteur pendant plus de cinquante ans en Arménie et dans la diaspora (Grèce, France, Etats-Unis d'Amérique, Turquie).

L'étude s'accompagne de la carte de la déportation et du génocide arménien en Turquie ottomane, des photographies des rescapés et de résumés en français, anglais, allemand, turc, russe et arménien.

L'ouvrage est destiné aux historiens, ethnologues, juristes et politologues, ainsi qu'aux larges cercles de lecteurs s'intéressant à l'ethnologie.

ISBN 5-8080-0602-3

Copyright © 2005 V. Svaazlian. All Rights Reserved.

DE LA PART DU REDACTEUR

Cette étude inclut des témoignages populaires oraux et des chants recueillis directement de la génération rescapée du génocide arménien, que Madame Verjiné Svaazlian, docteur en philologie, a enregistré avec patience et dévouement pendant cinquante ans.

L'ouvrage présente un grand intérêt et une valeur historique et même politique indiscutable, surtout à cause des nombreux récits parlant des spectacles horribles du génocide et des chants populaires en langues arménienne et turque retracant les souffrances et les méditations tragiques de Deir Zor.

C'est un grand travail, minutieux et d'une valeur inappréciable, qui a été accompli pour sauver du danger d'un oubli éternel et immortaliser les souvenirs fanés et les chants uniques en leur genre des survivants du génocide arménien (dont beaucoup ne sont plus en vie).

Ces sujets sont d'authentiques documents historiques d'une grande importance, des images terribles de la plus grande tragédie arménienne, contées dans une langue populaire vivante.

L'auteur a su habilement mettre en relation dans son étude les sujets riches et variés recueillis avec des faits historiques précis et faire de ces mémoires populaires des documents détaillés, argumentant et confirmant la réalité historique. Il est à noter que l'auteur est la première à mettre à la disposition des chercheurs les sujets mentionnés consacrés au génocide arménien, surtout les souvenirs et les chants en langue turque.

L'ouvrage est complété par les traductions arméniennes, faites par l'auteur, des chants en langue turque, ce qui contribue beaucoup à la compréhension des sujets.

Les mémoires orales de ces témoins oculaires et surtout les chants en langue turque présentent la valeur de documents historiques non seulement dans l'optique de la juste compréhension de l'histoire du peuple arménien de cette époque tragique, mais aussi pour argumenter la défense de la Cause arménienne et surtout porter un contre-coup aux falsifications des historiens turcs et pro-turcs avec les souvenirs populaires et les chants en turc, ainsi que les accusations qu'ils contiennent.

SARKIS HAROUTUNIAN

*Membre-correspondant
de l'Académie Nationale des Sciences
de la République d'Arménie*



Verjiné Svazlian, ethnographe, docteur en philologie,
enregistrant les souvenirs et les chants de
Mariam Baghdichian (née en 1909 à Moussa-Dagh), rescapée du
génocide arménien

Pendant cinquante ans, les mémoires orales populaires et les chants de caractère historique, sources de cette étude, ont été inscrits, enregistrés sur cassettes audio et vidéo, mot à mot, brin par brin, pour prendre forme et se compléter.

Nous tenons à exprimer notre profonde reconnaissance aux générations sauvées par miracle du génocide, qui ont résisté héroïquement aux cruelles réalités de la vie, gardant intact dans les replis de leur mémoire ce qu'elles ont vu et senti pour nous le communiquer, sauvant ainsi d'une perte inévitable la mémoire historique collective du peuple arménien, afin qu'elle soit présentée au monde et au jugement équitable de l'humanité.

V. S.

PARTICULARITES TYPOLOGIQUES DES TEMOIGNAGES POPULAIRES

Le génocide arménien, en tant que crime politique international dirigé contre toute l'humanité, est devenu par une cruelle nécessité historique une partie intégrante de l'identité, de la mentalité et de la conscience du peuple arménien.

Avec le passage du temps, l'intérêt à l'égard du génocide arménien ne cesse de grandir et son résultat est la reconnaissance officielle de ce fait historique par de nombreux pays au cours de ces dernières années. Toutefois, les historiens turcs et pro-turcs continuent à ce jour à faire le possible pour altérer la réalité des faits historiques survenus entre 1915 et 1922 et devenus fatals pour le peuple arménien.

De nombreuses études, des recueils de documents, des déclarations de politologues et d'hommes publics, des œuvres littéraires de divers genres consacrés au génocide arménien sont publiés en différentes langues. Toutefois, la voix du peuple manque dans cette immense littérature; on n'y trouve pas les témoignages communiqués par les témoins oculaires survivants, ni les chants populaires composés sous l'impression immédiate des événements historiques susmentionnés, alors que ces témoignages présentent une valeur importante comme sources historiques et documentaires. C'est le peuple arménien qui a subi ces souffrances inimaginables, c'est lui qui a fait l'objet de ce crime politique massif. Comme les dépositions des témoins oculaires sont d'une importance décisive pour l'issue de toute enquête, dans ce cas aussi, il faut prendre en considération les témoignages portés par les survivants qui ont une valeur de preuves juridiques pour la solution équitable de la Cause arménienne et la reconnaissance du génocide arménien.

Dès 1955, alors qu'en Arménie Soviétique il n'était pas permis de parler ouvertement du génocide arménien, alors que les témoins oculaires rescapés du génocide et rapatriés vivaient dans la crainte d'être injustement accusés et exilés, nous, à cette époque encore étudiante de l'Université pédagogique Khatchatour Abovian d'Erevan, méprisant toute

difficulté et ayant pleinement conscience de la valeur historique et documentaire de ce genre de témoignages, nous avons réalisé ce travail parallèlement à nos autres recherches scientifiques, d'abord sur notre propre initiative et notre vocation d'Arménienne occidentale, puis, à partir de 1960, avec le soutien de l'Institut d'Archéologie et d'Ethnographie de l'Académie des Sciences d'Arménie. Nous avons cherché et trouvé les survivants rescapés par miracle du génocide en allant à pied de quartier en quartier, de village en village sous le soleil brûlant d'été ou par le froid glacial d'hiver, nous avons essayé de gagner leur confiance par une approche pleine de tact, psychologique, sans détourner leur attention par des questions déplacées, mais leur laissant la possibilité de s'exprimer librement et de raconter spontanément leurs impressions. Nous avons inscrit (ou enregistré) leurs horribles récits, leurs impressionnantes souvenirs et leurs chants historiques de divers contenus qui jamais jusque là n'avaient été enregistrés ou publiés ni en Arménie ni dans la diaspora. [Svazlian 1984, 1994, 1995]

Ensuite, après la fondation en 1995 du Musée-Institut du Génocide Arménien de l'Académie Nationale des Sciences de la République d'Arménie à Tzitzernakaberd (Erevan), nous avons continué ce travail avec le soutien de la Direction du Musée-Institut [Svazlian 1997a, 1997b, 1999], non seulement en inscrivant et enregistrant sur cassette audio, mais désormais sur cassette vidéo (caméraman Galouste Haladjian) les souvenirs racontés par les survivants, qui, complétés par les témoignages recueillis précédemment ou par la suite, ont été publiés dans le volumineux recueil intitulé «*Le génocide arménien. Témoignages des survivants*» (arm.). [Svazlian 2000]

Les notes du texte de la présente étude, ainsi que les fragments des témoignages et des chants historiques des survivants sont empruntés au recueil susmentionné (600 unités) avec le numérotage correspondant, ainsi qu'à nos documents encore inédits (60 unités).

Les originaux de tous les témoignages présentés dans ce tome sont gardés dans les archives du Musée-Institut du Génocide Arménien de l'Académie Nationale des Sciences de la République d'Arménie.

Les témoins oculaires survivants qui ont communiqué ces sujets sont principalement les représentants de la génération aînée des Arméniens délocalisés de force de leurs lieux d'habitation natals, déportés au cours du génocide arménien de 1915-1922 des provinces peuplées d'Arméniens

de l'Arménie Occidentale, de la Cilicie (1921), de l'Anatolie et de l'Asie Mineure (la catastrophe d'Izmir de 1922).

Le déroulement de ces faits historiques a causé l'extermination inhumaine d'une partie considérable des Arméniens occidentaux (plus d'un million et demi), alors que ceux qui ont survécu sur les routes de la déportation, volés, pillés, ayant subi les pires privations et laissé derrière eux d'innombrables victimes, sont finalement arrivés en Arménie Orientale ou se sont dispersés à travers le monde dans différents pays. Par la suite, une partie de ces survivants, venant de Turquie, de Grèce, de France, de Syrie, du Liban, d'Egypte, d'Iraq, des pays balkaniques, des Etats-Unis d'Amérique et d'ailleurs, se sont rapatriés en Arménie Orientale et se sont installés aux environs d'Erevan, dans des quartiers nouvellement construits portant le nom de leurs villes et villages d'origine (Ayquestan, Sari Tagh, Nor (Nouvelle) Boutania, Nor Arech, Nor Kilikia, Nor Arabkir, Nor Zeytoun, Nor Kharberd, Nor Sébastia, Nor Malatia, Nor Kessaria, Nor Hadjin, Nor Marach, Nor Ayntap, Nor Moussa-Dagh, Nor Edessia), ainsi qu'à Etchmiadzine, Hoktembérien (actuel Armavir), Ararat, Taline, Hrazdan, Lépinakan (actuel Gumri), Kirovakan (actuel Vanadzor) et ailleurs).

Lors de nos rencontres, nous avons toujours trouvé les témoins oculaires survivants, rescapés par miracle du génocide, silencieux et réservés, plongés dans leurs réflexions. Ce silence solennel n'était pas sans cause, puisque pendant des décennies les restrictions politiques régnant en Union Soviétique ne leur permettaient pas de parler librement et sans crainte de leur passé. Par conséquent, c'est avec grande difficulté que nous avons découvert et inscrit ces témoignages.

Pendant cinquante ans, nos recherches obstinées, tant dans les districts d'Arménie qu'en Grèce, en France, aux Etats-Unis d'Amérique et en Turquie au cours de nos voyages accomplis à titre personnel ou au cours de nos courtes missions comme membre de divers symposiums, nous ont fait découvrir les survivants rescapés du génocide arménien, représentants des générations aînée, moyenne et cadette, dont nous avons fait la connaissance pour les convaincre à nous faire leurs confidences.

Finalement, accédant à nos prières, non sans une violente émotion, ils remémoraient leur triste passé et commençaient leurs récits mêlés de larmes et entrecoupés de sanglots, parlant de leur délocalisation forcée, des gendarmes jeunes-turcs qui les contraignaient à quitter leurs foyers

ancestraux, leurs maisons, pour marcher sur les routes interminables de l'exil, voir cruellement tuer sous leurs yeux leurs parents et leurs proches, déshonorer leurs mères et leurs sœurs, écraser sous les pierres les bébés nouveau-nés...

Les mémoires orales incluant divers sujets, communiquées par les témoins oculaires racontent la beauté de la nature du pays natal, les mœurs patriarcales et les coutumes de la vie quotidienne, l'époque où ils ont vécu: les conditions sociales et politiques, les importants événements historiques, les cruautés perpétrées par les chefs du gouvernement des Jeunes Turcs (Talat, Enver, Djémal, Nazym, Behaeddin Chakir) et leurs exactions (imposition exagérée, recrutement forcé, confiscation d'armes dans le but de laisser les Arméniens sans défense, autodafé, déportation, pogromes, massacres), la délocalisation obligatoire vers les déserts (Deir Zor, Ras-ul-Ayn, Raqqa, Homs, Hama, Meskéné, Souroudj...), les souffrances indescriptibles des Arméniens (marche jusqu'à l'épuisement, faim, soif, épidémies, horreur de la mort...), ainsi que le juste et noble combat héroïquement livré par différents groupes d'Arméniens occidentaux contre la violence, afin de défendre leur droit élémentaire d'existence (la lutte héroïque de Van en 1915, l'autodéfense de Chatakh, de Chapine-Karahissar, de Sassoun, les courageux combats livrés par les habitants de Moussa-Dagh, d'Urfâ (Edesse) et, un peu plus tard, en 1920-1921, d'Ayntap et de Hadjn). Ils parlent des héros nationaux de ces combats (Andranik Ozanian de Chapine-Karahissar, Arménak Ekarian de Van, le grand Mourad [Hambartsoum Boyadjian], Essaïe Yaghoubian de Moussa-Dagh, Mekertitch Yotnèghbayrian d'Urfâ, Adour Lévonian d'Ayntap, Aram Tcholakian de Zeytoun, Soghomon Teylérien, vengeur national) et bien d'autres héros connus et inconnus qui combattaient à la tête des masses populaires et tombaient martyrs ou résistaient et survivaient...

Chacun des survivants raconte ses souvenirs dans son langage, son parler natal, souvent dans son dialecte ou un arménien mêlé de mots étrangers, ou encore en langues turque, arabe, kurde, anglaise, française, allemande.

Les mémoires orales des témoins oculaires, que nous avons inscrites, enregistrées sur cassettes audio ou vidéo, sont les souvenirs de leurs impressions immédiates, leurs réflexions, leurs méditations ou leurs témoignages, la reproduction exacte et vérifique des images vivantes de

la destinée des Arméniens occidentaux. Indépendamment de leur profession, de la vie pénible qui a été leur partage, les témoins oculaires survivants sont souvent des personnes ayant de la sagesse et une grande expérience de la vie, pour lesquels «*L'être humain doit être humain, qu'importe s'il est Arménien ou Turc*», comme le dit si bien Artavazd Ketratzian (né en 1901 à Adabazar) au début de son récit. [Svazlian 2000¹: Témoignage¹ 220, p. 360]

Précédemment, les Turcs et les Arméniens vivaient en paix les uns avec les autres. Arakel Tagoyan (né en 1902), originaire de Derdjan, a parlé des relations de bon voisinage entre les Arméniens, les Turcs et les Kurdes, surtout lors du pèlerinage vers le monastère Saint-Karapet de Mouch. «...Outre les pèlerins, des habitants turcs et kurdes se réunissaient aussi, mangeaient avec nous de la viande du sacrifice, chantaient et dansaient avec nous...». [Sv. 2000: Tém. 96, p. 203].

Il est à noter qu'aux jours du génocide arménien, après tant de souffrances et de privations, les survivants arméniens étaient loin de haïr les simples gens de la Turquie: «...Je dois dire aussi que tous les Turcs ne sont pas mauvais, il y a des gens bien parmi eux. Ce sont les Jeunes Turcs qui ont organisé tout cela, sinon le peuple n'est pas mauvais et nous avons toujours entretenu de bonnes relations avec les Turcs. Il y a des gens bien parmi eux aussi, c'est un fait», a dit Nectar Gasparian (née en 1910), originaire d'Ardvine. [Sv. 2000: Tém. 74, p. 157]

Les faits historiques authentiques narrés dans cette étude sont comparés, détaillés et complétés par les témoignages des survivants, afin de présenter le déroulement historique général du génocide arménien.

Les mémoires (300 unités) racontées par les témoins survivants offrent aussi la possibilité de soumettre les particularités typologiques des documents de ce genre à une recherche scientifique.

Les mémoires orales communiquées par les témoins oculaires rescapés du génocide, comme variété de la tradition orale populaire, sont soit brèves et laconiques, soit longues et prolixes; elles contiennent aussi divers dialogues et interpolations; les narrateurs ont eu recours à différents genres de la tradition orale (chant, poème épique, entretien, fable, expression-maxime, bénédiction, malédiction, diffamation, prière, serment), destinés à confirmer la véracité du récit, à rendre leurs paroles plus impressionnantes et dignes de foi, d'autant plus que *les survivants*

¹ Svazlian 2000 – ci-après Sv. 2000. Témoignage – ci-après Tém.

étaient eux-mêmes conscients de leur devoir et de leur responsabilité morale quant à l'authenticité de leur récit. Beaucoup d'entre eux faisaient le signe de la croix avant de communiquer leurs souvenirs ou prêtaient serment. Et le serment est sacré, il vient du cœur et n'admet pas le mensonge. Ainsi, Loris Papikian (né en 1903), originaire d'Erzéroum, a commencé ainsi son récit: «Tout d'abord, je veux dire que si j'exagère ou altère exprès les faits et les personnes, que je sois maudit et mérite le mépris général...». [Sv. 2000: Tém. 90, p. 191]

Soumettant les mémoires narrées par les survivants à une analyse quantitative et qualitative, nous avons réussi à établir que de même qu'il n'y a pas d'homme sans mémoire, *il n'y a pas de peuple sans mémoire*, car la mémoire est la vie même de l'homme ou du peuple, les années vécues, son passé et son histoire.

Les Juifs, les Grecs, les Gitans et les autres peuples persécutés ont une mémoire collective analogue. [Porter 1982] Mais tout autre peuple, dans ce cas le peuple turc, s'il n'a rien de pareil dans sa mémoire collective, c'est qu'il n'a rien vécu de semblable et n'a pas subi de souffrances comparables. Il est bon de citer ici quelques passages de l'interview intitulée «Contre-attaque dans le monde virtuel» ("Counterattack in the Virtual World"), donnée par Babur Ozden, fondateur des serveurs turcs «Superonline» et «Ixir», où il note que les Arméniens ont mis sur Internet les souvenirs communiqués par les témoins oculaires rescapés du génocide et des chants de caractère historique en langue turque (il s'agit entre autres de notre livre: V. Sazlian. *The Armenian Genocide in the Memoirs and Turkish-Language Songs of the Eyewitness Survivors*. Yerevan, "Gitutium" Publishing House of the NAS RA, 1999, ainsi que le site: <http://www.geocities.com/vsvaz333/>) et il ajoute: «...Je trouve que les «sites du génocide» dans la réalité virtuelle sont le monopole des Arméniens. ...Nous devons être bien organisés. La Turquie ne l'est pas. ...Néanmoins, il est très difficile de trouver dans notre culture ce genre de récits [histoires des survivants]. Nous sommes dans une situation culturelle défavorable, rapport au manque d'individualisation. Eux [les Arméniens] ont besoin de mythes pour créer une relation entre leur culture et leur passé. ...Nous [les Turcs], nous n'avons pas besoin de ce genre de relation. Nous voulons oublier le passé et aller de l'avant. Nos familles se sont mêlées. Tout ce qui s'est écrit [dans le passé] l'était à l'aide d'un alphabet différent. Et nous ne pouvons pas lire [les histoires des

survivants]. Je ne suis pas capable de lire les notes de mon grand-père. Seul pourrait les lire celui qui connaît le turc ancien [l'ottoman]. ...Il n'est pas utile de mettre des professeurs [et] des historiens sur l'Internet. Les archives n'impressionnent pas les gens. ...Les gens ne sont pas impressionnés par les histoires de leurs semblables dont les parents ont été exterminés [ou] dispersés. Ils sont impressionnés lorsqu'ils entendent ces histoires de sources premières. ...Les Arméniens ont des pages de «chants du génocide» même en turc et en anglais» («Milliyet», 28.01.2001, p. 19)

Il est à noter que les sujets du recueil des témoignages et des chants, que nous avons inscrits, enregistrés sur cassettes audio et vidéo, publiés sur notre propre initiative [Sv. 2000] et qui représentent la mémoire collective du peuple arménien, ne cessent de se multiplier après avoir été publiés et c'est un processus interminable, car chaque famille arménienne a sa douleur et ses pertes. En outre, dans différents pays du monde, là où se sont réfugiés les milliers d'Arméniens occidentaux dispersés après le génocide, il y a encore d'innombrables témoignages (en différents dialectes, en différentes langues, manuscrits ou enregistrés sur cassettes), se trouvant chez des particuliers ou conservés dans les archives. Et ceux-ci aussi doivent être publiés et mis à la disposition des chercheurs, en tant que documents historiques de la mémoire collective du peuple arménien sur le génocide.

Les survivants sont les victimes directes du *génocide arménien*, perpétré au début du XXe siècle, et ces événements ont laissé *une trace indélébile dans leur mémoire*, ce qu'a avoué Nectar Gasparian (née en 1910), originaire d'Ardvine: «...Plus de quatre-vingts ans ont passé, mais je ne parviens pas à oublier mon cher père mort dans la fleur de l'âge, ma mère, mon oncle, nos voisins, ma grand-mère et tous nos proches sauvagement massacrés, nous laissant sans parents et sans secours. Toute ma vie, je me suis rappelé les horribles spectacles que j'ai vus de mes propres yeux et je n'ai jamais eu de repos. J'ai versé tant de larmes....» [Sv. 2000: Tém. 74, p. 157]

Verguiné Gasparian (née en 1912), originaire d'Ayntap, a raconté, elle aussi: «...Les Turcs ont égorgé devant mes yeux mon père Grigor, ma mère Doudou, mon frère Hacop et ma sœur Nouritsa. J'ai vu tout cela de mes propres yeux et je ne parviens pas à l'oublier même aujourd'hui...» (La rescapée s'est mise à pleurer et elle n'a pas pu continuer son récit – V. S.). [Sazlian: Archives personnelles. Sujets inédits]

Le choc moral et émotionnel subi personnellement par chacun des survivants est resté si profondément gravé dans leur mémoire que parfois il s'est traduit en inspiration poétique, comme ces vers que nous a communiqués en pleurant Chogher Tonoyan (née en 1901):

*Nuit et jour, je n'entends que des pleurs,
Je n'ai ni repos, ni répit, ni sommeil,
A peine les yeux fermés, je vois des cadavres,
J'ai perdu tout: amis, parents, maison, pays.*

[Sv. 2000: Tém. 343, p. 414]

Ces chants historiques sont en majeure partie composés par les femmes. L'impact psychologique de cette catastrophe nationale est perçu par chacune des femmes et des jeunes filles à sa manière. Ces impressions sont si fortes et si profondes qu'elles se sont incarnées parfois dans une forme poétique. De nature sensible et émotionnelle, les femmes ont porté sur leurs frêles épaules toute l'immense douleur du génocide, de l'exil et des massacres. Et puisque *les mémoires narrées par les survivantes* ont leur source dans les impressions immédiates de ces événements historiques particuliers échus aux Arméniens occidentaux, ils présentent, par conséquent, *un caractère historique évident*.

Elles décrivent en détail et de manière pittoresque ces événements historiques horribles, exprimant dans une forme poétique ce qu'elles ont vu de leurs propres yeux et senti dans la profondeur de leur cœur, car ce sont les mères arméniennes qui ont vu partir avec des yeux pleins de larmes leurs maris et leurs fils pour servir dans l'armée turque. Mais ces soldats n'ont pas reçu d'armes, ils étaient envoyés dans les *Amélé Tabur* (bataillons d'ouvriers) et affectés aux corvées les plus pénibles. Ils sont morts épuisés de travail ou tués en basculant dans les tombes creusées par eux-mêmes (*Chants de recrutement, de confiscation d'armes et de prison*). Ensuite, les femmes arméniennes ont été contraintes à abandonner leurs maisons, leurs vergers et tous leurs biens et prendre la route de l'exil, accompagnées de leurs enfants et de leurs vieux parents. Epuisées par les longues marches sous un soleil torride, les pieds ensanglantés, elles ont été chassées vers les déserts. Leurs mémoires orales, de même que leurs chants, décrivent les routes qu'elles ont parcourues, les vols et les pillages des gendarmes turcs, des bandes kurdes et des massacreurs tchétchènes, les enlèvements et les viols des jeunes filles et des femmes arméniennes,

leurs souffrances et leur mise à mort, les femmes enceintes au ventre fendu, les hommes crucifiés ou morts dans les pires tortures. Voici pourquoi les innocentes jeunes Arméniennes, désespérées, se sont jetées main dans la main dans les eaux de l'Euphrate (*Chants de déportation et de massacres*). Un chapitre spécial de notre grand recueil est consacré aux chants des mères dont les enfants ont été enlevés, des orphelins restés sans père ni mère et des orphelinats (*Chants des mères privées de leurs enfants, des orphelins et des orphelinats*). Nous présentons aussi des chants audacieux de révolte, exigeant la défense des droits de l'homme, de résistance à la violence, de lutte et de combat, qui sont composés par les hommes (*Chants patriotiques de combat*). Enfin, des chants pleins de regrets pour la patrie perdue, de foi et d'espoir de la retrouver (*Chants patriotiques*). Ces chants historiques sont présentés dans la mesure du possible avec la notation musicale de leurs mélodies.

L'originalité et le contenu idéologique de ces chants en font des œuvres uniques dans le folklore mondial.

Les survivants, témoins oculaires de ces événements historiques, revivant avec douleur leur triste passé, nous ont communiqué leurs souvenirs personnels sur leur pays natal, leur foyer familial et leurs proches, hélas, disparus depuis longtemps. Ils ont porté ces souvenirs comme un fardeau pendant toute leur vie, sans pouvoir se libérer de cet obsédant cauchemar. Et comme les souvenirs narrés par les survivants retracent leurs impressions immédiates des événements historiques sans précédent tombés en partage aux Arméniens occidentaux, ils sont pénétrés d'un profond *caractère historique*.

Reproduisant objectivement la vie, les mœurs, les coutumes, ainsi que les relations sociales et politiques de l'époque, *les souvenirs rapportés par les survivants sont spontanés, véridiques, documentaires et ils ont la valeur de témoignages dignes de foi*. Ainsi, Eghsa Khayadjanian (née en 1900), originaire de Kharberd, a témoigné avec amertume: «*Je suis restée seule survivante de sept familles...*» [Sv. 2000: Tém. 108, p. 218]

Verguiné Nadjarian (née en 1910), originaire de Malatia, a confirmé: «...*Notre famille était très nombreuse, nous avions beaucoup de parents, environ 150-200 personnes. J'avais des tantes et des oncles paternels et maternels. Tous ont été massacrés sur la route de Deir Zor. Nous sommes restés trois personnes: ma mère, mon frère et moi...*» [Sv. 2000: Tém. 125, p. 239-240] Un témoignage analogue appartient à Hazarkhan

Thorossian (né en 1902), originaire de la région de Balou: «...Tant d'années ont passé, jusqu'à présent je ne dors pas les nuits, les morts passent et repassent devant mes yeux et je compte les vivants...». [Sv. 2000: Tém. 120, p. 232]. L'on peut donc dire que même les chiffres qu'ils rapportent sont exacts. **Hrant Gasparian** (né en 1908), originaire de Mouch, a spécialement souligné cette circonstance en déclarant à la fin de sa narration: «...Je ne vous ai raconté que ce que j'ai vu de mes propres yeux. Et j'ai encore ces choses devant les yeux. Nous n'avons rien emporté de Khnous, nous n'avons fait que nous sauver. Notre parenté comptait 143 personnes et les seuls à survivre ont été ma sœur, mon frère, ma mère et moi». [Sv. 2000: Tém. 12, p. 71]

Comme au cours de toute leur vie suivante les survivants ressassent un par un leurs souvenirs et les analysent point par point, leurs témoignages, comparés aux faits historiques, ne laissent place à aucun doute. Dans leurs mémoires orales, ils mentionnent presque toujours les chefs de leur famille, leur grand-père, leur grand-mère, leurs parents, leurs proches, les autres membres de leur famille, précisant souvent leurs prénoms et leur date de naissance. Les données communiquées sont tellement dignes de foi que parfois les membres d'une même famille, qui se sont perdus dans le tohu-bohu de la déportation et du génocide, bien des années plus tard, ayant lu les souvenirs réunis dans notre livre, se sont retrouvés d'un continent à l'autre et nous ont ensuite exprimé leur reconnaissance.

Le personnage principal de la narration est *la personnalité du narrateur* qui non seulement parle des principaux événements historiques, des faits et des gens, mais donne son interprétation, manifestant ainsi les particularités de sa conception du monde et de son individualité, l'originalité de son point de vue, le langage et le style qui lui sont propres. Par conséquent, *les mémoires narrées par les survivants sont originales et uniques en leur genre*. C'est la biographie de chacun de ces narrateurs avec son interprétation du passé et même si ces mémoires sont racontées plusieurs fois, leur contenu fondamental reste presque invariable, *car ce récit a la valeur d'une confession sacrée*. Et nous, avec toute la responsabilité professionnelle qui incombe à l'ethnographe et au sociologue, nous sommes restée fidèle à leur récit oral et nous avons enregistré leur narration mot à mot, en ayant bien conscience qu'ils nous confiaient leur secret intime *pour qu'il soit*

transmis aux générations futures. Là, il y a lieu de citer les paroles de **Karapet Tozlian** (né en 1903), vieillard ayant conservé l'allure fière des originaires de Zeytoun. Bien qu'illettré, «*chaque nuit, avant de céder au sommeil*», il a chuchoté tout bas «*comme une prière*» ses souvenirs et les chansons qu'il avait entendues pour ne pas les oublier. C'est donc avec une profonde émotion qu'il nous a confié ses souvenirs, afin qu'ils soient inscrits, «*qu'ils ne soient pas oubliés et que les générations futures les lisent*». [Sv. 2000: Tém. 342, note 3, p. 413] Dans cette optique, les dernières paroles du récit de **Garnik Stépanian** (né en 1909), critique littéraire originaire d'Erzynka, sont remarquables: «...Ce qui est arrivé en 1915 à notre peuple, à notre famille et notre parenté, qui comptait plus de cent personnes et dont quinze seulement ont été sauvés, est terrible. Du côté maternel, tout le monde a été tué ou enterré vivant. On dit que la terre bougeait au-dessus d'eux. Les Stépanian, les familles de mes quatre tantes sont aussi tombées victimes du génocide. C'était un vrai autodafé. Je me demande toujours si nous pourrons jamais oublier, mais nous n'avons pas le droit d'oublier, car nous sommes peu nombreux. Ce n'est pas un appel à la vengeance que je lance, mais je ne peux conseiller à personne d'oublier. Le peuple arménien ne peut oublier ce qu'il a vu de ses propres yeux. Et comme le dit si bien Avétis Aharonian,² «Si nos fils oublient jamais tant de malheurs, que le monde entier le reproche aux Arméniens»». [Sv. 2000: Tém. 95, p. 202]

En même temps, *les mémoires narrées par les survivants sont souvent analogues*, puisque les souvenirs racontés en divers lieux par des personnes de sexes et d'âges différents (hommes, femmes, générations aînée, moyenne et jeune), décrivent, indépendamment l'un de l'autre, presque de la même manière les événements de la même période, les mêmes faits historiques, les mêmes cruautés et spectacles horribles qu'ils ont vus avec les mêmes sentiments. Ces récits se confirment l'un l'autre, se continuent et se complètent, *allant du personnel au général et de l'individuel au national*. C'est de cette circonstance que tient compte **Tigran Ohanian** (né en 1902), originaire de Kamakh, rescapé du génocide, lorsqu'il termine sa narration par les paroles suivantes: «...Mon passé n'est pas seulement le mien, c'est aussi le passé du peuple arménien». [Sv. 2000: Tém. 97, p. 207] *Donc, le contenu intime des*

² Avétis Aharonian (1866, Igdirmava - 1948, Paris) – homme public et politique, écrivain, membre du parti Fédération Révolutionnaire Arménienne (*Dachnaksoutiun*).

souvenirs des survivants, loin de caractériser uniquement un seul individu et son entourage, atteint la généralisation et devient la mémoire collective du peuple arménien.

Cependant, la mémoire collective du peuple a la capacité de survivre. Bien que quelque 90 ans soient passés sur ces événements historiques et que beaucoup de témoins oculaires rescapés par miracle des massacres ne soient plus en vie, leurs descendants ont si souvent entendu répéter les récits de la génération aînée que ces souvenirs sont devenus aussi l'héritage des générations suivantes et, transmis de bouche à oreille, ils continuent à vivre dans la mémoire des générations suivantes, comme **narrations historiques** (60 unités) qui ont été en majeure partie inscrites par les générations suivantes comme témoignages du fait que *la mémoire historique du peuple ne meurt jamais, mais continue à vivre dans la mémoire des générations montantes.*

Nous avons réussi à enregistrer aussi **les chants et les poèmes épiques de caractère historique** (300 unités) communiqués par les survivants. Ces chants présentent dans un langage poétique les divers événements de la vie sociale de leur époque: le recrutement des soldats, la confiscation des armes, la déportation, les massacres organisés par le gouvernement des Jeunes Turcs, ainsi que d'impressionnantes épisodes authentiques. *L'originalité thématique et le contenu idéologique de ces chants en font non seulement des sujets nouveaux dans le domaine de l'ethnographie arménienne, mais nous aident à comprendre d'une nouvelle manière cette époque historique sous tous ses aspects spéciaux.* Par conséquent, composés sous l'impression immédiate des événements historiques sans précédent qui ont été le partage de la partie occidentale du peuple arménien, *ce genre de chants populaires et de poèmes épiques présentent un caractère historique prononcé et la valeur de documents dignes de foi.*

Ces chants historiques sont composés par des personnes de talent demeurées anonymes, en majeure partie des femmes. A leur époque, ils étaient largement propagés et, comme les souffrances du peuple étaient communes à tous, ces chants populaires l'étaient aussi, ils passaient de bouche en bouche, donnant naissance à de nouvelles et nombreuses variantes, de sorte que des chants analogues ont été composés simultanément. *Cette circonstance témoigne de l'essence populaire de ces chants historiques.*

Au cours de nos nombreux et divers enregistrements, un chant populaire donné, ou sa variante, a été parfois communiqué par tant de narrateurs qu'il est impossible de mentionner tous leurs noms et prénoms. C'est pourquoi nous avons choisi uniquement les variantes de base dans les tables de notes de notre livre susmentionné, notant le prénom et le nom du témoin survivant qui a communiqué ce chant (ou ce témoignage), la date de sa naissance, ainsi que la date et le lieu de l'enregistrement du sujet, la langue, le caractère (manuscrit, enregistrement audio ou vidéo) et le numéro du fonds d'archives (selon la méthode d'enregistrement de documents oraux du Prof. Dr. Isidore Lévine).

Il est également à noter que les témoins oculaires du génocide arménien (hommes ou femmes) se sont souvenus avec une violente émotion et des sanglots mêlés de larmes les chants populaires consacrés au recrutement des soldats, à la déportation, à l'exil, aux pogromes et aux massacres organisés par le gouvernement des Jeunes Turcs, ainsi qu'à la douleur des mères privées de leurs enfants, aux orphelins, aux orphelinats et au pays natal perdu, car tout cela est lié à leur mémoire historique. Cette circonstance explique les particularités psychologiques et émotionnelles de ce genre de chants populaires historiques.

Les nombreuses variantes de ces chants populaires, avec toute leur authenticité historique, sont caractérisées par un pittoresque réservé et la finesse mélodique propre aux lamentations médiévales arméniennes. Chaque vers est une image bouleversante, un tableau horifiant de la tragédie collective et les émouvants refrains viennent compléter l'image poétique et pittoresque du chant. Certains chants populaires historiques et poèmes épiques (22 unités) sont publiés avec leur notation musicale. [Sv. 2000]

Ces chants populaires de nature historique sont composés aussi bien en arménien qu'en turc, car dans les circonstances historiques et politiques de l'époque, dans certaines provinces de la Turquie ottomane la langue arménienne était considérée comme indésirable.

Sans exclure les influences et les inter-influences culturelles inévitables des deux peuples, dues à une longue coexistence, il est à noter qu'on possède des témoignages selon lesquels «on coupait la langue de ceux qui prononçaient un mot en arménien et, par conséquent, les Arméniens vivant dans un certain nombre de villes ciliciennes (Sis, Adana, Tarse, Ayntap) et dans les localités des environs avaient perdu

l'usage de leur langue maternelle». [Galustian 1934: p. 698] Ou bien, «Les exactions et les persécutions des Turcs sont si terribles que la ville arménienne d'Ayntap est devenue turcophone comme les autres grandes villes d'Asie Mineure. Et le coup décisif est porté à la langue arménienne par les janissaires qui coupent le bout de la langue de ceux qui parlent arménien». [Sarafian 1953: p. 5]

Sarkis Haykouni, ethnographe et folkloriste de la fin du XIXe et du début du XXe siècles, décrit la situation politique, économique et culturelle d'une partie des Arméniens occidentaux: «...La langue arménienne était interdite par les mollahs turcs et, considérant sept mots prononcés en arménien comme une injure, l'amende perçue était de cinq moutons». [Haykouni 1895: p. 297]

Dans les récits populaires que nous avons enregistrés, il y a de nombreux témoignages sur le fait que les Arméniens de Kutahya, de Bursa, d'Adana, de Césarée, d'Eskichéhir et de bien d'autres villes et régions étaient principalement turcophones. D'après le témoignage de Mikaél Kéchichian (né en 1904), originaire d'Adana: «*Il était déjà interdit de parler arménien et de l'apprendre. Non seulement on coupait la langue, mais on mettait des œufs cuits brûlants sous les aisselles pour faire avouer si on n'avait pas appris l'arménien à d'autres. Si jamais on l'avouait, on était traîné pour être pendu ou tué.*» [Sv. 2000: Tém. 182, p. 318]

C'est ce dont témoigne ce fragment de chant populaire arménien, communiqué par Saténik Guyumdjian (née en 1902), originaire de Konya:

Ils sont entrés à l'école, ils ont saisi la maîtresse,

O mon Dieu!

Ils lui ont ouvert la bouche et lui ont coupé la langue.

O mon Dieu!

[Sv. 2000: Tém. 352, p. 415]

Puisque la maîtresse d'école avait eu l'audace d'apprendre la langue arménienne aux enfants arméniens, elle a dû subir cette affreuse punition. Sur les routes de l'exil et de la déportation, ces interdictions étaient encore plus strictes. Donc, les Arméniens occidentaux ont dû aussi exprimer leur douleur et leurs souffrances en turc.

Compte tenu des circonstances sociales et politiques de cette triste

évidence qui est la première étape de l'assimilation linguistique, à côté des chants communiqués en divers dialectes, nous n'avons pas manqué d'enregistrer *des chants populaires et historiques en langue turque, mais d'origine arménienne évidente*. Bien que composés en turc, mais sans une connaissance suffisante de la langue (les auteurs utilisent souvent des mots et des expressions, des prénoms et des toponymes arméniens, et on remarque des fautes de prononciation et de grammaire) par les Arméniens de différentes provinces, ces chants ont un contenu idéologique et une valeur documentaire d'une grande importance. Les chants en langue turque et les textes en dialecte sont publiés avec notre propre traduction parallèle en arménien littéraire.

Au cours de nos enregistrements et de nos déchiffrements, *nous avons tâché de ne pas altérer les particularités originales de la parole orale du narrateur*, présentant tout cela avec la transcription usitée en dialectologie. En inscrivant les textes en dialecte, nous avons tenu compte des nuances linguistiques des parlers de l'Arménie historique, aussi bien que de la Cilicie et de l'Anatolie.

Les témoignages populaires que nous avons inscrits et enregistrés sur cassette audio ou vidéo *incluent les sujets communiqués par les survivants déportés d'environ 100 localités de l'Arménie Occidentale, de la Cilicie et de l'Anatolie* (Sassoun, Mouch, Bitlis, Chatakh, Van, Bassan, Sghert, Moks, Bayazet, Igdir, Alachkert, Kars, Ardvine, Ardahan, Baberd, Chapine-Karahissar, Sébaste, Erzéroum, Khnous, Erzynka, Derdjan, Kamakh, Tokhat, Arabkir, Kharberd, Keghi, Balou, Malatia, Tigranocerte, Merdine, Adiaman, Urfa, Zeytoun, Fendedjag, Hadjn, Marach, Ayntap, Moussa-Dagh, Kessab, Beylan, Dyortyol, Adana, Hassan Bey, Tarse, Mersine, Konya, Ordu, Nidé, Césarée, Tomarza, Evérek, Afion-Karahissar, Eskichéhir, Smyrne (Izmir), Yozghat, Sivrihissar, Stanoz, Amassia, Samsun, Adabazar, Nicomédie, Partizak, Bursa, Banderma, Bilédjik, Kutahya, Qastémouni, Tchanakkalé, Rodosto, Constantinople et ailleurs), afin que le tableau des souffrances subies par tous les Arméniens occidentaux, de leur mentalité et de leurs méditations soit plus complet.

LE COURS DU GENOCIDE ARMENIEN D'APRES LES TEMOIGNAGES DES SURVIVANTS

Après la chute du sultan Abdülhamid II et la promulgation de la Constitution de 1908, le parti *Ittihat ve Terakki* (Union et Progrès) des Jeunes Turcs prend le pouvoir et, adoptant la politique de massacre (1894-1896) de Hamid et l'idéologie du pan-touranisme et du pan-islamisme, aspire non seulement à conserver l'Empire ottoman, mais aussi à supprimer ou à turciser par la force les Arméniens et les autres peuples chrétiens assujettis pour créer un Etat commun pan-turquiste et pan-islamiste qui commencerait de la Mer Méditerranée pour s'étendre jusqu'aux confins de la région de l'Altaï.

En nous communiquant leurs souvenirs, les témoins oculaires rescapés du génocide arménien de 1915-1922, dont très peu sont encore en vie, se souvenaient en détail des circonstances historiques et politiques du premier génocide du XX^e siècle. Les représentants de la génération aînée se rappelaient même la promulgation en Turquie de la Constitution de 1908, dont la devise était «Liberté, justice, fraternité, égalité», indépendamment de l'origine nationale et de la confession. Un enthousiasme général régnait dans le pays, car des droits égaux devaient être octroyés à toutes les nations.

Le souvenir de cet événement politique sans précédent nous a été communiqué par *Sarkis Khatchatrian* (né en 1903), originaire de Kharberd: «Je me souviens qu'en 1908, lors de la révolution en Turquie, les gens chantaient dans les rues»: [Sv. 2000: Tém. 110, p. 222]

Kalkın, hey vatandaşlar!
Sevinelim yoldaşlar!
İşde size hürriyet:
Yaşasın Osmanlılar!

Levez-vous, compatriotes!
Réjouissez-vous, camarades!
Vous voici libres!
Vivent les Ottomans!

[Sv. 2000: Tém. 337, p. 412]

¹ On rencontre dans ces textes des altérations grammaticales et phonétiques de la langue turque, ainsi que des expressions et des mots arméniens. Pour ne pas altérer les témoignages des survivants, nous sommes restée fidèle à leur discours oral (V. S.).

Hmayak Boyadjian (né en 1902), originaire de Bitlis, a témoigné: «...En 1908, lors du *Hurriet* (Liberté), au début tout le monde croyait que les Arméniens et les Turcs allaient vivre comme des frères. Même dans notre village, il y a eu une fête et on a tiré des salves». [Sv. 2000: Tém. 17, p. 77]

Eghiazar Karapétian, survivant originaire de Sassoun, né au XIX^e siècle (né en 1886), se rappelle les événements historiques de l'époque: «...La Constitution de 1908 a mis en *Hurriyet* (Liberté) tous les détenus politiques et ensuite, les Arméniens, les Turcs et les Kurdes devaient tous jouir de droits égaux. On entendait partout des cris d'allégresse. La Constitution devait mettre fin à l'humiliation des Arméniens, aux coups, aux injures, aux vols, aux pillages et au mépris. Ceux qui dérogeaient à cette loi étaient soumis aux plus sévères punitions allant jusqu'à la potence. Les deux peuples étaient jugés dignes de la même confiance. Les Arméniens recevaient le droit de voter librement, d'écrire leurs propres députés. C'était une véritable renaissance dans la vie des Arméniens occidentaux...» [Sv. 2000: Tém. 1, p. 42]

Mais à peine un an après la promulgation de la Constitution turque, la ville d'Adana et les villages peuplés d'Arméniens de ses environs, qui avaient échappé aux massacres d'Abdülhamid (1894-1896), deviennent la cible de la haine des *ittihadistes*.

Les 1-3 avril 1909, au cours de la semaine de Pâques, Adana et ses environs brûlent dans les flammes. La foule «assoiffée de sang» attaque les quartiers arméniens d'Adana et les villages des alentours, pille toutes les boutiques, massacre les Arméniens désarmés et sans défense, sans ménager ni femmes, ni enfants.

Le massacre d'Adana était planifié à l'avance. C'est ce dont témoigne le télégramme d'Adil bey, conseiller du ministère de l'Intérieur de la Turquie, adressé à tous les responsables d'Adana, où il était dit: «Il faut faire très attention à ce que les établissements religieux étrangers et les consulats ne subissent aucun dommage». [Djizmédjian 1930: p. 174]

Le gouvernement turc charge Hacob Papikian, député arménien de la région d'Edirne au parlement ottoman, de partir pour Adana, afin d'étudier la situation sur place et de préparer un rapport officiel en langue turque pour l'assemblée des députés. H. Papikian part pour Adana où il examine la situation dans tous ses détails et rédige un «Compte-rendu» détaillé où il note que «...non seulement le nombre des victimes atteint

trente mille Arméniens», mais «il est certain que les massacres étaient organisés au su des pouvoirs locaux et sur leur ordre».² [Papikian 1919: p. 28]

C'est sous l'impression immédiate de ces événements que Smbat Burat, auteur de romans historiques, compose la célèbre poésie que nous a communiquée, comme reproduction véridique de la réalité, **Karapet Tozlian** (né en 1903), survivant originaire de Zeytoun, déjà mentionné:

*Que les Arméniens pleurent le cruel massacre,
La somptueuse Adana s'est transformée en désert,
On a mis à feu et à fer, et pillé sans pitié,
C'est la maison des Roubénides que l'on a ruinée!*

*En un seul instant, les Arméniens désarmés
Sont tombés égorgés devant la foule sauvage,
Les églises, les écoles étaient la proie des flammes,
Des milliers d'Arméniens sont morts sans merci.*

*Les Turcs cruels ont fait des orphelins,
Séparant la mère et l'enfant, et les fiancés,
Ils ont saccagé tout ce qu'ils ont trouvé,
Bu le sang arménien à s'en assouvir.*

*Pendant trois longs jours, le feu,
Le fer et les balles ennemis
Ont décimé les Arméniens de cette terre,
Et le sang ruisselait dans les rues arménienes...*

[Sv. 2000: Tém. 342, p. 413-414]

C'est également sous l'impression de ces événements politiques et historiques que l'on a composé en langue turque le chant populaire suivant, plein de pittoresque et d'une profonde expression:

Hey, çamlar, çamlar, ağaç çamlar!

Her günde vurunca sakız damlar,

Sakız damlarsa: yüregim ağlar:

O les cèdres, les cèdres, les cèdres variés!

A chaque rayon de soleil, la résine coule goutte à goutte,

Avec chaque goutte, c'est mon cœur qui pleure,

*Adana irmagi sel gibi akar,
İşte geldim sana, kıyma Adana!
Of, of, işte gördüm sizi, kıyma çocukların!*

Le fleuve d'Adana semble un vrai déluge,
Je suis venu à toi, Adana massacrée!
Hélas, c'est vous que je vois, enfants égorgés!

*Adana köprüsü tahtadır, tahta,
Ermeni muhaciri gelir bu hafta,
Adana irmagi les ileñ kanlar,
Kaldırın lesleri, Adana kokar,
İşte geldim sana, kıyma Adana!
Of, of, işte gördüm sizi, kıyma çocukların!*

Le pont d'Adana est en bois, en bois,
Les réfugiés arméniens arrivent cette semaine,
Le fleuve d'Adana charrie des cadavres et du sang,
Enlevez les cadavres, Adana pourrit,
Je suis venu à toi, Adana massacrée!
Hélas, c'est vous que je vois, enfants égorgés!

[Sv. 2000: Tem. 340, p. 413]

Mikaél Kéchichian (né en 1904), originaire d'Adana, ne pouvait parler sans émotion: «*En 1909, lors du massacre d'Adana, j'avais cinq ans. Cette nuit terrible a été nommée «Camuz dellendi» («Le buffle est devenu fou») en turc. Car vraiment, le sultan était devenu fou. Sur son ordre, on a égorgé les gens, on a tué environ trente mille Arméniens, on a détruit, brûlé et réduit en cendres les maisons. ... On a réuni tous les Arméniens près du fleuve d'Adana et on a informé le sultan Hamid que tous les Arméniens étaient sur la rive. On attendait ses ordres. Le feu d'un côté, l'eau de l'autre. Mon père me portait et je voyais tout de dessus son épaule. Ma mère aussi était avec nous. Nous étions tous au bord de la rivière. Le sultan a envoyé l'ordre de nous laisser la vie sauve et on nous a ordonné de crier «Padışahim çok yaşa!» (Vive notre roi!). Nous sommes rentrés chez nous, mais la plupart étaient déjà tués.*» [Sv. 2000: Tém. 182, p. 318]

Pendant le massacre d'Adana, de nombreux bourgs et villages arméniens sont rasés et incendiés. Toutefois, Moussa-Dagh, Dyortyol, Hadjn, Sis, Zeytoun, Cheikh Mourad, Fendedjag et un certain nombre d'autres localités arrêtent par leur autodéfense héroïque l'avance de milliers de Turcs et évitent les massacres.

En fait, c'est le début du grand génocide, lorsque les Jeunes Turcs se préparent à exterminer le peuple arménien, attendant un moment propice. Ce moment arrive avec le commencement de la Première Guerre mondiale. La Turquie entre en guerre avec des objectifs de conquête et ses plans monstrueux d'extermination des Arméniens.

Cette guerre agressive trouve son écho artistique dans un chant populaire:

² H. Papikian termine à peine son «Compte-rendu» que les Jeunes Turcs ont déjà trouvé moyen de l'empoisonner et le rapport n'est pas publié. Après la mort de l'auteur, le brouillon est traduit en arménien et publié à Constantinople en 1919.

Pencereden kar geliyor,
Bak dışarı kim geliyor?
Ölüm bana zor geliyor,
Uyan, sultan, zalim sultan!
Kan aglıyor bütün cihan!
Aman! Aman! Mayrik!³

La neige tombe par la fenêtre,
Regarde qui vient de loin,
La mort m'est pénible;
Réveille-toi, sultan, cruel sultan,
Le monde entier verse des larmes de sang.
Hélas, hélas, mayrik!³

[Sv. 2000: Tém. 338, p. 412]

Le froid glacial de l'hiver est comparé à l'horreur de la mort (de la guerre), lorsque le chef du pays (*zalim sultan*) reste indifférent à la destinée du peuple, même lorsque «Le monde entier verse des larmes de sang».

Le 6 août 1914, une alliance militaire est signée à Constantinople entre la Turquie et l'Allemagne. Dans sa note adressée au gouvernement turc, Wangenheim, ambassadeur d'Allemagne en Turquie, écrit: «Si le gouvernement ottoman, fidèle aux obligations prises, entre en guerre contre la Triple-Entente, l'Allemagne est prête à lui garantir les avantages suivants». L'une des six clauses du traité est: «L'Allemagne prend l'obligation de rectifier les frontières orientales de l'Empire ottoman de façon à ce que le contact direct de la Turquie avec la population musulmane vivant en Russie soit assuré». [Lazian 1946: p. 78]

En février 1915, le parti «Union et Progrès» crée une commission spéciale sous le nom de «Comité exécutif des trois» (Behaeddin Chakir, Dr. Nazym, Midhat Chukri) avec la mission d'organiser la déportation et le massacre des Arméniens de Turquie. La commission fixe la date et les routes de la déportation des Arméniens, les lieux des massacres, les méthodes des masseurs et prend la décision de libérer des prisons les criminels, de former un corps de *tchétés* (mercenaires) œuvrant sous le commandement des chefs jeunes-turcs et nommé «*Teşkilati mahsuse*» (Organisation spéciale) dont l'objectif est la suppression des Arméniens.

Le 15 avril de la même année, Talat pacha, ministre de l'Intérieur du gouvernement turc, Enver pacha, ministre de la Guerre et le Dr. Nazym, secrétaire général de l'*Ittihad* et ministre de l'Instruction, signent un ordre secret adressé aux organismes locaux du pouvoir, concernant la déportation et l'extermination des Arméniens. Plein de haine, Talat pacha ordonne: «Il faut régler leur compte aux Arméniens», promettant de ne rien ménager pour la réalisation de ce but. [Antonian 1921: p. 232]

Au cours d'une séance du comité exécutif du parti *Ittihad*, Behaeddin Chakir annonce qu'il est indispensable de commencer et de terminer sans délai la délocalisation des Arméniens, tout en massacrant la population: «Nous sommes en temps de guerre, dit-il, nous n'avons pas à craindre l'intervention des grandes puissances, ni les protestations de la presse mondiale. Même si cela arrive, cela restera sans résultat, puisque le fait sera accompli». [Mesrop 1955: p. 258]

Talat pacha, ministre de l'Intérieur du gouvernement turc, promulgue un ordre spécial: «Le droit de vivre et de travailler sur le territoire de la Turquie n'existe plus pour les Arméniens. Conformément à cet état de choses, le gouvernement ordonne de ne pas ménager même les enfants au berceau...». [Nersessian 1991: p. 564-565]

Le comité exécutif de l'*Ittihad* planifie de réaliser la déportation et le massacre des Arméniens moins par la main de l'armée ou de la gendarmerie que par celle des criminels et des assassins libérés des prisons, ainsi que des Kurdes, des Tcherkesses et des Tchétchènes.

Dans ces circonstances historiques et politiques, la mobilisation générale (*Seferberlik*) devient une véritable catastrophe pour les peuples chrétiens vivant en Turquie, y compris les Arméniens. Sous prétexte de mobilisation, les hommes arméniens de dix-huit à quarante ans sont enrôlés dans les bataillons d'ouvriers (*Amélé Tabur*) et, selon l'ordre spécial d'Enver pacha, ministre de la Guerre, tués dans des lieux secrets, loin des yeux du commun.

«...En 1914, la Turquie a décrété une mobilisation générale», nous a raconté **Sarkis Khatchatrian** (né en 1903), originaire de Kharberd, «les jeunes gens arméniens ont été appelés sous le drapeau turc. On les a emmenés pour les faire travailler dans les Amélé Tabur, puis on les a tués tous». [Sv. 2000: Tém. 110, p. 223]

Quant à **Sarkis Martirossian** (né en 1903), lui aussi originaire de Kharberd, il a donné plus de détails: «Au cours de la première Guerre mondiale, les Arméniens ont été mobilisés; environ trois cent mille jeunes Arméniens ont été enrôlés dans l'Armée turque. Au début, on les a armés, mais ensuite Enver pacha a dit: «Nous avons besoin de construire des routes». En réalité, on les a tous jetés dans les fosses qu'ils avaient creusées eux-mêmes et on les a tués». [Sv. 2000: Tém. 111, p. 224]

C'est dans les mêmes circonstances historiques qu'**Annik Marikian** (née en 1892), originaire de Tokhat, a composé un chant qui confirme les témoignages des autres survivants:

³ Le mot arménien «*mayrik*» (mère) est utilisé dans un chant en langue turque.

*On ne m'a pas donné d'armes, Amélé Tabur, a-t-on écrit.
Le village Yatmich de Tokhat est à moins de quatre journées,
Les pierres de Yatmich doivent être cassées,
J'y vais, j'y vais, comme soldat j'y vais,
J'y vais pour casser les pierres.*

[Sv. 2000: Tém. 295, p. 404]

Cependant, dans les bataillons d'ouvriers le sort des soldats était décidé à l'avance: la mort. **Hazarkhan Thorossian** (née en 1902), originaire de Balou, en a parlé les larmes aux yeux:

*On a conduit les soldats à Balou,
Les mères et les sœurs sont restées à pleurer,
Là, ils ont creusé beaucoup de fosses,
Et ensuite, ils y ont été enterrés.*

[Sv. 2000: Tém. 296, p. 405]

Haroutiun Grigorian, né à Erzéroum en 1898, mais déporté de Kharberd, a témoigné: «*Au moment de la délocalisation de Kharberd, j'avais dix-huit ans. Tout est resté gravé dans ma mémoire. On a battu du tambour et les hérauts ont commencé à parcourir la ville: «Seferberlik dir (C'est la mobilisation), il y aura une guerre...». Puis, ils ont dit que les Arméniens seraient exilés. Des perquisitions ont commencé, comme si on cherchait des armes, mais c'était du pillage, s'ils trouvaient de l'argent, il était à eux et ils ont confisqué jusqu'aux couteaux à éplucher les oignons. On arrachait les ongles à ceux qui ne donnaient pas d'armes, on les battait ou on demandait de l'argent pour acheter des armes. ...Dans la ville et les villages, on a mis en prison les notables Arméniens et le peuple est resté comme un troupeau de moutons sans berger. Certains vieillards ont été ferrés, à d'autres on a arraché les dents; ne pouvant résister aux tortures, ceux qui étaient en prison se sont brûlés vifs. ...Les soldats arméniens de l'armée turque étaient désarmés et tués. Au début, on les enrôlait comme pour les envoyer au front, mais au lieu de cela, on a formé des Amélé Tabur où les soldats arméniens étaient condamnés à une vie de galériens. Les cruels commandants faisaient travailler les Arméniens à construire des routes, sans faire de différence entre ceux qui avaient payé une bedel (rançon) et ceux qui ne l'avaient pas payée. Entourés de gendarmes à cheval, ils étaient contraints à marcher pendant*

des heures, affamés et assoiffés. Les soldats commençaient par les réprimander et les insulter, puis ils passaient aux coups. Sur la route de Partchandj et de Kessirik, arrivés à une source, ils ont empêché deux mille personnes de boire. L'audacieux qui s'approchait de la source recevait un coup de crosse sur la tête. Presque tous ont été décimés et les corps des victimes ont été jetés à la fosse commune. La même chose est arrivée aux deux mille ouvriers envoyés à Diarbékir. De jeunes écoliers de Kharberd et des soldats désarmés avaient été réunis dans le Karmir Ghonagh (Bâtiment rouge) pour y être torturés. Leurs cadavres mutilés, entassés les uns sur les autres, pourrissaient. De tous côtés, on ne voyait que sang, vomissures et excréments. Ceux qui étaient couchés par terre ressemblaient aux cadavres jonchant un champ de bataille. Ainsi, les uns après les autres, d'une part les adultes et les gens âgés déportés des villages et des bourgs étaient jetés dans le Bâtiment rouge, d'autre part, les prisonniers étaient envoyés à Edesse, soi-disant pour travailler aux chemins de fer. Après le 14 juillet 1915, tous les jeunes Arméniens étaient déjà envoyés à l'abattoir...» [Sv. 2000: Tém. 89, p. 187-188]

Véronica Berbérian (née en 1907), originaire de Yozghat, a parlé, elle aussi, du recrutement des soldats: «... Un samedi soir, on a réuni tous les hommes pour les envoyer servir dans l'armée turque, mais là, on a séparé les Arméniens des Turcs. Mon grand-père, le prêtre Hacob Berbérian qui avait mission de défendre les droits des Arméniens, a remarqué qu'on séparait les Arméniens des recrues turques, et il a demandé: «Pourquoi séparez-vous les Arméniens?» Le commandant turc a répondu: «Papaz (prêtre) effendi, les Arméniens iront construire des routes, les Turcs seront envoyés sur le front russe».

Le lendemain était un dimanche. Mon grand-père, ayant servi la messe, venait à peine de rentrer à la maison lorsque la nouvelle est arrivée. Le fils d'Artin agha, qui était meunier, levé tôt, allait à son travail quand il a vu que tout autour du moulin, il y avait un grand nombre de têtes, de mains et de jambes humaines. Muet de peur, il est rentré hors d'haleine à la maison et il a raconté ce qu'il avait vu. Artin agha et son fils sont venus trouver mon grand-père en disant: «Ceux qu'on avait enrôlés hier ont été égorgés cette nuit». Mon grand-père leur a dit: «Allez vous plaindre au kaymakam (gouverneur) de la province». Artin agha y est allé et il n'est jamais plus rentré chez lui...

Le lendemain, un lundi, deux gendarmes turcs sont venus chez nous

avec des bâtons. Avant, quand un gendarme venait chez nous, il demandait poliment que papaz effendi s'habille et le suive. Cette fois, ils ont dit rudement: «*Haydi, kalkin!*» («Allez, levez-vous!»). Ils ont conduit mon grand-père chez le gouverneur et, avec lui, tous les notables locaux, les commerçants, les intellectuels. Un Turc a dit à mon grand-père: «Papaz effendi, ta dernière heure est venue, qu'as-tu à dire?» Mon grand-père s'est mis à genoux pour prier. Un soldat turc passant par là lui a porté un coup de hache et la tête de mon grand-père a roulé par terre. Et ils ont commencé à jouer au football avec la tête intelligente de mon grand-père...» [Sv. 2000: Tém. 214, p. 353-354]

Le recrutement des soldats est suivi de la confiscation des armes. Elle s'accompagne de pogroms, au cours desquels, sous prétexte de confisquer les «armes», les gendarmes turcs ruinent et pillent les maisons des Arméniens, arrêtent et mettent à mort beaucoup de gens.

«Avant le massacre, les gendarmes turcs sont venus confisquer les armes. Le fils du riche Karapet agha (monsieur) leur a dit: «Il n'y a pas d'arme». Les gendarmes ont fait une perquisition, ils ont trouvé des armes, alors ils lui ont arraché les ongles et mis des œufs cuits tout chauds sous les aisselles et l'ont garrotté», a ajouté la même Véronica Berbérian. [Sv. 2000: Tém. 214, p. 353-354]

Hacop Holobikian (né en 1902), originaire de Kharberd, s'est rappelé les gendarmes turcs exigeant des armes de son père: «Recevant une réponse négative de mon père, ils ont commencé à le matraquer, puis ils l'ont traîné en prison. Voyant ces cruautés, ma mère a dit: «Bourreaux». Pour ce mot, ils l'ont enfermée dans une maison vide. Nous trois, ma sœur, mon frère et moi, nous sommes restés seuls. J'ai couru derrière ma mère, j'ai regardé par la porte, ma mère a dit: «Mon garçon, allez chez votre oncle Grigor». ...A cette époque mon oncle Grigor conservait encore son poste de maire. On l'avait ménagé. Il est intervenu, non sans pot-de-vin, et nous avons ramené mon père à la maison, on l'a libéré. Un ami de mon père, le forgeron Lévon Khatchikian l'a apporté à la maison sur ses épaules, car il était incapable de marcher. Ma mère aussi est rentrée de la maison où elle était enfermée. Mon père, torturé, gisait à plat ventre. Il ne pouvait se coucher sur le dos. Mon père a raconté les tortures que les bourreaux turcs lui avaient infligées pendant la nuit. Le caporal Ahmed, un officier au visage cruel, avait traîné mon père de sa cellule à la chambre des tortures, l'avait jeté à plat ventre entre deux gendarmes qui,

des bâtons en bois de chêne à la main, attendaient ses ordres. On a exigé de nouveau des armes de mon père: mausers, fusils, pistolets. «Tu donnes ou tu restes couché. Commencez la bastonnade!» a ordonné l'officier. Après quarante coups de bâton, le caporal Ahmed a dit: «Alors, tu ne veux pas apporter tes armes?». D'après le récit de mon père, Ahmed avait fait asseoir à côté de lui Arménak Pétrossian, le maître de chant arménien de l'église et de l'école, c'est-à-dire que celui-ci attendait son tour. «Mon effendi (monsieur), je n'ai pas d'armes». On lui a donné encore quarante coups de bâton et on lui a posé la même question. La réponse a été la même. Avant de recommencer pour la troisième fois, on lui a demandé: «Dis-nous qui a des armes». Mon père n'était pas un traître et même s'il l'avait su, il ne l'aurait pas dit. A demi-mort après cent vingt coups de bâton, il a été traîné dans sa cellule. Voici le récit de mon père...» [Sv. 2000: Tém. 109, p. 220]

Dans un chant composé dans cette langue turque mêlée d'arménien qui est si usitée chez les Arméniens occidentaux, un officier turc demande à un jeune Arménien:

*“Ulan gâvur,⁴ doğru söyle:
Sende martin varımış?”*

*«Garçon gâvur,⁴ dit la vérité,
As-tu un fusil?»*

Le jeune Arménien nie en disant que c'est une chose absurde:

*“Hayır, efendim! İftiradır:
Bilmem, görmedim,
Bilmem, görmedim.”*

*«Non, effendi, c'est absurde,
Je ne sais pas, je n'ai rien vu,
Je ne sais pas, je n'ai rien vu.»*

Mais ensuite, il ajoute à voix basse en arménien:

*C'est suspendu au mur, je n'en parlerai pas,
Je ne trahirai pas la nation arménienne.*

[Sv. 2000: Tém. 323, p. 408]

Un soldat arménien, enrôlé de force dans l'armée turque et ayant reçu sa vêssica (prescription), a le pressentiment que «c'est le chemin de la mort», et que «les Arméniens y sont très nombreux».

*Ana! uyandır beni, gideyim talime,
Aynali-martini alayım elime,
Gitmeye doğru vatan yoluna,
Buna ölüm yolu, derler,*

*Mère, réveille-moi pour que j'aille à la manœuvre,
Que je tienne à la main un fusil à miroir,
Je marcherai tout droit sur la route natale,
C'est le chemin de la mort;*

⁴ Gâvur (infidèle) – est un mot méprisant adressé par les Turcs aux chrétiens pour dire qu'ils sont des infidèles.

*Allah saklasın!
Ermeniler çokdur, derler,
Allah kurtarsın!*

Seigneur, protège-moi!
Les Arméniens y sont très nombreux,
Que Dieu nous vienne en aide!
[Sv. 2000: Tém. 301, p. 405]

Si au début de ce chant le jeune Arménien est prêt à servir dans l'armée turque et accomplir son devoir à l'égard de la patrie (*vatan*) où il vit, par la suite il comprend que le «recrutement» n'est qu'un prétexte pour éloigner les jeunes gens comme lui de leurs familles:

*Odalar yapturdum bir uçdan uca,
İçinde yatmadım bir gün, bir gece,
Konma, bülbul, konma mezar taşına,
Neler geldi Ermeninin başına!*

D'un bout à l'autre, j'ai construit des chambres,
Où je n'ai pas dormi une seule nuit.
Ne te pose pas, rossignol, ne te pose pas sur ma tombe.
Que de malheurs ont subi les Arméniens!

*Tüfengim çadırda asılı kaldi,
Ceyizim sandıkta basılı kaldi,
Konma, bülbul, konma mezar taşına,
Neler geldi Ermeninin başına!*

Mon fusil est resté suspendu dans ma tente;
Mes habits sont restés rangés dans la malle,
Ne te pose pas, rossignol, ne te pose pas sur ma tombe.
Que de malheurs ont subi les Arméniens!

[Sv. 2000: Tém. 459, p. 431]

Et le jeune soldat arménien prie le cruel Tcherkesse de le prendre en pitié, car sa «jeune fiancée» resterait veuve:
Kiyma, Çerkez, kiyma tatlı canuma: Prends pitié, Tcherkesse, prends pitié de mon âme,
Yeni nişanlım var karalar bağlar... J'ai une jeune fiancée, elle s'habillera de noir...
[Sv. 2000: Tém. 311, p. 406]

Quant à la «fiancée», en l'absence de son fiancé, elle pleure toutes les larmes de son corps et verse des larmes «salées comme les pistaches grillées d'Istanbul»:

*Tuzlu olur İstanbulun fistığı,
Taştan olur Ermeninin yastiği,
Kör olasun şu meydanın dostluğu,
Aldılar nazlı yarım, duyan ağlasın,
Aman! Aman! Mayrik!*

Les pistaches d'Istanbul sont salées,
Les oreillers des Arméniens sont en pierre,
Que soit maudite cette amitié de parade,⁵
On a emmené mon aimé, que tous en pleurent.
Hélas, mayrik,⁶ hélas!

[Sv. 2000: Tém. 338, p. 413]

A cette époque, le mot d'ordre en Turquie était d'isoler les soldats

⁵ Il s'agit de la Constitution de la Turquie ottomane de 1908 qui promettait «Liberté, justice, fraternité, égalité» à tous les peuples vivant en Turquie, indépendamment de leur appartenance nationale ou de leur confession.

⁶ Le mot arménien «mayrik» (mère) est utilisé dans un chant en langue turque.

chrétiens de leurs régiments et de les mettre à mort en secret, loin des yeux du commun, ou de les laisser mourir de faim dans les cachots.

Haniya da benim tuz-ekmegim yiyenler. Où sont ceux qui ont partagé mon pain,
"Ahbab ölümeden, ben ölüürüm" diyenler... Ceux qui disaient «Je mourrai avant mon ami...»

Alors que ses fidèles amis arméniens:

*Tığlık⁷ Sarkis,⁸
Taslak⁹ Misak¹⁰ vurulmuş...*

Tığlık[ian] Sarkis⁸ et
Taslak[ian]⁹ Missak¹⁰ sont tués...

Et lui-même, le soldat arménien, est en prison:

Mahpushane üstümüze damlıyor... L'eau nous coule dessus du toit de la prison...

Quant à ses parents:

*Anam da baş üstümde ağlıyor,
Biçare nişanlım karalar bağlıyor...*

Ma pauvre mère pleure pour moi,
Ma pauvre fiancée s'habille de noir...

[Sv. 2000: Tém. 334, p. 411]

Outre la prison et le cachot, le soldat arménien est chaque instant menacé de mort:

*Varın, söyleyin anama: damda yatmasın;
"Öğlüm Toros" gelir diye "yola bakmasın,
Anama deyin: bohçamı açmasın;
Çuha salvarıma uçkur takmasın,
Gayı ben sulama varamaz oldum,
İskuhı¹¹ nişanlım göremez oldum,
Daracık sokakdan geçemez oldum.*

Dites à ma mère de ne pas dormir sur le toit,
De ne pas regarder la route en attendant son fils Thoros'
Et de ne plus ouvrir la malle de mes vêtements,
De ne plus mettre une ceinture à mon pantalon.
Je ne pourrai plus aider ma patrie,
Je ne verrai plus ma fiancée Iskuhi,
Ce chemin est trop dur pour que j'en revienne.

[Sv. 2000: Tém. 335, p. 412]

Et la mère du soldat arménien maudit le recrutement qui ressemble bien plus à un massacre, car les soldats arméniens sont partis avec les roses et les rossignols du printemps, mais ils sont partis sans retour.

*Atımı bağladım delikli taşı,¹⁰
Kör olasın sen, Enver paşa!
Ermeni cahil kalmadı,
Gitti gül, gitti bülbul, ne diyelim!
İstersen ağla, istersen gül, ne diyelim!*

J'ai attaché mon coursier à la pierre à trou¹⁰
Que tu perdes la vue, Enver pacha!
Il ne reste plus de jeunes Arméniens,
La rose s'est fanée, le rossignol s'est tu, que dire?
Qu'on pleure ou qu'on rie, que reste-t-il à dire?

[Sv. 2000: Tém. 448, p. 428]

⁷ Nom arménien.

⁸ Prénom arménien.

⁹ Prénom arménien.

¹⁰ *Delikli taş* (pierre à trou) – anneau de pierre fixé au mur près de la porte des maisons rurales arméniennes pour y attacher le cheval.

La haine des Arméniens engendre bientôt la moquerie exprimée en peu de mots pour décrire l'extérieur de Talat pacha, tout en donnant sa caractéristique morale:

Talaat paşa eşek gibi,
Biyikları yular gibi...

Talat pacha est comme un âne
Et ses minces moustaches comme son licou
[Sv. 2000: Tém. 453, p. 428]

Le recrutement des soldats et la confiscation des armes sont suivis de l'arrestation des intellectuels arméniens, afin que le peuple arménien soit privé non seulement de la force des armes, mais aussi de sa pensée directrice. Le samedi 24 avril 1915, à minuit, 273 notables arméniens de Constantinople sont arrêtés et conduits en prison, puis exilés dans les déserts de Mésopotamie et exterminés. On chasse vers les déserts de Tchangher et d'Ayach, pour les y massacrer, Grigor Zohrab, juriste et écrivain, membre du parlement ottoman; Daniel Varoujan et Siamanto, poètes, Rouben Zardarian, Rouben Sévak, Hovhannes Tilkatintsi, Melkon Gurdjian, Eroukhan, Smbat Burat, Tigran Tchugurian, Nazareth Taghavarian, écrivains et médecins, et beaucoup, beaucoup d'autres personnalités connues de Constantinople, de Sivas, de Diarbékir, de Marzvan, d'Erzéroum, de Césarée, d'Izmir et de bien d'autres lieux peuplés d'Arméniens.

Marie Erkat (née en 1910), originaire d'Adabazar en a donné son témoignage: «...On nous a conduit à Eskichéhir et on nous a fait tous entrer dans une maison. Puis on a réuni dans la maison d'à côté, qui était aussi sale et sombre que la nôtre, les intellectuels exilés de Constantinople. Ils portaient des cols blancs, des cravates, ils étaient bien habillés, mais déjà leurs vêtements étaient en loques, leurs cheveux en désordre. Chaque nuit, nous entendions leurs cris, leurs pleurs et leurs soupirs, car les officiers et les gendarmes turcs les battaient très fort. Quelques jours plus tard, on les a tous emmenés. Nous avons entendu dire qu'on les avait tués dans les tortures». [Sv. 2000: Tém. 226, p. 366]

Partout, les écoles et les collèges arméniens sont fermés.

Avec les foyers d'instruction arméniens, on détruit aussi les églises arméniennes. Le patriarchat arménien de Constantinople est réuni au Catholicossat de Sis et le Catholicos Sahak II Khabayan est reconnu chef spirituel des Arméniens de Turquie.

Le 15 mars et le 3 avril 1915, les agents russes notent dans leurs

rapports sur la Turquie qu'à travers tout le pays les Arméniens sont arrêtés et qu'on perpétre des massacres systématiques à Erzéroum, Dyortyol, Zeytoun et leurs environs, que des conflits sanglants ont lieu à Van, Bitlis et Mouch, des pogromes et des tueries à Akn et sur tout le territoire de la Petite Arménie, le peuple est pillé et massacré...

Sirak Manassian, né en 1905 dans le village de Kem du district de Hayots Dzor de Van, a témoigné de la situation horrible des Arméniens occidentaux: «*Le 4 mars 1915, nous avons reçu la nouvelle que Monsieur Ichkhan,¹¹ homme public et politique, avait été tué dans le village de Hirdj, voisin du nôtre. C'était le moment où les Turcs convoquaient nos notables par l'intermédiaire de Djevdet pacha et les tuaient. En ces horribles jours, Ichkhan a été tué de façon inattendue et jeté dans un puits. Ses deux enfants ont été aussi jetés vivants dans le puits. En apprenant cette nouvelle, très inquiets, nous avons commencé à nous préparer à l'attaque des Turcs.*

Le 5 mars 1915, nous avons entendu un coup de canon. Le peuple s'est rassemblé sur la place et il est allé remplir l'église. Les Turcs avaient déjà effectué le recrutement et emmené tous les jeunes gens. Comme il n'y avait pas de jeunes, nous avons été contraints à quitter nos positions pour nous réfugier dans les villages voisins. Nous sommes allés au village de Kukiants. Il y avait là plusieurs milliers de gens et on nous a installés dans les caves. Chaque jour, les Turcs arrêtaient des Arméniens et les pendait ou les égorguaient devant nos yeux. L'un de ceux-là a été mon oncle Pétrous. Il travaillait la terre. Lorsque nous avons vu Pétrous dans cet état, nous ne l'avons pas reconnu... On nous a isolés dans une cave, on nous a enfermés et mis un gardien. Terrorisés par ces horribles événements, nous voulions fuir ce village. Il n'y avait même pas de foin dans cette cave. J'ai réussi à m'échapper et à aller au village. ...Le lendemain, nous avons gagné les montagnes qui étaient couvertes de forêts. Nous étions sur le flanc du mont Kerker. La position de notre village était telle que nous vivions sur le flanc de la montagne. La grande rivière de Chaghbat et le canal de Chamiram passaient à côté. Nous sommes montés au sommet de la montagne, dans la forêt et de là, nous

¹¹ Ichkhan – Nikoghaïos P. Mikaelian (1881-1915), militant du mouvement de libération nationale arménien. Soulevé contre les autorités turques, il défend les intérêts des Arméniens de Van, tâche de développer l'instruction. Il est tué à la veille de l'autodéfense de Van sur ordre du gouverneur Djevdet.

avons vu les Turcs et les Kurdes emmener notre bétail, voler notre literie et notre linge. Chaque matin, nous voyions arriver les gamins turcs et tirer sur une cible. Lorsque les Turcs sont partis, nos garçons sont descendus et ils ont vu que cette cible était la tête de mon grand-père. Les impitoyables Turcs avaient enterré mon grand-père vivant, en laissant sa tête au-dessus de la terre et ils tiraient dessus. Quand nous sommes descendus, le corps de mon grand-père était déjà pourri et nous l'avons enterré tant bien que mal.

Je ne peux pas oublier l'année 1915, lorsque nous passions par les villages et les montagnes. C'était un mois de mars pluvieux, très froid, avec beaucoup de vent. Le dernier village avant le mont Varag, c'était Berdak. Nous y avons vu des gens nus, tués dans les rues. Ces cadavres étaient déjà gonflés, pourris, puants. Nous sommes passés à travers tout cela pour arriver jusqu'à Varag. A l'aube, les Turcs, qui avaient pris position sur le mont Varag, nous ont remarqués et ils se sont mis à nous tirer dessus. Terrifiés, les gens pleuraient. ...Nous fuyions et nous approchions de Van. Nous marchions toujours la nuit, car pendant le jour on nous poursuivait. Non loin de Van, alors que nous allions entrer à Kaghakamedj (le centre de la ville), les Turcs nous ont arrêtés, cherchant des hommes. Les héros de Van regardaient avec leur longue-vue et ils ont commencé à tirer. Certains Turcs sont tombés, d'autres ont fui et nous sommes entrés librement à Van. ...Là, on nous a installés dans le bâtiment de l'école. Chaque matin, l'orchestre à vent de Van passaient dans les rues en jouant, suivi des enfants. C'était l'autodéfense de Van. Un Arménien nous a dit: «Allez ramasser les cartouches pour fabriquer de nouvelles balles». Nous, les enfants, nous sommes allés ramasser les cartouches et nous les avons portées à l'atelier. Le jour est arrivé où les combats sont devenus violents à Van, dans le quartier d'Ayquestan. Les habitants du Vaspourakan, qui y étaient réunis, ont défendu avec beaucoup d'énergie et Ayquestan et Kaghakamedj, le centre de Van. Les nôtres ont livré de rudes combats à Ayquestan et Kaghakamedj. Apprenant que les troupes russes se dirigeaient de Salmast vers Van, les Turcs ont commencé à fuir en panique. Nos combattants ont attaqué et non seulement ils ont défait les Turcs, mais ils ont pris un grand butin, des canons, des balles.

Le 6 mai, le drapeau arménien flottait sur la citadelle de Van. Les habitants du Vaspourakan ont accueilli chaleureusement les troupes

russes et les volontaires arméniens commandés par le général Andranik». [Sv. 2000: Tém. 30, p. 101-102]

Dans les villages des environs de Van, les Turcs ont le temps de massacrer sur place des milliers d'Arméniens. Lorsque les troupes russes approchent de Van, suivies des écrivains arméniens Hovhannes Toumanian et Alexandre Chirvanzadé, ils découvrent des tableaux atroces. «...Partout où ils l'ont pu, ils ont massacré les Arméniens», écrit Hovhannes Toumanian dans ses souvenirs. «...Surtout les hommes et ils ont emmené les jolies femmes avec eux. Et quand ils en ont eu le temps et que la menace de l'armée russe et des volontaires arméniens n'a pas été trop proche, ils ont organisé des réjouissances barbares, ils ont crucifié, démembré tout vivants les gens pour disposer leurs membres de différentes façons, ils ont inventé des jeux, ils ont plongé à demi-corps les gens dans des chaudrons et fait cuire la moitié de leur corps pour que l'autre moitié le voie et le sente... Ils ont coupé au fer rouge les différentes parties du corps et les ont fait rôtir encore vivants. Ils ont massacré les enfants devant les yeux de leurs parents et les parents devant les yeux de leurs enfants». [Toumanian 1959: p. 212-213]

Il est évident que si les Arméniens de Van n'étaient pas passé à l'autodéfense, ils auraient subi le même sort. Il faut mentionner ici les paroles d'**Artzroun Haroutunian** (né en 1907), originaire de Van: «*L'autodéfense s'organise quand le peuple est sujet à la violence...*». [Sv. 2000: Tém. 35, p. 109]

Ainsi, de même qu'à Van, les héroïques combats d'autodéfense livrés à Chatakh ou en d'autres lieux sont la manifestation de l'indignation des Arméniens occidentaux, ce sont des actes d'insoumission contre les violences perpétrées par le gouvernement *ittihadiste*, leur protestation adressée aux grandes puissances du monde. C'est ce dont témoigne ce fragment de chant populaire:

*La petite ville de Van et ses banlieues
Se sont remplies de centaines de milliers de cadavres,
La plaine s'est teinte de sang rouge,
Les nuages ont poussé des cris, et le ciel et les étoiles;
Ils hurlent ainsi et commandent
Que l'Europe et l'Amérique les entendent.*

[Sv. 2000: Tém. 532, p. 444]

Cependant, ni l'Europe ni l'Amérique n'interviennent et seuls les héros nationaux soutiennent le peuple.

Dès le début de la Première Guerre mondiale, les Sassouniotes, de même que tous les Arméniens occidentaux, subissent de nouvelles et cruelles persécutions, des pillages et des tueries.

En mars 1915, les hordes turques attaquent Sassoun. Les Sassouniotes livrent leurs premiers combats en avril-mai 1915. Ils résistent héroïquement aux troupes turques, mais subissent de grandes pertes. Les combattants arméniens se retirent vers le mont Andok en continuant à se défendre. En juin, des combats acharnés sont livrés dans la région d'Assank. Les combattants du monastère Gomouts et de Talvorik sèment la panique parmi les hordes kurdes et prennent le pont de Satan; les habitants de Ksak viennent à leur aide. Le 30 juin, les Sassouniotes libèrent Chénik, mais l'ennemi organise une nouvelle attaque et s'empare des étables situées sur les flancs du mont Andok. Sur les monts d'Andok, de Tzovassar et de Guérine, les Sassouniotes se défendent héroïquement contre les Turcs et les Kurdes qui les attaquent. Environ trente mille Arméniens, sauvés des massacres perpétrés à Mouch et dans sa plaine et réfugiés dans les montagnes de Kana et de Havatorik, résistent courageusement. Mais cette résistance est cruellement réprimée.

«Les Turcs ont attaqué et se sont mis à massacrer», a raconté **Arakel Davtian** (né en 1904), originaire de Sassoun. «Ils ont enlevé et emmené les jolies jeunes filles et les jolies femmes. Dans notre village, il y avait un fidaï nommé Missak. Il avait des armes. Il est allé au monastère pour se battre. Nous, nous n'avions pas d'armes. Sassoun a résisté pendant deux mois. Les soldats turcs sont venus, ils ont assiégié et ils se sont mis à massacrer. Personne ne nous a aidés, ils ont massacré». [Sv. 2000: Tém. 4, p. 55]

Khatchik Khatchatrian (né en 1900), originaire du village de Chénik de la région de Sassoun, a témoigné lui aussi: «L'armée turque est arrivée qui comptait soixante mille soldats. Ils ont entouré le village. Nous autres, nous avons résisté. Deux fois, les troupes turques sont entrées dans le village et toutes les deux fois, les fidaïs et ceux qui avaient des armes les ont chassés. Les combattants s'étaient réunis au centre du village. Trois jours avant, la population du village l'avait quitté et s'était retirée vers le mont Andok. Moi aussi, j'avais suivi les femmes et les enfants. Nous sommes montés sur l'Andok au début de juin. Ni pain, ni eau. Il n'y avait

que de la viande sans sel. Il n'y avait pas de sel non plus. Nous y sommes restés environ quarante-cinq jours. Les combattants se battaient. Les Turcs sont venus sur l'Andok. Là aussi, on s'est battu. Au bout des quarante-cinq jours, nos vivres se sont terminés. Il ne restait que du pokhind (farine grillée). Les troupes sont arrivées et les précipices se sont remplis de cadavres d'enfants. Les mères ne pouvaient pas les sauver. Les Turcs et les Kurdes tiraient, chaque balle faisait dix morts. Ceux qui se sont enfuis, se sont sauvés. Ils ont enlevé les jeunes femmes. L'eau de la rivière a emporté de nombreuses personnes. Finalement, on poussait les gens d'en-haut dans la rivière pour ne pas dépenser de balles...» [Sv. 2000: Tém. 2, p. 53]

Eghiazar Karapétian (né en 1886), un autre témoin oculaire sassouniote a examiné en détail ces événements historiques: «Les attaques des Kurdes contre les Arméniens avaient lieu soi-disant à l'insu des autorités, mais tout le monde était convaincu que tout cela se passait sur le conseil du gouvernement et la meilleure preuve en était que les protestations des Arméniens n'étaient pas entendues et leurs plaintes restaient sans réponse. Servet pacha (gouverneur) était membre du parti des Jeunes Turcs, pacha du vilayet et fervent islamiste. Il devait donc accomplir son devoir comme l'avaient accompli tous les autres gouverneurs. A partir du 10 juin, les chefs de tribus kurdes, à la tête des cavaliers, sont entrés à Mouch des directions gauche et droite, ils ont reçu leurs instructions et sont repartis chez eux. Chaque nuit, on emportait des charrettes d'armes et de munitions hors de la ville pour armer les Kurdes. Le gouvernement avait établi un plan spécial pour assurer le succès du génocide arménien, les villages avaient été partagés, le jour et l'heure de l'attaque étaient fixés, tout était prêt pour qu'en un seul jour les 105 villages de la vallée de Mouch soient exterminés et que pas un enfant n'en réchappe. La division était effectuée de la manière suivante. Moussabek, qui avait 3.500 cavaliers et fantassin kurdes sous ses ordres, était chargé du massacre de trente-cinq villages du côté droit de Mouch jusqu'à la source de la rivière Méghraguet. Sléman agha de Fatka avait à ses ordres mille Kurdes armés et il était chargé du massacre des quinze villages situés au nord-ouest de la ville. Les vingt villages du district de St.-Karapet étaient laissés à la merci du sous-commandant des mercenaires, le Jeune Turc Rachid effendi qui commandait cinq cents cavaliers et avait le renfort des troupes rassemblées au monastère St.-Karapet et du chef de

la police avec ses gendarmes qui avaient leurs quartiers au village de Ziaret. Drboyi Djendou de Djebiran, Kolotoyi Djoubet et le chef de police d'Aghtchan avaient à leur disposition plus de mille Kurdes et gendarmes et ils étaient chargés de massacrer les quinze villages du nord-est de la vallée. Cheikh Hazret, qui avait sous ses ordres mille deux cents cavaliers recrutés parmi les Kurdes de Zilane et de Koussour, avait pour mission d'exterminer les vingt villages de l'est de la vallée. Outre ces forces organisées, chaque musulman avait le devoir sacré de tuer sans pitié chaque Arménien qu'il aurait rencontré. La situation avait changé du tout au tout. Les Arméniens ne pouvaient plus aller des villages à la ville et en retourner. Les Turcs battaient et torturaient tous ceux qu'ils rencontraient, il y avait aussi des cas d'assassinats. Parfois des femmes âgées allaient en ville pour acheter quelque chose d'indispensable; en route, elles étaient maltraitées et honteusement injuriées. La panique régnait parmi la population. Les gens n'avaient plus ni sommeil, ni repos.

Le 22 juin, cent cavaliers kurdes de Bakran se sont installés sur la montagne du village de Kerenkan, Le 23, dix d'entre eux sont descendus dans notre village pour exiger des notables dix moutons, dix sacs de farine et dix pièces de feutre. Sans faire aucune objection, les villageois leur ont remis gratuitement tout. Connaissant de longue date les habitants de Talvorik ou poussé par le remords, Tamoyi Ali a dit: «Arméniens, j'ai souvent profité de votre hospitalité, maintenant je dois vous dire la vérité. Le sultan a ordonné que tous les Arméniens vivant en pays ottoman soient massacrés sans pitié. A présent, si vous observiez de loin la vallée de Slivan, vous verriez que les champs de blé sont mûrs et les épis se courbent l'un sur l'autre, mais vous n'y verriez pas âme vivante, pas le moindre oiseau. Il y règne une dévastation désertique. Nous avons massacré jusqu'au dernier les Arméniens de ces régions et maintenant, le gouvernement nous a appelés ici pour que nous massacrions les Arméniens de la vallée de Mouch et ceux de Sassoun. Quelques jours plus tard, le massacre commencera chez vous et il faut qu'il ne reste plus sur cette terre un seul homme qui prononce le nom de Jésus-Christ». Les Kurdes ont ramassé leur butin et sont partis et nous sommes restés à réfléchir. ...Ainsi, cette province peuplée depuis des siècles d'Arméniens attachés à leur terre et à leur foyer s'est transformée en un jour et une nuit en désert dépeuplé. Et ses propriétaires légitimes ont été passés au fil de l'épée, brûlés sur les bûchers et noyés dans les rivières par les Turcs et les

Kurdes sans merci. C'était les 70.000 à 80.000 habitants, hommes et femmes, de cent cinq villages. Leurs biens de plusieurs millions ont été pillés. ...Le 28 juin était le dimanche de Vardavar (la fête de la Transfiguration du Christ). Cette fête arménienne si joyeuse s'est, hélas, transformée en jour de deuil pour les Arméniens de la vallée du Tarone...». [Sv. 2000: Tém. 1, p. 44-45]

Cette même journée de Vardavar est également évoquée par Chogher Tonoyan (née en 1901), originaire de Mouch: «...Le massacre a eu lieu le jour de Vardavar de l'année 1915. Les askyars (soldats turcs) ont amené des Tchétchènes du Daghestan pour nous massacrer. Ils sont venus dans notre village pour voler, piller et emmener les moutons et les buffles. Ils ont enlevé les jolies femmes. J'avais un cousin qui passait tout son temps avec moi, on l'a emmené aussi. Aucun homme n'est resté au village. Ils ont réuni les jeunes et les vieux et les ont enfermés dans les étables du village d'Avzout. Puis, ils y ont mis le feu. D'autres ont été enfermés dans les étables de Malkhas Mardo, qu'on a ensuite entourées de bottes de foin, arrosées de pétrole et brûlées. Soixante membres de la famille de mon père ont été brûlés dans ces étables. Ce que j'ai vu de mes yeux, làô,¹² je ne le souhaiterais pas à mes ennemis. Seuls mon frère et moi, nous avons été sauvés. D'abord, ils ont emmené les jolies jeunes filles et jeunes femmes pour les donner aux Turcs. Puis, ils ont arraché tous les garçons aux bras de leurs mères pour en faire des militaires. Quand les étables se sont remplies de feu et de fumée, les gens ont commencé à tousser et ils ont étouffé. Les mères ne reconnaissaient plus leurs enfants, làô! On se serait cru à Sodome et Gomorrhe. Des torches vivantes couraient de tous côtés, se cognaienr aux murs, piétinaient leurs propres enfants tombés par terre. ...Ce que j'ai vu de mes yeux, làô, je ne le souhaiterais pas aux loups des montagnes! On disait que le mollah turc qui avait vu ces choses n'y avait pas résisté, il s'était pendu. La plupart des gens sont morts étouffés dans ce chaos. Le toit de l'étable s'est effondré sur les morts. J'aurais voulu que mon petit frère et moi, nous ayons brûlé comme nos soixante parents pour ne pas avoir vu les cruautés perpétrées par ces gens sans pitié et sans foi. Ils ont brûlé dans les étables tous les habitants de notre village de Vardénis et des villages voisins de Mchakhchen, Aghbénis, Avzout, Khevner et beaucoup d'autres. Ce que j'ai vu de mes

¹² Laô – diminutif usité dans le dialecte de Sassoun et de celui d'autres régions d'Arménie Occidentale pour s'adresser aux enfants, filles ou garçons.

yeux, je ne le souhaiterais pas à mes ennemis... Quand les poutres de l'étable ont brûlé, le toit s'est effondré et l'ouverture a laissé passer de l'air. Alors, ma cousine Areg et moi, nous avons pris mon frère évanoui par le bras et la jambe et nous l'avons projeté sur le toit. Puis, Areg et moi, nous sommes sorties par la même ouverture en marchant sur les poutres brûlées et les corps. Lorsque nous sommes montées sur le toit, nous avons vu les soldats qui dansaient et se réjouissaient. Jusqu'à présent, j'ai dans les oreilles leur chant: «Yürü, yavrum, yürü!» («Marche, mon fils marche!»), qu'ils hurlaient et dansaient en croisant leurs épées...» [Sv. 2000: Tém. 8, p. 61].

Sedrak Haroutunian (né en 1904), témoin oculaire originaire de Mouch, a porté le même témoignage que beaucoup d'autres: «*J'ai non seulement vu le massacre de notre village, mais aussi la fuite éperrue des habitants de tous nos villages et les cadavres qui jonchaient la terre comme des nattes de paille...*» [Sv. 2000: Tém. 9, p. 63]

Le professeur Vahagn Dadrian, historien qui jette de la lumière sur bien des pages sombres du génocide arménien, décrit les souffrances indescriptibles des Arméniens de Mouch et remarque: «...En réalité, le massacre des 90.000 Arméniens environ habitant la ville de Mouch et la centaine de villages de la vallée de Mouch est l'un des épisodes les plus atroces et absolument hideux du génocide arménien. Dans cette optique, trois circonstances ont rendu très particulier le massacre de Mouch. Premièrement, c'est le fait que l'armée turque, les hordes kurdes et l'administration du gouvernement ottoman, main dans la main, ont favorisé la réalisation du monstrueux plan de l'*Ittihad*; deuxièmement, la mission de cette armée était inhabituelle dans le sens qu'on avait fait venir dix à vingt régiments de Kharberd et, ayant entouré les quartiers arméniens de Mouch d'un réseau de canons, on les avait ensuite démolis de fond en comble par une terrible canonnade, faisant périr la population arménienne sous les ruines de leurs demeures, alors que quelques maisons seulement étaient fortifiées et opposaient une résistance armée; et troisièmement, la majeure partie des 70.000 à 80.000 habitants arméniens de la vallée de Mouch, c'est-à-dire les femmes, les enfants et les vieillards ont été enfermés dans les étables, les caves et les écuries et brûlés vifs, devenant tous la proie du feu...» [Dadrian 1995: p. 14]

Hrant Gasparian (né en 1908), originaire de Khnous, a témoigné: «*Je ne vous ai raconté que ce que j'ai vu de mes propres yeux. Et j'ai encore*

ces choses devant les yeux. Nous n'avons rien emporté de Khnous, nous n'avons fait que nous sauver. Notre parenté comptait 143 personnes et les seuls à survivre ont été ma sœur, mon frère, ma mère et moi...» [Sv. 2000: Tém. 12, p. 71]

Si quatre personnes seulement ont été sauvées d'une nombreuse famille de 143 membres, on peut imaginer combien de dizaines de milliers d'Arméniens ont été brûlés vifs dans ces étables et ces caves, qui sont en fait le prototype des chambres à gaz nazies, bien avant que les fascistes ne consomment l'holocauste des Juifs.

Ces événements historiques ont aussi fourni le sujet de chants populaires:

*...Sassoun est une province riche en forêts,
Entourée des murailles de ses hautes montagnes,
Elle a toujours résisté à l'armée turque;
Mais Sassoun sent maintenant le sang chaud.*

[Sv. 2000: Tém. 531, p. 443]

Cette odeur de «*sang chaud*» n'est pas étrangère non plus à l'héroïque Chapine-Karahissar, à Chatakh, au Pont, à Mouch, à Sivas, à Kharberd, à Malatia, à Diarbékir, à tous les lieux peuplés d'Arméniens de l'Anatolie Occidentale et Centrale: Izmith, Bursa, Ankara, Konya et ailleurs. On exterminate tout le monde avec une cruauté inimaginable, sans ménager même les enfants au berceau.

Et lorsque les troupes russes battent en retraite, les Arméniens de Van, Sassoun, Chatakh, Chapine-Karahissar, Mouch, Bitlis, Alachkert, Bayazet, Erzéroum et de bien d'autres villes les suivent jusqu'en Arménie Orientale. Les larmes aux yeux, ils sont contraints à quitter ces lieux qui sont leur pays natal depuis des millénaires et prennent en pleurant le chemin de l'exil. Cette immense douleur nationale se reflète dans les chants composés avec talent par **Chogher Tonoyan** (née en 1901), originaire de Sassoun:

*Nous avons déserté la douce plaine de Mouch,
Notre foyer sacré, notre maison et notre patrie,
Nos chapelles, nos monastères, nos livres, nos Evangiles,
Tout est resté aux mains des chiens turcs.*

[Sv. 2000: Tém. 557, p. 453]

Cette route de l'exil est une véritable tragédie.

Vardouhi Potikian (née en 1912), originaire de Van, s'est souvenue avec douleur de ce terrible tohu-bohu: «...*Que même nos ennemis ne voient pas de jours pareils. Nous étions arrivés près du pont de Berkri, lorsque soudain les gens ont crié: «Sauve qui peut». Dans l'obscurité, nous avons vu que la gorge de Berkri était très étroite et avant d'arriver au bord du fleuve, les Kurdes nous ont attaqués. Les Arméniens qui prenaient la fuite glissaient sur la rive et, tombant à l'eau, se noyaient. Certains essayaient de traverser à dos de bétail, d'autres entraient dans la rivière et périssaient. On crieait, on hurlait, on pleurait. Les Kurdes nous tiraient dessus. Les mères en oublyaient leurs enfants.*» [Sv. 2000: Tém. 49, p. 128]

C'est sous l'impression horrible de cette route d'exil qu'a été composé le chant populaire suivant avec ses images saisissantes:

*Les Turcs sont descendus de la Montagne Noire de Berkri,
Des milliers de cadavres sont restés sur place,
Que tu sois maudite, cruelle rivière de Berkri;
Rivière qui a bu le sang de milliers de gens!*

[Sv. 2000: Tém. 344, p. 414]

Laissant d'innombrables victimes sur sa route, l'avalanche humaine, épaisse, décimée, avance douloureusement à travers des nuages de poussière. **Chogher Tonoyan** (née en 1901), témoin oculaire, a composé la lamentation suivante:

*...Les charrettes avançaient en grinçant,
Les mères avançaient en soupirant...*

[Sv. 2000: Tém. 344, p. 414]

Aghassi Kankanian (né en 1904), originaire de Van, devenu ensuite un chimiste connu, s'est souvenu avec douleur et émotion de son passé, lorsque nous lui avons demandé de parler de l'exil: «...*Avant d'arriver à Igdir, nous avons marché dix jours sous la pluie, sous le soleil, dans la boue, à demi-morts de faim et de soif. En cours de route, les Kurdes nous attaquaient de temps en temps pour massacrer les gens et piller. Cela est surtout arrivé près du pont de Bandimahi (Berkri) où il y avait un rassemblement. Combien de mères se sont jetées de ce pont avec leurs enfants pour ne pas tomber aux mains de Turcs! Certains étaient tués en*

route, d'autres mouraient; on les laissait au bord de la route, parfois on les couvrait d'un peu de terre. J'ai été si saisi de voir ces cadavres sans sépulture que j'en ai eu une dépression dont je souffre jusqu'à présent.» [Sv. 2000: Tém. 28, p. 98]

Volés, épisés, ayant laissé leurs proches sans sépulture sur la route, les exilés arméniens occidentaux arrivent à grand-peine à Igdir (Sourmalou), ville qui devait subir le même sort. Les paroles du chant populaire sur Igdir nous ont été communiquées par **Hayrik Mouradian** (né en 1905), originaire de Chatakh, chanteur célèbre et très populaire:

*Eh Sourmalou, cher Sourmalou!
Les cloches ne sonnent plus,
La langue arménienne n'est plus parlée,
Comme une forêt de loups, tu es en friche,
Toi qui avais tant d'écoles, toi qui étais si riche.*

[Sv. 2000: Tém. 559, p. 453]

Les Arméniens de Cilicie ne sont pas moins éprouvés.

La ligne de chemin de fer Berlin-Bagdad, d'une importance exceptionnelle, passe par la Cilicie densément peuplée d'Arméniens. Cette circonstance n'est pas sans inquiéter le gouvernement de la Turquie, car la population arménienne de la Cilicie, habile, laborieuse et prospère, peut facilement occuper une position dominante dans l'économie turque. La Cilicie montagneuse est parsemée de villages et de bourgs arméniens à partir de Hadjin et de Zeytoun jusqu'à Dyortyol. Leurs habitants se consacrent à la fabrication de soieries, de tissus, de tapis et à d'autres métiers traditionnels, mais la génération montante est instruite grâce aux écoles et aux collèges arméniens et étrangers qui y fonctionnent et assument un rôle important dans le développement de leur monde spirituel. En outre, les violences et les massacres perpétrés dans beaucoup de provinces de la Turquie pour étouffer dans l'œuf l'idée même des «réformes» promises après la guerre russo-turque de 1877-1878, mais jamais réalisées, n'ont pas encore définitivement décimé les Ciliens épris de liberté. Zeytoun, ce nid d'aigle cilicien, est depuis longtemps la bête noire de la tyrannie turque. Il est donc temps pour cette dernière de régler leur compte aux audacieux Zeytouniotes aussi.

Les détails de ces événements historiques sont éclaircis par le menu dans les témoignages communiqués par **Gurdji Kéchichian** (née en

1900), Karapet Tozlian (né en 1903), Hovsep Bechtikian (né en 1903), Eva Tchoulian (née en 1903), Sédrak Gaybakian (né en 1903), Samvel Ardjikian (né en 1907) et Gayané Atourian (née en 1909). [Sv. 2000: Tém. 137-143, p. 254-269]

Les Arméniens de Cilicie, dignes héritiers de la dernière royauté arménienne (XI^e-XIV^e siècles) et des glorieuses traditions du combat de libération nationale du passé, auraient pu commencer cette fois aussi une lutte pleine d'abnégation, mais ils en sont empêchés par Sahak Khabayan, Catholicos de Cilicie et les notables arméniens qui, trompés par les fausses promesses du gouvernement turc, font appel à la «soumission», arguant que même «un petit mouvement social pourrait mettre en danger tous les Arméniens des provinces turques».

Comme ailleurs, en Cilicie aussi le gouvernement turc a déjà confisqué les armes des Arméniens, enrôlé les jeunes gens dans l'armée turque, mais beaucoup de recrues ont réussi à fuir et se sont réfugiées à Zeytoun. Khourchid pacha est arrivé avec trois mille soldats pour exiger que les déserteurs cachés dans le vieux monastère de la Sainte-Vierge, construit sur le mont Berzenka, se rendent aux autorités. Le 25 mars 1915, l'ennemi commence à mitrailler le monastère. Les défenseurs de Zeytoun, commandés par Panos Tchakrian, répondent au feu de l'ennemi, tout en économisant leurs modestes munitions.

«...Le monastère se trouvait juste en face de Zeytoun», nous a raconté Karapet Tozlian (né en 1903), originaire de Zeytoun. «Nous, les Zeytouniotes, nous observions de loin. Soudain, nous avons remarqué quelques soldats qui portaient un bidon de pétrole pour mettre le feu au monastère. Mais les eshkhes (combattants) de l'intérieur du monastère les ont tués». [Sv. 2000: Tém. 139, p. 262]

Le 9 avril, les trois cents notables de Zeytoun sont conduits à la caserne, suivis des membres de leurs familles. Puis, ils sont tous chassés vers des lieux inconnus. Ce sont les premiers délocalisés. La déportation de Zeytoun commence. D'abord, on vide de ses habitants le quartier du monastère, puis les villages des environs de Zeytoun. Enfin, le nid d'aigle de Zeytoun est rasé.

La déportation et le massacre des Arméniens de Cilicie commencent dès le printemps 1915. L'une après l'autre, les villes peuplées d'Arméniens de Marach, Ayntap, Hadjn, Antioche, Iskendéroun, Kessab et bien d'autres sont vidées de leur population.

*Sürgünlük çıktı, köy boşaldi,
Benim kıymetli malum Türklerde kaldı,
Çoluk-çocuk yolcu olduk,
Alan-talan başladı.*

L'exil est commencé, le village s'est vidé,
Tous mes biens sont restés aux Turcs,
Jeunes et vieux ont pris la route,
Volés et pillés sans pitié.

[Sv. 2000: Tém. 366, p. 418]

Dans son rapport secret intitulé «Les massacres d'Arménie», Johannes Lepsius, président des missionnaires du Proche-Orient, parle de la déportation de Zeytoun: «...Peu après, c'est la délocalisation de la population arménienne de toute la région de Zeytoun qui a commencé, beaucoup de convois, l'un après l'autre. Ils étaient environ vingt mille personnes. La ville avait quatre quartiers. Les habitants ont été chassés les uns après les autres, souvent les femmes et les enfants séparément des hommes. Seuls six Arméniens ont pu rester sur place, chacun étant le représentant d'un métier. La délocalisation a duré des semaines. A la seconde moitié de mai, Zeytoun était absolument vide. Six à huit mille habitants de Zeytoun ont été envoyés dans les districts marécageux de Karapounar et de Suleymaniye, entre Konya et Ereyli; dix à quinze mille ont été dirigés vers Deir Zor, le désert de Mésopotamie sur l'Euphrate. D'interminables convois sont passés par Marach, Adana et Alep. La nourriture était insuffisante. Rien n'a été fait pour les installer quelque part ou du moins les conduire à la destination de leur déportation...» [Galoustian 1934: p. 178]

«La déportation des Arméniens n'était qu'une condamnation à mort vilement voilée, écrit René Pinon, journaliste français dans son ouvrage «La suppression des Arméniens. Méthode allemande – travail turc». [Pinon 1916: p. 27]

Sur les routes de la déportation, les gendarmes et les criminels libérés des prisons et vêtus d'uniformes militaires volent et dévalisent les gens, enlèvent et violent les femmes et les jeunes filles.

Le peuple arménien sans défense, désarmé et privé de ces chefs, les larmes aux yeux, est chassé de ses terres ancestrales sous des coups de matraques et de baïonnettes. La politique de génocide initiée par le gouvernement turc est déjà réalisée dans presque tous les lieux peuplés d'Arméniens.

Ichkhan Haykazian (né en 1909), originaire de Bassen (Erzéroum), nous a fait part de ses réflexions: «...Parfois, je pense à ma vie passée, à la façon dont les Turcs massacraient sans pitié la population arménienne

désarmée. Il est vrai que pendant la guerre (la Deuxième Guerre mondiale – V. S.), nous aussi, nous nous sommes battus, nous avons tué, mais c'était la guerre, les deux parties étaient armées. Quant aux Arméniens, ils étaient absolument sans défense, désarmés...» [Sv. 2000: Tém. 93, p. 199]

L'extermination des Arméniens est perpétrée sur place, de même que dans les lieux de leur exil, dans les immenses déserts de la Mésopotamie, surtout à Raqqa, Havran, Ras-ul-Ayn, Meskéné, Souroudj, Deir Zor et ailleurs.

Martiros Guzalian (né en 1898), originaire de Beylan, a survécu chez les Arabes du désert après les privations de la déportation. Il s'est souvenu avec colère de son passé: «*Le yatagan turc a dévasté les foyers arméniens. Ils ont volé tout ce que nous possédions, saccagé nos maisons et ils nous ont chassés vers les déserts d'Arabie. Nous marchions affamés, souffrant de la soif, mendiant un morceau de pain, et où allions-nous? Nous ne le savions même pas...*» [Sv. 2000: Tém. 175, p. 314]

Mouchegh Hacobian (né en 1890), originaire de Nicomédie, ne pouvait se souvenir sans une profonde tristesse des souffrances endurées sur les routes de l'exil: «...*Ils ont démolî notre maison, ils ont volé tout ce qui s'y trouvait, ils ont emmené le bétail. Sur la route de l'exil, ils ont reçu l'ordre d'exiger une pièce d'or de chaque déporté. Ils étaient à tel point sans pitié qu'ils nous faisaient revenir sur nos pas, puis avancer de nouveau par les montagnes et les gorges pour nous fatiguer, nous faire périr. Il n'y avait plus ni pain, ni eau...*» [Sv. 2000: Tém. 228, p. 368-369]

David Davtian (né en 1908), un témoin oculaire originaire de Bursa, nous a raconté: «...*Notre famille comptait soixante-deux membres, quatre seulement sont revenus. Certains ont été enrôlés dans l'armée turque et massacrés, d'autres sont morts sur la route de l'exil ou ont été tués. Mon oncle qui s'était enfui à grand-peine de l'armée turque a été poursuivi et tué. Mon père aussi s'était enfui de l'armée et s'était caché dans une ferme de Konya en attendant la trêve. Ma mère, ma sœur et mon grand-père ont contacté le typhus par les poux et sont morts en route. Nous marchions affamés et assoiffés dans les déserts secs de Konya...*» [Sv. 2000: Tém. 235, p. 372]

Avétis Norikian, un autre survivant originaire de Bursa, a dit: «...*Nous y sommes restés quatre ans. Nous ramassions l'herbe des champs, nous glanions les derniers épis du blé déjà récolté et nous les mangions. Mais*

ma grand-mère est morte en route. Quant à mes trois oncles et leurs familles, on les avait chassés vers Deir Zor et ils ont été tous massacrés...» [Sv. 2000: Tém. 236, p. 374]

Sembîul Berbérian (née en 1909), une vieille de quatre-vingts ans, vive et gaillarde, était originaire d'Afion-Karahissar. Lorsque nous lui avons demandé de raconter ses souvenirs, elle a commencé par refuser, puis elle s'est chagrinée et s'est mise à pleurer en marmonnant quelque chose. C'était le chant qu'elle avait composé elle-même, un chant triste, histoire d'une triste vie dont elle interpolait de temps en temps son récit. Une véritable tragédie. Voici un passage de ses souvenirs: «...*Je ne me souviens pas de mon père. Les Turcs l'avaient tué. Ils avaient fait mourir mon oncle sous les tortures. Mon frère aîné avait été recruté par l'armée turque. Mon frère cadet l'y a suivi. Nous avons appris ensuite qu'ils l'avaient tué une nuit avec dix-sept autres jeunes gens arméniens dont ils avaient jeté les cadavres sous le pont du village. Ainsi, il n'y avait plus aucun homme quand nous avons pris le chemin de l'exil. A Deir Zor, toutes mes cinq tantes ont été enlevées, emmenées et, finalement, ils leur ont coupé la tête et piqué ces têtes sur des baïonnettes pour que nous les voyions. Et ils ont jeté leurs corps dans l'Euphrate. On n'a trouvé que la moitié du corps de la tante de ma mère. Maman l'a enterrée. Ils ont massacré tout le monde, ils n'ont laissé personne. Ma mère est devenue aveugle à force de pleurer...*» [Sv. 2000: Tém. 200, p. 335-336]

Archakouhi Pétrossian (née en 1903), originaire de Yozghat, refusait d'abord de parler, disant que son cœur ne résisterait pas à tous ces souvenirs, mais ensuite, réunissant ses forces, elle a commencé à raconter ses interminables souvenirs dont nous ne citons qu'un passage: «...*Pendant six jours, nous sommes montés aux montagnes de Yozghat. Pas de pain, pas d'eau. Les gens avaient la bouche sèche. ...On nous chassait, on nous chassait comme un troupeau de moutons. Soudain, nous avons vu arriver derrière nous des Arméniens couverts de sang, battus, mutilés, pillés qui sont venus se joindre à nous en disant: «Ah, si seulement nous étions venus avec vous», et ils se sont mis à pleurer. Les gendarmes sont arrivés en criant, en hurlant, en nous séparant les uns des autres: «Ne vous mêlez pas», criaient-ils. Ces Arméniens étaient dans un état pire que le nôtre, affamés, assoiffés. Ils avaient marché six jours et encore, ils avaient été battus, blessés. Dans cette situation, tout à coup un gros nuage noir est venu nous couvrir et les gendarmes nous ont perdus.*

Nous, nous avons commencé à aider ces Arméniens avec le peu que nous avions. L'un donnait un petit morceau de pain ou de l'herbe. Nous déchirions nos vêtements pour panser leurs plaies. Nous ne pensions pas que le jour suivant, ces Turcs sans pitié et sans foi allaient nous mettre dans le même état. Les nuages noirs se sont retirés et les gendarmes ont recommencé leur besogne. Les uns avec des matraques, les autres avec des chaînes nous poussaient à avancer. Ils nous ont conduits dans des maisons, soi-disant pour que nous nous reposions. Pendant la nuit, ils nous ont attaqués. Ils ont forcé les portes et se sont avancés les armes à la main. Ma mère avait cousu des pièces d'or à sa robe. Ils ont tout pris. Tout ce qui nous restait, ils nous ont laissés absolument démunis... Alors, un héraut s'est levé et il a commencé à crier: «Haydi, gâvur¹³ kesmeye gidelim, balta-kürek alalim, gâvur kesmeye gidelim» («Allez, on va égorguer les infidèles, prenez vos haches, vos pelles, on va égorguer les infidèles»). Quand je me souviens de cela, mon cœur arrête de battre... Il y avait là un village turc.. Les femmes turques sont venues et se sont mises à pleurer sur nous, comme si elles voyaient un mort devant elles. Avant d'égorguer ces Arméniens blessés, on les a contraints à se déshabiller pour s'approprier les pièces d'or cousues dans leurs vêtements. Les bidons étaient pleins de pièces d'or. On a emmené ces Arméniens blessés pour les égorguer un peu plus loin, au bord du précipice et les Turcs venaient chercher de l'or sur les corps égorgés. ...Nous pleurions, nous pleurions et nous tremblions aussi. Nous n'étions que des femmes, des jeunes filles et des enfants, il n'y avait pas d'hommes parmi nous. Il y avait deux garçons de dix-huit ans, nous les avions cachés sous les ballots pour qu'on ne les trouve pas. On pleurait, on criait: Allah yaradim olsun, hey, Türk, Allah'dan bulasın, alçak Türk! (Qu'avec l'aide de Dieu, ô Turc, que tu sois puni de Dieu, vil Turc!). Alors, nous avons vu arriver de grands officiers qui ont commencé à nous parler avec douceur: «Sœurs, mères, nous vous prions de bien réfléchir si vous voulez devenir Turques. Vous avez vu ceux qu'on a égorgés. Voulez-vous subir le même sort? N'est-ce pas mieux de vous faire Turques, sinon vous serez égorgées vous aussi». ...Hélas! Mon enfant, je ne sais que dire, que faire, ce que nous avons souffert est pire que le sort d'un poulet rôti...» [Sv. 2000: Tém. 212, p. 345-346] Et les larmes ont commencé à étouffer la pauvre vieille femme.

¹³ Gâvur (infidèle) – est un mot méprisant adressé par les Turcs aux chrétiens pour dire qu'ils sont des infidèles.

Samvel Paterian (né en 1900), originaire d'Eskichéhir, s'est rappelé les lieux où il avait été exilé et les souffrances qu'il avait endurées. «...Je me souviens que quand on nous a exilés en 1915, les habitants d'Eskichéhir ont été dirigés à pied d'abord vers Sivrihisar, puis Haymana, puis Gherchéhir, puis on nous a amenés, toujours à pied, à Césarée. En avons-nous vu des choses en route, avons-nous souffert en route!» [Sv. 2000: Tém. 204, p. 339]

«...Moi seule, je suis restée vivante de tout notre village», nous a raconté en pleurant **Eva Tchoulian** (née en 1903), originaire de Zeytoun âgée de 80 ans. «Les Turcs sont venus pour nous faire sortir de notre village. Ils nous piquaient avec leurs baïonnettes pour que nous avancions. Ils avaient attaché les mains derrière le dos à tout le monde et ils nous ont enfermés dans un haut local, semblable à une caserne. A l'intérieur, armés de coutelas et de haches, ils ont mutilé les gens, coupant à l'un un bras, à l'autre une jambe, au troisième une main. Ils nous ont déshabillés, nous étions nus comme des vers, ni chemise ni culotte. Ce lieu, c'était Deir Zor. ...Le lendemain matin, ils sont revenus pour nous réunir de nouveau et ils ont recommencé à massacrer et à jeter à l'eau; la rivière de Khabour coulait sous la caverne. Ils coupaien à l'un la tête, à l'autre la jambe, au troisième la main; ils avaient entassé les gens par terre, les uns sur les autres. Certains n'étaient pas encore morts, mais ils restaient écrasés sous les autres. On pleurait, on hurlait, l'odeur du sang d'une part, la faim de l'autre. Et les vivants ont commencé à manger la viande des morts...» [Sv. 2000: Tém. 140, p. 266]

Aram Keusseyan (né en 1908), originaire de Kharberd, a également raconté: «En 1915, j'avais sept ans lorsqu'on a reçu l'ordre de délocaliser les habitants de Kharberd. Vêtus de nos meilleurs habits, endimanchés, nous nous sommes mis en route, comme si nous allions à un mariage. En chemin, on a commencé à nous dévaliser et plus d'une fois. L'un après l'autre, chacun nous volait ce qu'il trouvait. A la fin, nous sommes restés en vêtements de dessous et ils étaient déjà en loques. Ma mère me fermait les yeux pour que je ne voie pas les morts couchés par terre. Finalement, ma mère et mon frère sont restés sur la route, ils ne pouvaient plus marcher. Sont-ils morts? Je ne sais pas... A notre suite, les Turcs venaient pour emmener les enfants comme moi. Nous ne savions pas ce qu'ils avaient l'intention de faire de nous, nous tuer ou nous adopter? ...Nous étions épuisés, tant nous avions marché. Enfin, l'ordre a été reçu de

s'arrêter. Nous avons fait halte dans une gorge. On s'est mis à poser des questions aux adultes: «Es-tu Arménien ou Turc?» Ceux qui répondaient «Je suis Arménien» étaient rassemblés d'un côté, ceux qui disaient «Je suis Turc» de l'autre. Ceux qui avaient dit «Je suis Arménien» ont été tous conduits au loin, puis égorgés. Ceux qui avaient répondu «Je suis Turc» ont eu la vie sauve. La nuit, on a réuni les enfants à côté d'une espèce de petite colline. Nous étions très fatigués. En fait, c'était une colline de têtes humaines. Le matin, lorsqu'il a fait clair, nous avons vu que la colline était faite de têtes coupées. Nous avions dormi toute la nuit sur ces têtes coupées sans le savoir...» [Sv. 2000: Tém. 115, p. 228-229]

C'est sous ces horribles impressions qu'a été composé le chant d'un peuple martyrisé:

*Le rossignol chante: c'est le printemps, c'est le printemps,
Ne ravive pas nos plaies, elles sont profondes, profondes,
Miséricorde, Seigneur, c'est donc ça Deir Zor?
Nos yeux se sont couverts d'un voile à force de pleurer!*

[Sv. 2000: Tém. 364, p. 418]

Et comme il était interdit de parler arménien, ils étaient contraints à exprimer leur douleur et leurs souffrances principalement en langue turque.

Nous avons enregistré ces chants à valeur historique et documentaire à diverses époques, en interrogeant des survivants originaires de divers lieux et dans différentes versions. Cette circonstance confirme que ces chants, tout en étant l'expression artistique d'événements historiques, sont véritablement des œuvres populaires. Plus de soixante-dix quatrains épiques, groupés sous la rubrique «*Dans le désert de Deir Zor*», racontent les souffrances inimaginables endurées par les Arméniens.

Eghissabet Kalachian (née en 1898 à Moussa-Dagh), qui a été la première à nous communiquer un chant en langue turque, nous a raconté aussi sa triste vie: «*Quand nous étions dans le désert d'Arabie, nous étions comme des bêtes: ni vêtements, ni nourriture, on ne se lavait pas, on ne buvait pas... Même pour les besoins naturels, les gendarmes ne nous laissaient pas nous éloigner, on ne distinguait ni les femmes, ni les jeunes filles, aucune décence. Nourriture? Quelle nourriture? Nous ramassions de l'herbe, nous broutions de l'herbe comme des bêtes. Si on trouvait du sel, on salait l'herbe, elle devenait meilleure. Parfois, on*

voyait de loin des Arabes, des Bédouins qui avaient beaucoup de moutons, mais n'avaient pas de maisons, ils vivaient sous des tentes. Ces Arabes prenaient pitié de nous et nous donnaient un peu de pilaf que nous prenions pour le manger en nous léchant les doigts, car la vie est chère... Mes trois enfants sont restés sur les routes de l'exil. C'est pourquoi je suis toute seule à cet âge...» [Sv. 2000: Tém. 367, note 2, p. 418-419].

Cette femme âgée de soixante-dix ans a été la première à nous communiquer en 1956, dans le quartier Vardachen d'Erevan les quatrains composés par les Arméniens en langue turque à Deir Zor. Elle les chantait en se rappelant son passé plein d'amertume, ses enfants perdus. Ses larmes ne cessaient de couler, sa voix s'enrouait et elle avait de la difficulté à continuer. Elle reprenait son souffle, recommençait à chanter et ses larmes coulaient de nouveau.

D'après les renseignements donnés par nos narrateurs, le massacre a commencé le dimanche de Pâques de l'année 1915, et les Arméniens ont subi les mêmes tortures que le Christ. «Les Arméniens doivent teindre de leur sang leurs œufs de Pâques», disaient les Turcs et les souffrances des Arméniens, devenues chants, résonnaient en lamentations:

*Zatik-kiraki¹⁴ çadır söktüler,
Bütün Ermenileri çöle döktüler,
Keçi gibi Ermenileri kesdiler,
Dininin uğruna ölen Ermeni!*

Le dimanche de Pâques,¹⁴ on a ravagé les tentes,
Pour remplir les déserts d'Arméniens,
Pour les égorer comme des moutons,
Les Arméniens meurent pour leur foi.

[Sv. 2000: Tém. 386, p. 421]

Et c'est alors que commencent les souffrances indescriptibles des Arméniens:

*Ağaçlardan kuş uçtu,
Yandi yürek tutuştu.
Yanma, yüreğim, yanma!
Bu ayrılık bize düşdü,
Bu muhaburlik bize düşdü,
Bu Derzorlik¹⁵ bize düşdü.*

Les oiseaux s'envolent des arbres,
Les oiseaux s'envolent des arbres,
Ne brûle pas, mon cœur, ne brûle pas,
Cette séparation est notre sort,
Cette déportation est notre sort,
Le désert de Deir Zor est notre sort.

[Sv. 2000: Tém. 367, p. 418-419]

Le désert de Deir Zor est devenu le cimetière où sont venues périr les dernières victimes du génocide arménien:

¹⁴ Les mots arménien «Zatik-kiraki» (Dimanche de Pâques) est utilisé dans un chant en langue turque.

¹⁵ Lieu de déportation de Deir Zor.

*Der Zor'a gidersem, gelemem belki,
Ne ekmek, ne su ölürum belki.*

Si je vais à Deir Zor, je n'en reviendrai pas,
Sans pain, sans eau, j'en mourrai bien sûr!
[Sv. 2000: Tém. 368, p. 419]

La radio et les journaux gardent le silence, alors que sous les yeux de l'humanité civilisée on martyrise et extermine un peuple travailleur et créateur, une des plus anciennes nations du monde, dont le seul tort est d'être arménienne:

*Der Zor'a varmadan
Ermeni muhaciri oturmuş
Hüngür-hüngür ağlıyor...*

Encore sur la route de Deir Zor,
Les déportés arméniens assis
Versent des larmes de sang...
[Sv. 2000: Tém. 368, p. 419]

La situation des Arméniens est terrible:

*Der Zor çölünde üç ağaç incir
Elimde-kelepçe, boynumda zincir,
Zincir kumladıkça, yüreğim incir:
Dininin uğruna ölen Ermeni!*

Trois figuiers au désert de Deir Zor,
Les menottes aux mains, la chaîne au cou,
La chaîne grince, mon cœur me fait mal,
Les Arméniens meurent pour leur foi!
[Sv. 2000: Tém. 391, p. 421]

Les déportés arméniens suivent sous un soleil brûlant les routes de la déportation, nu-pieds et couverts de sang, les lèvres desséchées:

*Der Zor çölünde bitmedi yeşil,
Kurşuna düzdüler elli bin kişi:
Meraktan döküldü milletin dişi,
Dininin uğruna ölen Ermeni!*

L'herbe ne pousse pas au désert de Deir Zor,
Cinquante mille personnes ont été fusillées,
Le peuple perd ses dents à force de douleur,
Les Arméniens meurent pour leur foi!
[Sv. 2000: Tém. 388, p. 421]

Le sang des fusillés macule tout:

*Der Zor çöllerini büründü duman,
Oy anam, oy anam, halimiz yaman!
İnsan ve yeşil boyandı kana
Dininin uğruna ölen Ermeni!*

La brume couvre le désert de Deir Zor,
O ma mère, ô ma mère, quel sort tragique!
Le sang couvre les gens et les herbes,
Les Arméniens meurent pour leur foi!
[Sv. 2000: Tém. 370, p. 419]

Les Arméniens sont massacrés sans pitié aucune:

*Der Zor çölünde çürüdüm kaldım,
Karşalara tahn oldum, kaldım,
Oy anam, oy anam, halimiz yaman!
Der Zor çölünde kaldığım zaman.*

Je pourris en restant au désert de Deir Zor,
Je vais servir de pâture aux corbeaux,
O ma mère, ô ma mère, quel sort tragique!
Est le nôtre au désert de Deir Zor.
[Sv. 2000: Tém. 409, p. 423]

Toutefois, l'état des survivants est encore plus horifiant:

*Der Zor çölünde yaralı çokdır,
Gelme, doktor, gelme, çaresi yokdur,
Allah'dan başka kimsiz yokdur,
Dininin uğruna ölen Ermeni!*

Les blessés sont nombreux au désert de Deir Zor,
Ne viens pas, Docteur, il n'y a pas d'espoir,
Il n'y a plus personne, il n'y a que Dieu,
Les Arméniens meurent pour leur foi!

[Sv. 2000: Tém. 410, p. 424]

Le peuple arménien est seul et abandonné dans sa douleur et ses tristes chants montent comme des prières vers Dieu:

*Çığa-çığa çıktım yokuş başına,
Neler geldi Ermeninin başına!
Hazor¹⁶ Allahum, hizor,¹⁶ yetiş!
Ermeni milletini kurtar, geçir!*

J'ai grimpé au sommet de la montagne,
Quels malheurs ont subi les Arméniens!
Dieu Tout-puissant,¹⁶ viens-nous en aide!
Prends en miséricorde le peuple arménien!

[Sv. 2000: Tém. 432, p. 426]

La situation tragique du peuple est mise en contradiction avec la beauté splendide de la nature qui laisse indifférent «le soldat ottoman graissant ses armes» pour tuer les Arméniens:

*Sabahtan kalkdım, güneş parlıyor,
Osmanlı askeri silah yağıyor,
Ermeniye baktım – yaman ağlıyor,
Dininin uğruna ölen Ermeni!*

Ce matin, je me suis levé, le soleil brillait,
Le soldat ottoman graissait ses armes,
Quant aux Arméniens, ils pleuraient amèrement,
Les Arméniens meurent pour leur foi!

[Sv. 2000: Tém. 394, p. 422]

L'air du désert est saturé de la puanteur des cadavres:

*Der Zor'un içinde naneler biter,
Ölmüşlerin kokusu dünyaya yeter,
Bu sürgünlük bize ölümden beter,
Dininin uğruna ölen Ermeni!*

La menthe a poussé dans le désert de Deir Zor,
La puanteur des cadavres remplit l'univers,
Cet exil est pour nous pire que la mort,
Les Arméniens meurent pour leur foi!

[Sv. 2000: Tém. 381, p. 420]

Non seulement l'air est nauséabond, mais l'eau aussi est empoisonnée:

*Der Zor'in içinde zincirli kuyu,
Ermeniler içti zehirli suyu...*

Un puits à chaîne au désert de Deir Zor
Dont les Arméniens boivent l'eau empoisonnée...

[Sv. 2000: Tém. 421, p. 425]

Comme si tous ces maux n'étaient pas suffisants, l'épidémie de typhus vient s'y ajouter:

¹⁶ Le mot arménien «hзор» (tout-puissant) est utilisé dans un chant en langue turque.

*Der Zor çölünde bir sırı mışmış,¹⁷
Ermeni muhaciri tifoya düşmüşt,
Oy anam, oy anam, halimiz yaman!
Der Zor çölünde kaldığım zaman.*

Un rang d'abricotiers au désert de Deir Zor,
Les déportés arméniens ont le typhus,
O ma mère, ô ma mère, quel sort tragique!
Est le nôtre au désert de Deir Zor.
[Sv. 2000: Tém. 379, p. 420]

Voici une autre variante:

*Der Zor çölünde bir sırı mışmış,
Ermeni muhaciri açılıkdan ölmüş,
Oy anam, oy anam, halimiz yaman!
Der Zor çölünde kaldığım zaman.*

Un rang d'abricotiers au désert de Deir Zor,
Les déportés arméniens meurent de faim,
O ma mère, ô ma mère, quel sort tragique!
Est le nôtre au désert de Deir Zor.
[Sv. 2000: Tém. 380, p. 420]

Il n'y a aucune chance de salut dans ces malheurs sans fin et le sort des vivants est pire que celui des morts. Les scènes horribles se succèdent:
*Der Zor çölünde uzanmış, yatmış,
Kellesi yokdır, ki yüzüne bakayım,
Ermeniler bu güne olaşmış,
Dininin uğruna ölen Ermeni!*

Il est resté couché, étendu à Deir Zor,
Mais la tête manque, on ne voit pas de visage,
Voilà l'état des pauvres Arméniens,
Les Arméniens meurent pour leur foi!
[Sv. 2000: Tém. 431, p. 426]

On entend déjà les soupirs assourdis de leur agonie:

*Sivaz'dan çıktıdım başım selamet,
Der Zor'a varınca koptu kiyamet,
Bu kadar muhacir kime emanet?
Dininin uğruna ölen Ermeni!*

Sortis de Sivas sans grande inquiétude,
Voilà le désordre qui règne à Deir Zor,
Qui est responsable pour ces déportés?
Les Arméniens meurent pour leur foi!
[Sv. 2000: Tém. 377, p. 420]

Les innombrables cadavres des «Arméniens qui meurent pour leur foi» jonchent les alentours, car les soldats ottomans sont devenus «bouchers»:
*Der Zor dedikleri büyük kasaba,
Kesilen Ermeni gelmez hesaba,
Osmanlı efradı dönmüş kasaba,
Dininin uğruna ölen Ermeni!*

Ce qu'on nomme Deir Zor est un grand espace
Où les Arméniens égorgés gisent innombrables;
Les chefs ottomans sont devenus bouchers,
Les Arméniens meurent pour leur foi!
[Sv. 2000: Tém. 373, p. 419]

Le peuple arménien souffre des tortures indescriptibles sur sa route de mort:

Gide-gide, gitmez oldu dizlerim,

Mes genoux sont douloureux à force de marcher,

¹⁷ Le mot arabe «michmich» (abricot ou abricotier) a été utilisé dans un chant en langue turque.

*Ağla-ağla, görmez oldu gözlerim,
Oy anam, oy anam, halimiz yaman!
Der Zor çölünde kaldığım zaman.*

Mes yeux se sont ternis à force de pleurer,
O ma mère, ô ma mère, quel sort tragique!
Est le nôtre au désert de Deir Zor!

[Sv. 2000: Tém. 382, p. 420]

Mais il se passe des choses encore plus terribles: les déportés sont contraints à abandonner sur la route leurs vieux parents incapables de marcher et à avancer eux-mêmes sous les coups de matraque, les larmes aux yeux, sur le chemin de la mort. C'est ce qu'ont raconté ou chanté dans différentes variantes **Gayané Atourian** (née en 1909), originaire de Zeytoun, et **Siréna Aladjadjian** (née en 1910), originaire d'Adabazar, aux visages tatoués à l'encre bleue par les Arabes, ainsi que beaucoup d'autres:

*Der Zor çölünde yorıldım, kaldım,
Anamı, babamı yolda bıraktım,
Oy anam, oy anam halimiz yaman!
Der Zor çölünde kaldığım zaman.*

Au désert de Deir Zor, je suis restée fatiguée,
Ma mère et mon père sur la route j'ai laissés,
O ma mère, ô ma mère, quel sort tragique!
Est le nôtre au désert de Deir Zor.

[Sv. 2000: Tém. 405, p. 423]

Il y a lieu ici de citer un passage du récit de **Garnik Stépanian** (né en 1909), originaire d'Erzynka: «...Quand nous sommes sortis d'Erzynka, il faisait un froid terrible. Ma grand-mère Vardanouch avait de la peine à marcher. Soudain, elle s'est arrêtée en disant: «Tuez-moi, je ne peux pas marcher!». Elle s'est assise par terre. Les gendarmes ont commencé à la traîner, mais elle est restée sur la route. Nous, on nous a contraints à avancer... Nous marchions en nous retournant sans cesse. La neige tombait et la recouvrait. Finalement, ma pauvre grand-mère s'est transformée en statue de neige. ...Nous sommes arrivés à Malatia. C'était déjà le printemps. On avait massacré tous les Arméniens. Partout on voyait des tertres sous lesquels on avait enterré de cinquante à cent personnes, parfois à demi-vivants, car la terre des tertres bougeait...»
[Sv. 2000: Tém. 95, p. 200]

Andranik Gavoukdjian (né en 1905), originaire de Sébaste a parlé, lui aussi, d'épisodes analogues de la déportation: «...C'est ainsi qu'ont commencé nos misères. Les gendarmes nous faisaient avancer à coups de matraques, car nous devions couvrir une certaine distance. Ceux qui ne pouvaient plus marcher restaient au bord de la route. Quand les matraques n'étaient plus daucun secours, on fusillait les gens ou les tuait

d'un coup de baïonnette pour les empêcher de revenir en arrière. ...Ainsi, ils ont tué environ un million et demi d'Arméniens. Ce n'est qu'après la guerre qu'on a recueilli les peu nombreux survivants des déserts de Syrie...» [Sv. 2000: Tém. 82, p. 178]

Tervanda Mouradian (née en 1905), originaire de Kharberd, a raconté aussi les cruautés atroces des gendarmes sur les routes de l'exil: «*On nous a fait sortir de notre village, on a enfermé les jeunes gens dans une sorte de caverne qu'on a arrosé de pétrole par le haut et on y mis le feu. Puis, on a réuni toutes les femmes et on leur a écrasé, toutes vivantes, les têtes avec des pierres. Ma mère et ma grand-mère aussi ont été tuées avec des pierres. Les enfants en bas âge ont été séparés de leurs mères comme les agneaux des brebis. J'avais une petite sœur de trois ans, on l'a conduite avec les autres enfants sur le pont de la rivière Mourad de Balou (l'Euphrate), on leur a coupé le cou, on les a égorgés puis jetés à l'eau... Deux gendarmes ont conduit cinq cents personnes en exil...» [Sv. 2000: Tém. 112, p. 226]*

Achot Ohanian (né en 1905), originaire du village de Metz Nor de la région de Bursa, s'est rappelé son triste passé: «*...En 1914, le gouvernement turc a recruté nos hommes pour servir dans l'armée turque; ensuite, on a dit aux familles: «Louez des charrettes, il y a un bout de chemin à faire». Ceux qui avaient de l'argent ont loué des fourgons, ceux qui n'en avaient pas se sont mis en route à pied. Nous, les enfants, nous allions à pied en tenant les jupes de nos mères. Nous avons longtemps marché. La première halte a été à Konya. Là, au lieu de nous faire entrer en ville, on nous a laissés sous la garde des gendarmes de la montagne, sans manger ni boire. Le lendemain matin, on nous a dirigés vers Bozgour que nous avons également dépassé. Nous marchions à pied pendant des jours, des semaines. Nos pieds saignaient. Les gendarmes nous matraquaient. Beaucoup n'ont pas résisté, ils sont morts en route. Les cadavres restaient sur place et la nuit, les loups les mangeaient. Nous marchions toujours à pied. Déjà, notre nombre s'était réduit, parce que beaucoup étaient morts. Quand nous sommes arrivés près d'un village nommé Idé, on nous a attaqués pour nous dévaliser en criant: 'Paranız yok? Çıkarınız!' ('Vous avez de l'argent? Donnez-le!») [Sv. 2000: Tém. 221, p. 361]*

Guéghétsik Essayan (née en 1901), originaire de Nicomédie et âgée de quatre-vingt-seize ans lors de l'enregistrement, n'a pas oublié ses

horribles souffrances ni les lieux par où est passé leur convoi de déportés: «*J'avais quatorze ans au moment du grand génocide de 1915. La déportation a commencé. Deux personnes seulement sont restées en vie de toute notre famille qui comptait douze membres. En route, on nous battait à coups de matraques, on nous faisait souffrir, on ne nous donnait pas à boire. Marchant à pied, nous sommes passés par Devlet, Eskichéhir, Konya, Ereyli, Bozanti, Kanle Guetchit (Bloody Pass), Bab, Meskéné, Abou Arar, Tigranocerte et nous sommes arrivés à Deir Zor» [Sv. 2000: Tém. 231, p. 370]*

Souren Sargsian (né en 1902), témoin oculaire originaire de Sébaste, âgé de quatre-vingts ans au moment de notre enregistrement, s'est souvenu en détail de son passé: «*...Deux jours plus tard, nous sommes arrivés au village de Ferendjelar qui était un tout petit village, mais il est devenu célèbre dans l'histoire du peuple arménien. D'après le plan du gouvernement, la population devait monter à pied les monts du Taurus à 3.900 mètres d'altitude. Des milliers de convois de déportés arrivaient là et prenaient le chemin de leur calvaire et de leur mort. Des femmes, des enfants, des bébés au maillot étaient abandonnés à leur sort, sans aucune assistance. C'est là qu'est restée ma sœur Knarik avec son bébé. Elle était malade et ne pouvait marcher. Ferendjelar (nom de localité, lieu de déportation)! Ferendjelar! Enfants abandonnés, vieilles femmes sans secours, malades gisant ça et là, agonisants, cadavres pourris sous des loques ou dans des ruisseaux».*

Puis, le même **Souren Sargsian** a décrit l'état horifiant des petits garçons, des petites filles et de tous les autres: «*...Le lendemain, des Kurdes sont venus, accompagnés du célèbre Zeynal bek et de ses frères, connus comme cruels bourreaux. Ils ont choisi tous les petits garçons qu'ils ont trouvés parmi les gens du convoi, ils les ont garrottés et emmenés au sommet d'une lointaine montagne où brûlaient d'énormes bûchers. Là, ils leur ont coupé la tête d'un coup de hache et ils les ont jetés dans le précipice, comme ils l'avaient fait pour les enfants des convois précédents. C'est pourquoi ce précipice a été nommé «Kanle Déré» (Gorge de sang). ...Notre convoi, qui s'était réduit plus que de sa moitié, a fait halte au sud de Samosate, sur la rive de l'Euphrate. Partout, on ne voyait que des cadavres, des cadavres, des femmes et des enfants morts gisant de tous côtés, dans les champs, sur le sable; on entendait les plaintes des malades agonisants, on rencontrait leurs regards suppliants*

du secours, avec à côté d'eux des cadavres malodorants, pourris, enflés, hideux, puants, des femmes en majorité. L'«Enfer» de Dante au bord de l'Euphrate! ...Puis, on a amené des jeunes filles en robes blanches. Dans l'obscurité de la nuit, on les a toutes empalées. Nos oreilles s'emplissaient à s'assourdir des cris, des plaintes et des hurlements de leurs mères et de leurs proches. On nous a conduis à Urfa et de là, on nous a chassés vers le désert, un endroit inhabité où il n'y avait que quelques arbres. Cette nuit-là, il a commencé à pleuvoir et il soufflait un vent froid. Pendant la nuit, des centaines de gens sont morts. On a amené des Kurdes pour creuser une grande fosse commune. Les Kurdes se sont jetés dans la foule avec des cordes, piétinant les malades, les morts, les vivants, tous ceux qui étaient couchés par terre. Ils leur mettaient la corde au cou et les traînaient vers la fosse, les y laissaient tomber et revenaient. Ils mettaient la corde même au cou des vivants et les jetaient à la fosse sans écouter les cris et les supplications de leurs proches. De là, on nous a de nouveau chassés vers un autre lieu inhabité. Les femmes qui avaient le typhus demandaient à boire...» [Sv. 2000: Tém. 80, p. 167-170]

Parmi les chants de Deir Zor, les images tragiques retracant la douleur des mères ayant perdu leurs enfants et des jeunes filles vierges forment une série à part:

«Şu dağın altında Ermeni kızı var,
Gidin, bakın çantasında nesi var?”
“Güzel gözleri var,
Sırma saçları var.”

«Derrière cette montagne, il y a une jeune Arménienne,
Allez voir ce qu'il y a dans son sac?»
«Il y a de beaux yeux,
Et des cheveux soyeux.»

[Sv. 2000: Tém. 489, p. 437]

Cependant, les gendarmes et les commandants turcs sont d'une cruauté indescriptible à l'égard des jeunes filles et des femmes arméniennes:

Sabahtan kalkdim kapı kapalı,
Binbaşı geliyor eli sopalı,
Uğruna bırakmış kör ve topalı,
Dininin uğruna ölen Ermeni!

Le matin, je me suis levée, la porte était fermée,
Le commandant est venu, un bâton à la main,
Précédé d'aveugles et de boiteux il était,
Les Arméniens meurent pour leur foi!

[Sv. 2000: Tém. 392, p. 422]

Karapet Mekertchian (né en 1910), originaire de Tigranocerte, nous a narré d'une voix tremblante et avec beaucoup d'émotion les images imprimées dans sa mémoire d'enfant, tout en murmurant les vers suivants:
*Der Zor'a geldi bir Şekir paşa,
Atını bağladı delikli taşa,*

Chékir pacha est venu à Deir Zor,
Il a attaché son cheval à la pierre à trou,

*Ermeni siğmadi dağ ile taşa:
Dininin uğruna ölen Ermeni!*

Les précipices sont remplis d'Arméniens,
Les Arméniens meurent pour leur foi!

[Sv. 2000: Tém. 428, p. 426]

Le même Karapet Mekertchian a ensuite continué: «...Finalement, nous sommes arrivés à la ville de Merdine, là où finissait le désert de Deir Zor et d'où le train allait à Alep. Là, on nous a fait descendre dans un pré vert surmontant une gorge. On a séparé les enfants et on a conduit les adultes et on les a mis en rang au bord de la gorge. On était environ trois à quatre cents adultes et autant d'enfants. On a fait asseoir les enfants sur le pré vert et nous ne savions pas ce qui devait arriver. De temps en temps, ma mère sortait de son rang, venait nous embrasser et repartait. Nous, mon frère ainé, mon frère cadet qui n'avait que douze mois, et moi-même, nous voyions de loin le rang des femmes qui avançaient. Notre mère était parmi elles. Quand nous étions partis de chez nous, notre mère portait des vêtements traditionnels en velours brodé d'or, sa coiffure était ornée de pièces d'or, elle avait une chaîne d'or au cou et vingt-cinq pièces d'or étaient cousues, cachées, à chaque pan de ses vêtements. Je me rappelle que la dernière fois que ma mère est venue nous embrasser, elle ne portait plus que ses vêtements de dessous blancs et n'avait plus ni ses bijoux, ni ses pièces d'or, ni ses habits de velours. Nous trois, nous ne comprenions rien. Là-bas, ils se passaient des choses dont nous ne savions rien. Après, nous avons appris qu'on déshabillait toutes les femmes à tour de rôle, entassait les vêtements d'un côté, puis, d'un coup de hache, on leur coupait la tête et les précipitait dans la gorge...» [Sv. 2000: Tém. 128, p. 242-243]

Cette réalité historique s'est reflétée dans un chant:

Sabahtan kalkdim, çantama baktım,
Ağlaya-sızlaya boynuma taktım,
Malimi-mülkümi dovlata sattım,
Pahasını sorsa: yarım ekmeğe!

Ce matin, je me suis levée pour prendre mon sac,
En pleurant et soupirant, je l'ai passé à mon cou,
J'ai vendu tout ce que j'avais à l'Etat,
Et tout cela pour une bouchée de pain!

[Sv. 2000: Tém. 398, p. 422]

Voici pourquoi les mères arméniennes, privées des plus élémentaires conditions de vie après avoir tout donné au gouvernement turc et aux bandits armés, sachant leur fin proche, confiaient leurs enfants bien-aimés aux Arabes du désert, afin qu'eux du moins restent en vie, puisqu'elles étaient condamnées au martyre.

C'est ce qu'a confirmé **Barouhi Tchorékian** (née en 1900), originaire de Nicomédie: «...Lorsqu'on nous a exilés, nous sommes restés douze mois dans le désert. Nous étions quatre sœurs et nous nous sommes enfuies dans les forêts. Nous avons traversé la rivière de Khabour (rivière qui coule près de Deir Zor) à la nage et nous sommes arrivées chez les Bédouins arabes. Eux, ils nous ont rasé nos cheveux pleins de poux, ils nous ont tatoué le visage à l'encre pour qu'on ne sache pas que nous étions Arméniennes et ils nous ont donné leurs moutons à garder». [Sv. 2000: Tém. 229, p. 369]

Grigor Guzalian (né en 1903), âgé de quatre-vingt-dix ans lors de notre conversation, s'est rappelé avec une profonde reconnaissance de la vieille Arabe chrétienne du village de Mouhardi, sur la route de Homs à Hama, qui chaque soir partageait en cachette le pilaf qu'elle avait préparé et les morceaux de pain cachés dans sa ceinture entre les orphelins arméniens couchés sous les murs, avant de disparaître dans le noir. [Sv. 2000: Tém. 163, p. 294]

Un fait analogue est poétiquement relaté dans le chant suivant, où la mère ayant perdu son enfant se dépêche de traverser le Khabour pour aller chercher son enfant réfugié au «village arabe».

Yol ver, Habur,¹⁸ yol ver, geçelim çölü. Laisse-moi passer, Khabour,¹⁸ traverser le désert,
Evlatum çırıplak Arabin köyü, Mon enfant tout nu est au village arabe,
Amanum yaman, halimiz yaman! Hélas! Quel sort tragique!
Der Zor çölünde kaldığım zaman. Est le nôtre au désert de Deir Zor.

[Sv. 2000: Tém. 414, p. 424]

Karapet Farachian (né en 1906), originaire de Balou, nous a également raconté ce qu'il avait vu: «...Peu après, un Turc nommé Hodja Mehmed est venu et on m'a dit d'aller avec lui. Je me souviens que me tenant la main, il m'a conduit au siège du gouverneur. Là, il m'a fait enregistrer comme son fils adoptif sous le nom de «Hussein Islam» et il m'a emmené dans le village où il vivait. En passant sur le pont construit à l'époque de Tigran le Grand sur l'Arazani, j'ai remarqué que l'eau de la rivière était teintée de sang. C'est là qu'on conduisait les Arméniens pour les jeter à l'eau après leur avoir coupé le cou. C'est pourquoi on l'avait nommé "Kanlı Geçit" (Passage de sang). Hodja Mehmed m'a conduit hors de la ville, dans sa maison d'une localité nommée Gohanam.

Il m'a présenté à sa femme en disant: «Je t'ai amené un fils nommé Hussein»...» [Sv. 2000: Tém. 121, p. 234]

Mariam Baghdichian (née en 1909) a narré qu'elle avait à peine cinq ou six ans sur la route de l'exil, lorsque, couchées avec sa petite sœur sur les sables du désert, elles jouaient avec les boucles de leur mère sans savoir que celle-ci était déjà morte. Ensuite, une femme arabe l'a emmenée chez elle et, pendant quatre ans, la petite Mariam apportait de l'eau du puits avec une cruche. Un jour, alors que cette femme voulait lui tatouer le visage à l'encre bleue, elle s'est enfuie et, avec l'aide d'un prêtre, s'est réfugiée dans un orphelinat. [Sv. 2000: Tém. 168, p. 305]

Türkler başladı evlat kaçırma,
Analar kıymadı yüzü öpmeye,
Baktım ki gizlice ağlıyor yaman,
Dininin uğruna ölen Ermeni!

Les Turcs ont commencé à voler les enfants,
 Les mères n'ont pas le temps de les baisser,
 Je les ai vues pleurer amèrement en cachette,
 Les Arméniens meurent pour leur foi!

[Sv. 2000: Tém. 402, p. 423]

Archakouhi Pétrossian (née en 1903), originaire de Yozghat, témoin oculaire de ces événements tragiques, nous a communiqué le récit de scènes horrifiante: «...Après, on a commencé à enlever les jeunes filles, à égorer les femmes, à couper la tête des enfants et la lancer deçà-delà comme un ballon. On a emmené la mère de Flore aussi pour l'égorer. On avait aussi coupé la tête à une femme alors qu'elle avait son enfant dans les bras. Le bébé avait survécu en suçant le sein de sa mère morte, mais il n'en a pas réchappé et sa tête a aussi servi de ballon». [Sv. 2000: Tém. 212, p. 347]

Évelyne Kanayan (née en 1909), originaire d'Iğdır, a témoigné de cruautés analogues: «...Les Turcs venaient, ils fendaient le ventre des femmes arméniennes avec un couteau, en arrachaient l'enfant et plantaient sa tête sur une pique». [Sv. 2000: Tém. 54, p. 136-137]

Le même fait est confirmé par **Loris Papikian** (né en 1903), originaire d'Erzéroum: «...En route, j'ai vu des Turcs qui se moquaient des jeunes filles et des femmes arméniennes. J'ai été témoin d'une scène si horrible qu'il me semble que dans l'histoire mondiale, depuis les temps immémoriaux et jusqu'à nos jours, aucun peuple barbare n'a commis de telles férocités à l'égard des femmes. Quatre officiers ayant perdu toute dignité humaine, comme des hyènes sauvages, étaient assis autour d'une table avec, à côté d'eux un groupe de femmes arméniennes enceintes qui devaient probablement accoucher quelques jours plus tard. Ils faisaient

¹⁸ Khabour ou Habour – rivière qui coule près de Deir Zor.

des paris sur le sexe de l'enfant qu'elles portaient, puis ils commandaient à leurs subalternes de fendre le ventre de la femme et d'en extraire l'enfant. Ces bêtes humaines commettaient les pires sauvageries. Si je n'avais pas vu de mes yeux les scènes dont j'ai parlé, si quelqu'un me les avaient racontées ou si je les avais lues dans un livre, je n'aurais jamais cru que des atrocités pareilles aient pu vraiment se passer...» [Sv. 2000: Tém. 90, p. 193-194]

Hambartsoum Sahakian (né en 1898), originaire de Sébaste, a également témoigné de ce qu'il avait vu de ses propres yeux: «...Je me souviens que ma seconde mère était enceinte, ils l'ont tuée, ils lui ont fendu le ventre pour en retirer l'enfant; puis, ils ont commencé à rire en voyant que c'était un garçon et l'ont jeté à terre. Je ne pourrai jamais oublier cette scène...» [Sv. 2000: Tém. 79, p. 162]

Samvel Patrian (né en 1900), originaire d'Eskichéhir, a été témoin de faits analogues: «...Je me souviens que les jeunes filles et les femmes faisaient le signe de la croix et se jetaient dans la rivière pour ne pas tomber aux mains des gendarmes. A cette époque, l'honneur était cher. J'ai vu deux officiers faire un pari sur une femme arménienne enceinte:

«*Şu karının karnında nesi var?*» («Qu'y a-t-il dans le ventre de cette femme?»)

«*Gâvurdır: kız olur*». («Une fille sans doute, c'est une infidèle».)

«*Yok, oğlan olur*». («Non, c'est un garçon».)

Le pari fait, ils ont fendu devant mes yeux le ventre de la femme vivante. Je l'ai vu de mes propres yeux. ...Lorsque nous sommes arrivés à Césarée, on nous a entassés tous dans une grande salle. Le gouverneur de Césarée est venu pour demander: «Sœurs arméniennes, quelqu'un vous a-t-il offensées en route?». Nos femmes arméniennes, encouragées, se sont mises à raconter comment les gendarmes nous battaient chaque nuit, enlevaient les jeunes filles et les jeunes femmes, puis les ramenaient, épuisées, le matin. Le gouverneur s'est levé, très en colère, et il a dit: «Quelle honte et ce sont les fils de notre peuple»...» [Sv. 2000: Tém. 204, p. 339]

En effet, les gendarmes turcs s'étaient fait bouchers:

Aman! Mahmud paşa, sen gel imana: Oh, prends pitié, toi, Mahmoud pacha:
Candarmalar dönümüş kasaba, Les gendarmes se sont fait bouchers,
Amanum yaman, halimiz yaman! Hélas! Quel sort tragique!
Der Zor çölünde kaldığım zaman. Est le nôtre au désert de Deir Zor.

[Sv. 2000: Tém. 427, p. 425]

Il arrivait aussi qu'on enlève de chez leur mère les enfants, les jeunes filles et les jeunes femmes pour les violer; ensuite, on les garrottait et les jetait dans une gorge ou un puits desséché pour y mettre le feu et les y brûler:

Ermenileri mağaraya doldurdular,
Kirec döküp, ateş verip yaktılar,
Amanum yaman, halimiz yaman!
Der Zor çölünde kaldığım zaman.

On a jeté les Arméniens dans une grotte,
 Puis, on y a mis le feu pour les brûler,
 Hélas! Quel sort tragique!
 Est le nôtre au désert de Deir Zor!

[Sv. 2000: Tém. 390, p. 421]

Et ceux qui restent en vie pleurent leurs morts:

Hayatın çeşmesi buz gibi akar,
Türk bacıları çadırda bakar,
Ermeni geliyor elleri bağılı:
Analar ağlıyor – çocuğum diye,
Gelinler ağlıyor – kocam diye,
Kızlar ağlıyor – namusum diye.

Le ruisseau de la cour coule comme de la glace,
 Les femmes turques regardent de leurs tentes,
 Les Arméniens viennent les menottes aux mains,
 Les mères pleurent leurs enfants,
 Les jeunes femmes pleurent leurs maris,
 Les jeunes filles pleurent leur honneur.

[Sv. 2000: Tém. 484, p. 436]

Dans cette situation infernale, les parents perdent leurs enfants et les enfants leurs parents:

Der Zor çölünde şaşıldım, kaldım,
Yitirdim anamı, yitirdim babamı,
Oy anam, oy anam, halimiz yaman!
Der Zor çölünde kaldığım zaman.

Je suis resté seul au désert de Deir Zor,
 C'est là que j'ai perdu ma mère et mon père,
 O ma mère, ô ma mère, quel sort tragique!
 Est le nôtre au désert de Deir Zor.

[Sv. 2000: Tém. 406, p. 423]

Il faut croire que ce sont les enfants arméniens ayant perdu leurs parents dans ce tohu-bohu, restés seuls et sans défense, qui ont composé ce genre de chants:

Der Zor köprüsü dardır, geçilmez,
Kan olmuş sular, bir tas içilmez,
Anadan, babadan vazgeçilmez,
Dininin uğruna ölen Ermeni!

Le pont de Deir Zor est étroit, on n'y passerait pas,
 Les eaux sont ensanglantées, on n'en boirait pas,
 On ne saurait se séparer de ses père et mère,
 Les Arméniens meurent pour leur foi!

[Sv. 2000: Tém. 422, p. 425]

En ce milieu étranger, déjà partiellement assimilé par ce milieu, l'orphelin arménien est contraint à exprimer en turc la douleur de son âme, mais il n'a pas encore oublié le mot «*mayrik*»¹⁹ qui lui est si familier:

Yeşil kurban olayum geçen günlere, mayrik!
Kırıldı kanatlarım, kaldım çollerde

Que les jours passés me sont chers, mayrik!
 Mes ailes se sont brisées, je suis seul au désert,

¹⁹ Le mot arménien «*mayrik*» (mère) est utilisé dans un chant en langue turque.

*Anasiz, babasız, mayrik!
Düsdüm diyar gurbete, mayrik!
Ya ben ağlamayım, mayrik,
Kimler ağlasın, mayrik?*

Sans mère, sans père, mayrik!
Je suis dans des lieux étrangers, mayrik!
Si je ne pleurais pas, mayrik!
Qui donc devrait pleurer, mayrik!
[Sv. 2000: Tém. 486, p. 436]

Restée sans père et sans mère, une petite orpheline arménienne, ayant oublié sa langue natale en vivant chez des étrangers, n'avait pas oublié la façon de se signer.

Siréna Aladjadjian (née en 1910), originaire d'Adabazar, nous a raconté à l'âge de quatre-vingt-dix ans en nous montrant son joli visage tatoué à l'encre bleue qu'après la trêve, les missionnaires qui parcouraient le désert à la recherche des orphelins arméniens avaient démontré, rien qu'à sa manière de faire le signe de la croix, qu'elle était Arménienne et l'avait placée dans un orphelinat arménien. [Sv. 2000: Tém. 227, p. 367]

Une autre rescapée, **Barouhi Silian** (née en 1900), originaire de Nicomédie, au visage également tatoué, a donné son témoignage: «...Nous sommes restés douze mois dans le désert: ni pain, ni eau, ni maison, rien du tout. Je suis restée seule survivante d'une famille de neuf membres. On a tué ma mère sous mes yeux, on a enlevé ma sœur ainée; ma sœur cadette était petite, elle est tombée malade et elle est morte, mon autre sœur s'est perdue, je ne l'ai pas retrouvée. On a fendu le ventre de ma belle-sœur. «L'enfant qui est dans le ventre de cette gâvur (infidèle) est une fille ou un garçon?», a dit un soldat. «Les gâvurs ne mettent pas de garçon au monde», a dit un autre soldat et, sous nos yeux, il lui a fendu le ventre avec son épée. Avec quatre autres filles, je me suis sauvée dans la forêt. Il y avait là une rivière que nous avons traversée à la nage. Une Arabe m'a emmenée chez elle et m'a dit: «Ma fille, je sais que ce n'est pas votre coutume, mais laisse-moi tatouer ton visage avec de l'encre pour qu'on ne te prenne pas pour une Arménienne». J'ai pleuré, pleuré, mais je n'avais ni vêtements, ni literie. On m'a tatoué le visage, on m'a coupé mes grosses nattes et on m'a mise aux travaux du ménage...» [Sv. 2000: Tém. 230, p. 369]

Dans les souvenirs racontés par nos rescapés, il y a de nombreux témoignages concernant les enfants arméniens tués ou convertis de force à l'islam, puisque c'était le programme idéologique établi par le gouvernement. Comme l'avait dit Talat pacha: «Il faut régler leur compte aux Arméniens». [Antonian: 1921, p. 232] C'est cette idéologie officielle

que réalisaient les officiers jeunes-turcs, les gendarmes, les mercenaires et les soldats. C'est ce qu'a confirmé le récit de **Saténik Doghramadjian** (née en 1903), originaire de Sébaste: «...L'ordre était venu de convertir à l'islam tous les Arméniens qui se trouvaient dans le village, sinon on devait les brûler dans le feu». [Sv. 2000: Tém. 81, p. 117]

Les sermons des cheikhs musulmans étaient conformes aux ordres du gouvernement. **Garéguin Touroudjikian** (né en 1903), originaire de Kharberd, l'a noté dans son récit: «...Celui qui tuera sept personnes, avait dit cheikh Aref, ira au Paradis...» [Sv. 2000: Tém. 119, p. 232]

Marie Vardanian (née en 1905), originaire de Malatia, témoigne du même fait: «...Les Turcs musulmans disaient: «L'âme de celui qui tuera un infidèle ira au Paradis»...» [Sv. 2000: Tém. 124, p. 238]

En outre, il arrivait aussi qu'on enlevât les garçons pour les circoncire et les contraindre à ne parler que le turc. Quant aux fillettes, on les violait ou les mettait à mort en les crucifiant.

C'est ce dont témoigne aussi ce chant populaire:

*Hier, les Hodjas ont creusé la terre,
O mon Dieu!
Pour enterrer vivant un jeune Arménien,
O mon Dieu!
Ils ont emmené sa sœur pour la crucifier,
O mon Dieu!
On l'a descendue de la croix pour la jeter à l'eau,
O mon Dieu!*

[Sv. 2000: Tém. 350-351, p. 415]

En narrant ses souvenirs, **Eghsa Khayadjanian** (née en 1900), originaire de Kharberd, était très crispée et éclatait souvent en sanglots amers: «...Les Turcs ont dit: «Maintenant, vous ne serez plus Arméniens, vous serez Turcs!». Le prêtre a dit: «Dieu nous en garde». Ils ont massacré tous les prêtres, jeunes et vieux. On a d'abord coupé la langue à l'instituteur arménien protestant pour avoir enseigné l'arménien, puis on lui a coupé la tête...» [Sv. 2000: Tém. 108, p. 218]

La politique d'assimilation nationale et de conversion forcée à l'islam que réalisaient les Jeunes Turcs est également mentionnée par **Robert Galenian** (né en 1912), originaire de Kharberd, dans sa narration: «...Les Turcs convertissaient les petits enfants en leur faisant dire: «Mohammed

Rassoul Allah (Mahomet est le prophète de Dieu)», en circoncisant les garçons, en changeant leurs noms et prénoms et les contraignant à ne parler que le turc...» [Sv. 2000: Tém. 118, p. 231]

Hacob Terzian (né en 1910), originaire de Chapine-Karahissar, présente dans sa narration la collaboration des militaires et des chefs spirituels turcs, les mollahs, pour la réalisation de cette politique: «...J'ai déjà soixante-dix-neuf ans. Je suis originaire de Chapine-Karahissar. Lors de la résistance aux Turcs, ils ont massacré beaucoup de gens, mais ils ont emmené les enfants comme moi à l'orphelinat turc. Ils nous ont déshabillés, ils nous ont mis l'épée au cou. L'officier brandissait son épée, le mollah disait: «Je renonce à la foi chrétienne et j'adopte l'islam». Et on nous faisait répéter ces mots...» [Sv. 2000: Tém. 78, p. 161]

Nous avons rencontré par hasard **Sarkis Saroyan** (né en 1911), originaire de Balou, actuellement domicilié en Amérique, à Paris, dans l'une des salles du Louvre et c'est là que nous avons enregistré sa narration où il a confirmé et raconté en détail la conversion forcée des enfants à l'islam: «...Un mollah est venu et il m'a donné le prénom de Séfer. Mon oncle, Hovhannes, qu'on a nommé Hasso, et moi-même, nous avons été circoncis. Je me souviens d'avoir ressenti une affreuse douleur. C'était qu'on si on m'avait brûlé cette partie du corps; puis ils ont fait sécher au soleil le morceau de chair coupée pour le garder comme preuve...» [Sv. 2000: Tém. 122, p. 237]

Haroutiun Alboyadjian (né en 1904), originaire de Fendedjak, s'est rappelé avec amertume, à l'âge de quatre-vingt-un ans, sa triste enfance: «...Lorsque mes parents ont été tués, ils m'ont emmené avec les autres enfants de mon âge à l'orphelinat turc de Djémal pacha²⁰ et ils m'ont converti. Mon nom était «535» et mon prénom Chukri. Mon ami arménien est devenu Enver. Ils nous ont circoncis. Il y avait des enfants qui ne parlaient pas le turc. Ils se taisaient pendant des semaines pour ne pas trahir leur origine arménienne. Si les gendarmes l'avaient su, ils les auraient fouettés, battus de vingt, trente ou cinquante coups de matraques à la plante des pieds ou obligés de regarder le soleil pendant des heures. Ils nous faisaient prier et répéter trois fois «Padişahım çok yaşa!» («Vive mon roi!»). Ils nous faisaient porter des vêtements turcs: une chemise

blanche et une espèce de longue veste noire. Nous avions un directeur et quelques institutrices. Djémal pacha avait ordonné qu'on prenne bien soin de nous. Comme il appréciait beaucoup l'intelligence et les dons des Arméniens, il espérait, en cas de victoire, que ces milliers d'enfants arméniens convertis anobliraient son peuple et lui serviraient de soutien à l'avenir...» [Sv. 2000: Tém. 144, p. 269]

Voici pourquoi, souhaitant échapper à la conversion forcée, au mariage avec les Turcs et à la destinée d'être la mère d'un Turc:

*...Les jeunes filles arméniennes se prennent par la main,
Et se précipitent dans l'Euphrate la tête la première...*

[Sv. 2000: Tém. 362, p. 417]

Mariam Baghdichian (née en 1909) s'essuyait les yeux tout en se souvenant de sa triste enfance et en chantant d'une voix émouvante:

*Giden, giden Ermeni kızlar!
Bir gün ölüm bize düşer.
Düşmana avrat olmamaya,
Yeprat'ın içinde ölüm bulayım.*

*En route, en route, jeunes filles arméniennes,
Un jour la mort doit venir à notre rencontre,
Plutôt que de devenir épouses d'ennemis,
Cherchons notre mort dans l'Euphrate.*

[Sv. 2000: Tém. 496, p. 438]

Mouchegh Hacobian (né en 1890), originaire de Nicomédie, a conservé les mêmes pénibles impressions de ce qu'il a vu sur les routes de l'exil: «...J'ai vu de mes propres yeux une cinquantaine de jeunes filles arméniennes se jeter dans l'Euphrate la main dans la main pour ne pas tomber aux mains des Turcs. ...Ils embrochaient les petits enfants sur leurs épées et les tuaient...» [Sv. 2000: Tém. 228, p. 369]

Mekertitch Khatchatrian (né en 1907), originaire de Chapine-Karahissar, a témoigné de faits analogues: «...Nous sommes arrivés à Divrik, très loin de chez nous, près de Zvané, au confluent du Tigre et de l'Euphrate. Là, les jeunes filles arméniennes se sont prises par la main, comme si elles formaient une ronde et se sont jetées dans l'Euphrate par la gorge de Divrik pour échapper aux violences. ...Nous ne craignions pas la mort, nous craignions les Turcs...» [Sv. 2000: Tém. 77, p. 161]

Garnik Stépanian (né en 1909), témoin oculaire originaire d'Erzynka, s'est souvenu avec une grande émotion d'autres faits tragiques: «...C'était en avril lorsque non loin de Deir Zor, à Hékimkhana une chose terrible est arrivée. Trente jolies jeunes femmes originaires de Zvané avaient été jointes à notre convoi. Un soir, on les a emmenées pour les contraindre à

²⁰ Djémal pacha (1872-1922) – homme d'Etat turc, l'un des chefs du parti «Unité et Progrès», membre du triumvirat des dirigeants jeunes-turcs (Talat, Enver, Djémal), l'un des principaux criminels responsables du génocide arménien.

se déshabiller et à amuser les Turcs. Lorsqu'on les a ramenées, échevelées et dans un état horrible, elles se sont prises par la main et se sont jetées dans l'Euphrate». [Sv. 2000: Tém. 95, p. 200]

Loris Papikian (né en 1903), originaire d'Erzéroum, s'est souvenu de plus de détails et a narré les faits avec plus de réalisme: «*Les gendarmes turcs avaient organisé une orgie sur le pont autour de leurs tentes, ils s'amusaient à enlever violemment les jeunes filles et les jeunes femmes arméniennes et à assouvir leurs passions bestiales de diverses manières. J'ai vu de mes propres yeux les officiers turcs choisir les plus belles filles arméniennes, environ trente personnes, les garrotter et se préparer à les transporter sous la surveillance des gardes dans leurs tanières permanentes dans des buts encore plus vils. Cependant, arrivé sur le pont de l'Euphrate, ce groupe de jeunes filles a agi avec la rapidité de l'éclair et s'est jeté comme une seule personne de l'énorme hauteur du pont dans les eaux de l'Euphrate pour échapper aux souffrances et aux humiliations qui les attendaient. Cette conduite des jeunes filles a provoqué une rage terrible parmi les commandants des gendarmes et ils ont ordonné de garrotter tous les survivants, vieillards, femmes et enfants, et de les jeter groupe par groupe dans l'eau. Le fleuve, large de deux cents mètres à cet endroit, était couvert de cadavres et semblait charrier du sang au lieu d'eau...» [Sv. 2000: Tém. 90, p. 192]*

Soghomon Eténikian (né en 1900), originaire de Mersine, ne pouvait se souvenir sans émotion de ce qu'il avait vu: «...Je ne souhaiterais pas à mes ennemis de voir ce que nos yeux ont vu sur la route de Deir Zor. Mon cœur semble vouloir s'arrêter lorsque je me souviens de tout cela. Environ trois à quatre cents jeunes femmes et jeunes filles, les ceintures attachées l'une à l'autre sejetaient dans l'Euphrate l'une à la suite de l'autre pour ne pas tomber aux mains des Turcs. On ne voyait pas le courant de l'eau, les cadavres s'étaient entassés les uns sur les autres comme une forteresse et les chiens étaient devenus enragés à force de manger de la chair humaine...» [Sv. 2000: Tém. 188, p.322]

La narration d'**Aharon Mankrian** (né en 1903), originaire de Hadjin, confirme les témoignages précédents: «...L'eau de l'Euphrate était sanglante. Impossible de la boire. Elle charriaît des cadavres...» [Sv. 2000: Tém. 145, p. 271]

Cette réalité historique a trouvé son expression artistique dans des vers:

Der Zor çölleri taşlıdır, geçilmez, Le désert de Deir Zor est pierreux, impossible de le traverser,

Yeprat getin²¹ suları acıdır, Les eaux de l'Euphrate sont amères;
Bir tas içilmez! Impossible de les boire!
Ermeni kanyyla su da içilmez. Comment boire de l'eau mêlée de sang arménien.

[Sv. 2000: Tém. 420, p. 425]

Le peuple arménien était martyrisé de la manière la plus cruelle. Très peu revenaient miraculeusement des routes de la déportation et de l'exil:
Meyvasız ağaçlar meyvaya döndü, Les arbres stériles ont porté des fruits,
Muhacir gidenin yarısı dönmedi. Une bonne moitié des exilés n'est pas revenue.

[Sv. 2000: Tém. 434, p. 426]

Poghos Soupkoukian (né en 1887), dit Achough (Ménestrel) Dévelli, originaire de Moussa-Dagh et témoin oculaire de ces événements historiques, nous a communiqué en 1956 ses douloureux souvenirs de la délocalisation de la Cilicie dans un chant épique de sa propre composition:

*Les pachas turcs Enver et Talat
Sont devenus cause de la déportation;
Ils ont exterminé le peuple arménien,
Que leurs langues ne se sont-elles pas desséchées
Avant de donner cet ordre!
En mille neuf cent quinze,
Les Arméniens de Cilicie ont été massacrés!
De quoi étaient coupables les enfants innocents?
Que les mains tenant des épées soient punies,
Comment oublier les enfants arméniens?
Les sœurs qui sejetaient à l'eau la main dans main?
Personne n'a protégé le peuple arménien.*

[Sv. 2000: Tém. 360, p. 416]

En effet, «*personne n'a protégé le peuple arménien*» qu'on chassait sans armes et sans défense sur les routes de l'exil. La déportation et les massacrés perpétrés par la tyrannie des Jeunes Turcs s'étaient amplifiés en l'espace de quelques mois seulement et s'étendaient à l'Arménie Occidentale, à la Cilicie, à l'Anatolie toute entière. L'une après l'autre, les villes de Sivas, de Chapine-Karahissar, de Kharbert, de Malatia, de

²¹ Le mot arménien «*get*» (fleuve) est utilisé dans un chant en langue turque.

Diarbekir, d'Izmit, de Bursa, d'Ankara, de Konya et des autres localités de l'Anatolie Centrale et Occidentale se sont vidées de leur population arménienne.

Vardkès Alexanian (né en 1911), originaire de Van, a terminé son récit par la conclusion suivante : «...Je me demande souvent pourquoi l'Angleterre, la France et l'Allemagne ont permis que tant d'Arméniens soient massacrés, que tant d'orphelins restent sans parents... Je suis originaire de l'Arménie Occidentale. Les Turcs voulaient se rendre maîtres de l'Arménie et c'est avec le consentement de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre que l'Arménie Occidentale est passée à la Turquie. Les Arméniens n'ont jamais été des conquérants. Ce sont toujours les Turcs qui ont attaqué, tué, égorgé, martyrisé...» [Sv. 2000: Tém. 46, p. 126]

Toutefois, en ces jours tragiques, l'âme arménienne s'est remémoré l'esprit altier hérité de ses ancêtres et transmis par le sang du fond des siècles qui veut que «la mort consciente» soit préférable à l'esclavage et qu'on oppose à la violence une force collective.

Dans ces conditions de tuerie générale organisée par les Jeunes Turcs, dans certaines régions de l'empire les Arméniens occidentaux livrent une lutte inégale contre les forces dominantes de l'ennemi. Toutefois, ces combats d'autodéfense ne suivent aucun programme, ils s'organisent spontanément et sont isolés les uns des autres. Et néanmoins, les mouvements héroïques soulevés à Van, Chatakh, Mouch, Sassoun, Chapine-Karahissar, et ailleurs sauvent des dizaines de milliers de vies des atrocités des Jeunes Turcs.

Le 18 juillet, l'ordre de la déportation des Arméniens de Kessab arrive. Ces jours-là, le Révérend Père Tigran Andréassian parvient à s'évader des convois de déportés de Zeytoun, atteint son Moussa-Dagh natal et raconte les souffrances inimaginables des exilés arméniens. Sachant que leur tour doit bientôt arriver, le 19 juillet presque tous les habitants des sept villages de Moussa-Dagh conviennent de ne pas se soumettre à l'ordre fatal de la délocalisation.

Movses Panossian, âgé de cent six ans (né en 1885), participant de la résistance héroïque de Moussa-Dagh, nous a communiqué le récit de ces événements et surtout le serment prêté par les combattants: «C'est là que je suis né et c'est là que je mourrai, je ne me ferai pas esclave pour mourir dans les souffrances sous la férule de l'ennemi; le fusil à la main, je

mourrai ici plutôt que de devenir émigrant». [Sv. 2000: Tém. 156, p. 282]

Movses Balabanian (né en 1891), Hovhannes Iprédjian (né en 1896), Tonik Tonikian (né en 1898) et beaucoup d'autres participants des combats d'autodéfense de Moussa-Dagh nous ont parlé en détail de ces événements. [Sv. 2000: Tém. 156-171, p. 279-306]

Quant à Poghos Soupkoukian (né en 1887), dit Achough (Ménéstrel) Dévelli, il nous a communiqué, avec la dignité propre aux natifs de Moussa-Dagh, son chant épique dont nous citons un passage:

On a entendu les paroles d'Esaïe Yaghoubian:

«Grimpez sur la montagne, a-t-il dit à tous,

N'inclinons pas la tête devant l'ennemi,

Vainqueurs ou battus, mourrons sur notre terre».

[Sv. 2000: Tém. 360, p. 416]

Des sentiments d'indignation et de vengeance remplissent tous les coeurs. Hommes ou femmes, jeunes ou vieux, abandonnant maisons et vergers, montent tous au sommet inaccessible du Mont Moussa pour défendre leur honneur et leur dignité, pour tenir tête aux innombrables troupes ennemis et vendre chèrement leur vie. Sans perdre une minute, ils s'organisent et commencent tous ensemble à dresser des tentes, à creuser des tranchées, à élever des fortifications en y ménageant des points de feu. Ailleurs, ils taillent la forêt pour élargir leur champ de vision. Même les petits garçons ont leur devoir à remplir, ils assurent les communications entre les différents secteurs, ce qui leur vaut le surnom de «garçons-téléphones». Les femmes préparent la nourriture, les jeunes filles apportent l'eau des sources lointaines aux combattants. Pas à pas, l'ennemi se rapproche des positions de Moussa-Dagh, mais le feu ouvert de divers points laisse une impression de défense circulaire et les Turcs fuient terrorisés, laissant des centaines de morts.

Pendant cinquante-trois jours, on livre des combats acharnés sous le commandement d'Esaïe Yaghoubian, de Pétros Demlakian et du Révérend Tigran Andréassian. Pendant ce temps, quatre sérieuses batailles ont lieu sur les hauteurs de Kyzylidja, Kouzdjegha, Damlayik et Kaplan-Douzagħ, auxquelles est consacré le chant populaire historique suivant:

*Nous sommes les courageux soldats de Moussa-Dagh,
Tous parfaitement entraînés à manier les armes,*

*Les Turcs voudraient nous déporter,
Et dans les déserts nous exterminer.*

*Nous ne voulons pas être battus comme des chiens,
Nous voudrions laisser un bon souvenir,
Mourir bravement est notre point d'honneur,
Notre fierté: servir la nation jusqu'à la mort.*

*Nous sommes tous de braves montagnards,
Nous ne nous soumettrons jamais à l'ennemi,
Nous nous battrons toujours comme des lions,
Et nous mettrons en fuite les troupes osmanlies.*

[Sv. 2000: Tém. 539, p. 446]

Cependant, l'ennemi amène du renfort pour maîtriser les révoltés arméniens. Les vivres et les munitions des défenseurs de Moussa-Dagh s'épuisent. Les averses rendent inutilisables les trois cents fusils de chasse dont ils disposent. Dans l'espoir de recevoir du secours du côté de la mer, ils écrivent sur un grand drap blanc: «*Chrétiens en détresse. Au secours!*» et dessinent une grande croix rouge sur un autre drap et les étendent tous les deux sur le sommet de la montagne.

Le 5 septembre, le «Guichen», un navire militaire français qui navigue sur la Méditerranée, remarque les draps et ralentit sa course. Movses Guerguiian se jette à l'eau avec, au cou, une boîte métallique contenant des appels en français et en anglais. Il atteint le navire à la nage et, faisant le signe de la croix, il présente la lettre au capitaine. Le 14 septembre, le paquebot «Jeanne d'Arc», accompagné de navires militaires anglais, entre dans la baie de Moussa-Dagh et prend à bord plus 4.200 personnes pour les transporter à Port-Saïd, où on les installe sous des tentes.

Au cours des quatre années passées à Port-Saïd, les gens de Moussa-Dagh gagnent leur vie en fabriquant des peignes et des cuillères, en tissant des tapis, en brodant ou en pratiquant d'autres métiers ancestraux.

Les rescapés se rappellent encore dans leurs narrations avoir appris leurs premières lettres en traçant avec leurs doigts les lettres arméniennes sur le sable brûlant du désert, jusqu'à ce que l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance ouvre sous quelques tentes l'école Sisvan, avec un orphelinat et un hôpital.

L'héroïque lutte des combattants de Moussa-Dagh pour leur honneur et leur liberté, leurs exploits épiques se sont reflétés dans des chants:

*Osmalının askerleri,
Musa dağın yiğitleri,
Bin-binlerce martinleri,
Uyan, Musadağı, uyan!
Nam kaldirdın cümle cihan!*

Les soldats osmanlis,
Les défenseurs de Moussa-Dagh,
Les milliers de fusils,
Ouvrez les yeux, gens de Moussa-Dagh!
Le monde entier connaît votre gloire!

*Osmalının bombaları,
Musadağ'ın metarisları,
Bin-binlerce topları,
Uyan, Musadağı, uyan!
Nam kaldirdın cümle cihan!*

Les obus osmanlis,
Les positions de Moussa-Dagh,
Les milliers de balles,
Ouvrez les yeux, gens de Moussa-Dagh!
Le monde entier connaît votre gloire!

*Fransızın vapurları,
Musadağ'ın duaları,
Gelin, kızlar, çocuklar,
Uyan, Musadağı, uyan!
Nam kaldirdın cümle cihan!*

Les grands navires français,
Les prières de Moussa-Dagh
Les jeunes filles, les femmes et les enfants,
Ouvrez les yeux, gens de Moussa-Dagh!
Le monde entier connaît votre gloire!

[Sv. 2000: Tém. 538, p. 446]

Le combat héroïque de Moussa-Dagh bouleverse le monde entier. Il montre de quoi est capable un petit peuple lorsqu'il possède des traditions héroïques et une volonté collective.

Dans son livre «Les quarante jours de Moussa-Dagh», Franz Werfel, écrivain autrichien bien connu, décrit l'exploit de Moussa-Dagh avec un pittoresque incomparable. Cependant, à l'époque le monde n'entend pas l'alarme donnée par ce grand autrichien, ce qui amène une catastrophe encore plus grande: le nazisme dont les victimes sont six millions de Juifs et de représentants innocents d'autres nations.

Dès le mois de mai 1915, le *mutasarrif* Ali Haydar, le nouveau gouverneur d'Urfa (Edesse) organise l'arrestation des quarante notables arméniens du lieu et exige de tous les Arméniens de remettre leurs armes au gouvernement en l'espace de quarante-huit heures. A la fin de juillet, il met également en prison l'archimandrite Artavazd Galentérian, chef du diocèse arménien, un homme instruit et cultivé. En août, 1.500 jeunes recrues arméniennes d'Urfa sont massacrées dans les localités de Goussémé et de Karakeupri. Ensuite, cent commerçants sont emprisonnés et malgré la rançon payée par leurs familles, ils sont tous tués. Cent autres

personnes sont arrêtées et subissent le même sort. C'est alors qu'arrivent à Urfa, désormais privée de ses courageux jeunes gens, les exilés de Zeytoun, ainsi que de nouveaux convois d'Arméniens déportés des différents provinces de la Turquie. On n'entend que les pleurs et les plaintes des mères ayant perdu leurs enfants, des récits horribles sur les jeunes filles et les petits innocents en bas âge. Les 35.000 Arméniens d'Urfa décident de suivre l'exemple de Moussa-Dagh et de mettre les armes à la main.

En octobre 1915, l'héroïque autodéfense d'Urfa s'organise sous le chef de Mekertitch Yotnégħbayrian et de Haroutiun Rastekélyan. Tous les Arméniens d'Urfa se soulèvent. Jeunes et vieux, garçons et filles, tous combattent avec abnégation pendant vingt-cinq jours et nuits sans connaître aucun repos. Les quartiers arméniens sont partagés en six secteurs militaires où sont répartis huit cents combattants. Les habitants d'Urfa prêtent serment: «Nous sommes prêts à mourir les armes à la main». [Sahakian 1955: p. 818]

Toutefois, les gendarmes turcs et la foule qui les suit passent à de nouvelles offensives, ils s'emparent de l'église catholique arménienne. Les défenseurs d'Urfa permettent à l'ennemi de pénétrer dans le quartier arménien, dont ils ferment ensuite les portes, et se mettent à exterminer les Turcs. Leur bravoure est devenue légendaire.

*Urfa büyük, ayrılmaz,
Dibi ġayim, dağılmaz,
Urfa'nın yiğitleri
Hiç bir yerde bulunmaz.*

Urfa est grande, on ne la partagera pas,
Ses fondements sont solides, ils ne couleront pas,
Les courageux défenseurs d'Urfa,
Ailleurs, on n'en trouverait pas

[Sv. 2000: Tém. 542, p. 447]

Confrontés à cette résistance obstinée, les Turcs envoient à Urfa une armée régulière de six mille soldats commandés par Fakhri pacha et suivis d'une horde de douze mille combattants irréguliers. Les défenseurs d'Urfa causent de grandes pertes aux massacreurs turcs. Rageant, Fakhri pacha s'écrie: «Qu'aurait été notre situation si en ces jours pénibles plusieurs Edesses s'étaient soulevées contre nous». [Arzoumanian 1969: p. 453]

Grièvement blessé au genou, M. Yotnégħbayrian passe en civière de position en position pour encourager les combattants. Fakhri pacha envoie un messager chez M. Yotnégħbayrian. C'est M. Eckart, un fabricant allemand, qui le somme d'arrêter la résistance et de se rendre. Mais l'héroïque fils d'Urfa lui répond: «Si vous avez les sentiments d'un

homme civilisé et chrétien, sauvez plutôt le peuple arménien innocent qui est exterminé dans les déserts!». [Mémoires sur le génocide 1965: p. 804]

Le lendemain même, l'ennemi resserre encore plus l'étau du siège et détruit le quartier arménien au moyen d'une terrible canonnade. La situation des Arméniens empire de jour en jour. Le 23, les Turcs assaillent le quartier arménien et sévissent cruellement contre les défenseurs dévoués d'Urfa. Quant aux huit cents familles encore vivant au village voisin de Kamourdj, elles sont chassées vers Deir Zor et leur majorité est massacrée.

Tous ces événements historiques nous ont été communiqués par Khoren (né en 1893), Khatcher (né en 1893) et Nvard (née en 1903) Ablaboutian dans leurs récits. [Sv. 2000: Tém. 132-134, p. 246-254].

Ainsi, la délocalisation et les massacres s'étendent déjà à toute la Turquie ottomane. La politique inhumaine et arménocide du gouvernement des Jeunes Turcs a pour résultat l'extermination d'un million et demi d'Arméniens.

Ayant perdu leurs maisons, leurs terres et tous leurs biens, ainsi que leurs proches, ayant connu toute l'amertume et les privations de la déportation et du génocide, sur leur chemin de mort, les exilés arméniens, désespérés, expriment leur indignation par des malédictions:

*Su muhacirlilik icat eden
Cennet yüzü görmesin!*

Que l'inventeur de cette déportation
Ne connaisse jamais le Paradis!

[Sv. 2000: Tém. 443, p. 426]

Ou bien:

*Su sürgünlük icat eden
Cehennem yoluna kurban olsun!*

Que l'inventeur de notre exil
Tombe sur la route de l'enfer!

[Sv. 2000: Tém. 434, p. 426]

Le peuple arménien maudit les dirigeants du gouvernement des Jeunes Turcs, surtout Talat et Enver, auxquels appartient le programme de la monstrueuse extermination du peuple arménien:

*Atımı bağladım delikli taşa,
Kör olasın sen, Enver paşa!
Sen olmayıaydın, sen gebereydin,
Şur²-Talaat paşa!
Ermenileri dağıtan dağlardan taşa.* Qui avez dispersé les Arméniens dans les montagnes et les déserts.

J'ai attaché ma monture à la pierre à trou,
Que tu perdes la vue, Enver pacha!

Que tu ne fusses pas né, que tu crèves comme un chien,
Chien de Talat pacha!

[Sv. 2000: Tém. 449, p. 428]

²² Le mot arménien «choun» (chien) est utilisé dans un chant en langue turque.

Sauf les chants, beaucoup de récits narrés par les rescapés témoins oculaires des événements parlent des dirigeants du gouvernement *ittihadiste*, qui ont organisé cette tuerie. D'après **Ervand Karamian** (né en 1903), originaire de Hadjn: «*En 1915, les pachas Talat, Djémal et Enver se sont mis d'accord pour établir leur plan. C'est pourquoi lors de l'exil chacun se permettait de nous voler, de piller nos biens. Ils nous portaient des coups de poignards et tuaient tout le monde sans aucune pitié...*» [Sv. 2000: Tém. 146, p. 271]

Samvel Ardjikian (né en 1907), rescapé originaire de Zeytoun, a critiqué la délocalisation organisée par le gouvernement des Jeunes Turcs en disant: «...*Les pachas Talat, Djémal et Enver ont organisé le massacre général pour tuer les Arméniens avec des poignards. J'avais sept ans quand nous sommes sortis de Zeytoun. L'Empire ottoman nous a envoyés sur les routes de l'exil sans chaussures, sans pain... C'était un gouvernement d'assassins, de voleurs et de pillards.*» [Sv. 2000: Tém. 142, p. 267]

Khoren Gulbenkian (né en 1900), originaire de Sébaste, a ajouté en parlant des manières d'agir du gouvernement *ittihadiste*: «*Le gouvernement avait monté toute la population contre les Arméniens, disant que les Arméniens étaient des infidèles, qu'ils convoitaient les terres des Turcs et que, par conséquent, les traquer et les tuer n'était pas un péché.*» [Sv. 2000: Tém. 87, p. 182]

Alors qu'il exerce encore ses fonctions (1913-1916) à Constantinople, Henry Morgenthau, Ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique en Turquie, s'adresse à Talat, ministre de l'Intérieur du gouvernement *ittihadiste*, en condamnant les exactions perpétrées contre les Arméniens et priant de les cesser: «...*Ces persécutions [des Arméniens] sont un outrage fait aux Américains. Il faut partir d'un principe humanitaire et non point baser vos vues sur des différences de race, sinon les Etats-Unis ne vous considéreront pas en amis et en égaux... Il vous faudra faire face à l'opinion publique dans tous les pays, et surtout aux Etats-Unis; et notre peuple n'oubliera jamais ces massacres, cette odieuse et systématique destruction des chrétiens en Turquie et considérera comme des criminels ceux qui en sont responsables. Vous ne pourrez plus alors invoquer votre position politique et dire que vous avez agi en tant que ministre de l'Intérieur, et non point en tant que Talat. Vous blâmez toute idée de justice dans le sens où nous l'entendons chez nous...*» [Mémoires de l'Ambassadeur Morgenthau 1919: p. 289]

A quoi Talat pacha répond avec hauteur: «*J'ai fait plus en trois mois pour résoudre le Problème arménien qu'Abdülhamid en trente ans.*» [Mémoires de l'Ambassadeur Morgenthau 1919: p. 294]

C'est ce dont témoigne aussi **Verguiné Nadjarian** (née en 1910), originaire de Malatia: «...*Les Turcs ne prenaient en considération ni les enfants, ni les vieillards. Les Turcs disaient: «Nous devons décimer la nation arménienne, afin que leur nom ne subsiste que dans les musées»...*» [Sv. 2000: Tém. 125, p. 240]

Il est à noter que la politique arménophobe du gouvernement jeune-turc trouve son écho dans les humeurs de certaines couches sociales. Cela est confirmé par les expressions péjoratives, telles «*Ters gâvur*» (Mauvais infidèle), «*Nankör gâvur*» (Ingrat infidèle), «*Gâvura iyilik yaramaz*» (La bonté ne sied pas aux infidèles), «*Gâvura ne kadar kesersen, o kadar sık biter*» (Plus on taille les infidèles, plus ils poussent abondamment) usitées en Turquie à cette époque pour s'adresser aux chrétiens et surtout aux Arméniens. Ou encore les dictions-expressions de la langue orale: «*İt derisinden kürk olmaz, Türk Ermekîye dost olmaz*» (Le poil de chien ne sera jamais fourrure, le Turc et l'Arménien ne seront jamais amis) etc. [Svazlian: Archives personnelles. Sujets inédits. Témoignage d'**Achkhen Poghikian** (née en 1908 à Erzéroum)]

Toutefois, il y a eu aussi des représentants du peuple turc qui, risquant leur vie, ont sauvé des Arméniens, enfants ou adultes. Nous avons enregistré les narrations relatives à ce sujet en 1996 et 1997 en Turquie, communiquées par les représentants reconnaissants de la communauté arménienne. [Sv. 2000]

Passant en revue les événements historiques, il est à noter qu'en 1916, au cours de la Première Guerre mondiale, d'après un accord conclu entre les Etats alliés, l'Angleterre et la France, en cas de défaite de la Turquie, les 2.600.000 hectares de terres cultivables et fertiles de la Cilicie devaient passer sous le protectorat de la France. Les pouvoirs anglais et français avaient passé un accord préalable avec la Délégation nationale arménienne, selon lequel si les volontaires arméniens combattaient à côté des Alliés contre la Turquie, après la victoire les Arméniens recevraient de vastes possibilités politiques et les volontaires arméniens deviendraient les soldats de la Cilicie arménienne autonome nouvellement formée.

Dès lors, les jeunes Arméniens (originaires de Moussa-Dagh, d'Ayntap, de Marach, Kessab, Hadjn, Houssénik, Tchengouch, Sébaste,

Kharberd, Arabkir et d'ailleurs), s'échappant de l'armée turque, des routes de l'exil et d'ailleurs, arrivant même de la lointaine Amérique, se font recruter par l'armée française pour former la Légion orientale (arménienne).

Méprisant la mort, les volontaires arméniens, pleins du désir de venger les centaines de milliers de leurs compatriotes martyrisés, infligent une défaite aux troupes turco-allemandes en remportant la brillante victoire d'Arara près de Nablus en Palestine. Ces événements historiques ne sont pas sans trouver leur expression dans les chants populaires en langue turque:

*Birer-birer saydim dört sene oldu,
Ermeni askeri Nablus'u aldı,
Ermeni askeri bin beş yüz kişi,
İngiliz, Fransız şaşdı bu işe.*

Une à une, j'ai compté quatre années,
Les volontaires arméniens ont pris Nablus,
Les Arméniens étaient mille cinq cents,
Les Anglais et les Français sont restés bâants.

[Sv. 2000: Tém. 451, p. 428]

En effet, les braves légionnaires arméniens sont loués par les commandants des troupes anglaises et françaises. Le 12 octobre 1918, le Général Alembi envoie une dépêche à Nubar pacha, président de la Délégation nationale arménienne, où il écrit: «Je suis fier d'avoir sous mon commandement un régiment d'Arméniens. Ils se sont bravement battus et ont fortement contribué à la victoire». [Kéléchian 1949: p. 592]

Lorsque les Jeunes Turcs perdent le pouvoir, leur politique en général et leurs crimes anti-arméniens en particulier sont condamnés en Turquie comme dans le monde entier. Les nouveaux dirigeants de la Turquie, soumis à l'autorité des pays de l'Entente, condamnent aussi les dirigeants jeunes-turcs. Dans son livre «Les Jeunes Turcs devant le tribunal de l'histoire», John Kirakossian, éminent historien arménien, ex-ministre des Affaires étrangères de l'Arménie, mentionne les témoignages des journaux turcs et étrangers, ainsi que les documents des archives turques qui confirment aussi la vérité absolue des narrations communiquées par nos témoins oculaires survivants. Citons-en quelques-uns:

«...Dès novembre et décembre 1918, les pages de la presse de Constantinople sont pleines de témoignages éloquents propres à contribuer à l'éclaircissement de la réalité. Les copies des circulaires et des ordres anti-arméniens de Talat, de Behaeddin Chakir, de Nazym sont publiées dans les journaux. L'un de ceux-là prescrit: «Accomplissez point par point les ordres que vous avez reçus concernant la mise à mort des

Arméniens («Jamanak», Istanbul, 11.12.1918). Le même numéro de ce journal publie aussi la circulaire codée de Behaeddin Chakir, écrite en vers et adressée en guise de signal aux gouverneurs des provinces:

<i>Silah patlamasıñ,</i>	Que les armes n'explosent pas!
<i>Asker yapmasın,</i>	Que les soldats n'agissent pas!
<i>Ermeni kalmاسın,</i>	Qu'il ne reste pas d'Arméniens!
<i>Büyükleri kesmeli,</i>	Que les notables soient égorgés!
<i>Güzelleri seçmeli,</i>	Que les jolies soient choisies!
<i>O birleri sùrmeli.</i>	Que le reste soit chassé!

Voici ce qu'écrit en 1918 le journal «Alemdar» sur Talat et ses acolytes: «Ils ont pendu, tué, exilé, égorgé et, en même temps, ils ont fait égorer, exiler et tuer les Arméniens. Ils sont doublement assassins, car ils ont ordonné de tuer et ils ont tué». («Renaissance», Istanbul, No. 127, 30.04.1919)

Le journal turc «İstiklal» avoue que: «La Première Guerre mondiale nous a insufflé un esprit de bestialité et d'immoralité. Nier cette amère vérité signifierait nier la lumière du soleil». («Renaissance», Istanbul, No. 173, 22.06.1919)

Ahmed Riza, président du sénat du parlement turc, ancien militant jeune-turc, déclare: «J'ai exigé du parquet d'intenter un procès, de révéler et de traduire en justice les criminels coupables des fautes et des crimes commis par le gouvernement, des massacres, des crimes publics..., de la confiscation des terres et des bâtiments..., des exactions perpétrées à partir de notre entrée en guerre (7 octobre 1918) jusqu'à la chute du gouvernement de Talat pacha». Conformément à la question ainsi posée, le sénat adopte une *takrir* (décision – V. S.) spéciale et la transmet au pouvoir exécutif. («Jamanak», Istanbul, 05.11.1918) En réponse à la question posée par Ahmed Riza, le ministre de la Justice trouve qu'en tout état de cause les gouverneurs de la période de la déportation, ainsi que les militaires doivent être jugés par les tribunaux comme de simples citoyens. («Jamanak», Istanbul, 25.07.1918) Lorsqu'on commence à arrêter les gouverneurs et les autres personnalités responsables, le journal «Tasfiri Evkyar» publie un article intitulé «Du palais au cachot». On y lit: «En fait, il est pénible de constater qu'il y a deux mois à peine que ces personnes étaient jugées dignes de tous les honneurs dans nos provinces et maintenant, elles sont traînées en prison comme de vulgaires criminels. Pourquoi ces responsables n'ont-ils jamais pensé qu'un jour il leur

faudrait rendre compte de tous les crimes perpétrés par le gouvernement de Talat pacha, même si nous étions sortis vainqueurs de cette guerre». («Renaissance», Istanbul, No. 7, 15.12.1918) «Nous sommes convaincus qu'en cas de nécessité les bibliothèques d'Istanbul et d'Ankara pourraient immédiatement mettre à la disposition des hommes d'Etat turcs les sélections des articles de «Renaissance», de «Tasfiri Evkyar» et des autres journaux. Ils n'ont qu'à lire l'histoire de leur pays... pour cesser de mentir», conclut John Kirakossian et continue: «A la fin de 1918, le parti *Ittihad* [et] les Jeunes Turcs sont déclarés hors la loi en Turquie. L'opinion publique leur est fortement hostile. L'Allemand Josef Markwart et le Français Jacques de Morgan, éminents orientalistes, exigent publiquement de traduire devant un tribunal international les principaux criminels coupables de la politique de l'arménocide. Dans un discours prononcé en janvier 1919, Josef Markwart exige de son gouvernement de ne pas ménager ses efforts pour trouver Enver, Talat et les autres criminels pour les traduire en justice devant le tribunal international de l'Entente.

...L'opinion publique mondiale suit de près et fait largement écho aux phénomènes de la vie turque d'après-guerre. Des témoignages de survivants concernant la politique anti-arménienne des criminels jeunes-turcs sont publiés dans les journaux.

...Dès 1918-1919, de nombreux livres sont publiés en Occident. Non seulement leurs auteurs condamnent les agissements des criminels, mais exigent d'organiser le procès avec la participation des représentants des pays de l'Entente et des Etats-Unis d'Amérique.

...Le 13 juillet 1919, le «New York Times» communique que «La Turquie condamne ses dirigeants de la période de guerre» et que le tribunal militaire a condamné à mort Enver pacha, Talat pacha et Djémal pacha, bien que «tous les trois aient pris la fuite». Le journal annonce que Djavid bey et quelques autres (dont l'ancien Cheik ul Islam) sont condamnés à quinze ans de travaux forcés.

...Les séances du tribunal durent des mois. ...Deux accusations sont portées contre les dirigeants jeunes-turcs: d'avoir entraîné la Turquie dans la guerre et d'avoir exterminé le peuple arménien. C'est la reconnaissance officielle du monstrueux crime perpétré par les organismes étatiques jeunes-turcs», conclut John Kirakossian. [Kirakossian 1983: p. 163, 170-171, 176, 208]

D'après le traité de Sèvres conclu après la guerre, le protectorat de

l'Entente doit être établi sur la Cilicie et les troupes turques doivent déjà quitter la Cilicie. Miraculeusement rescapés des déserts de Deir Zor, de Ras-ul-Ayn et d'autres lieux de mort, épuisés, squelettiques, ayant tout perdu, les exilés arméniens arrivent peu à peu pour s'installer en Cilicie. Pleins de foi et d'espoir en l'avenir, ils se mettent à relever les ruines et à cultiver la terre redevenue vierge. Cependant, les Turcs parviennent à se mettre d'accord avec les pays de l'Entente et à contraindre les Français à retirer leurs corps pacificateurs de la Cilicie.

Non seulement le commandement militaire français ne prend pas de mesures sérieuses pour garantir la sécurité des Arméniens, mais il laisse sur place le pouvoir aux mains des militaires turcs qui ne déposent pas leurs armes.

Ne reconnaissant pas le traité de Sèvres et profitant de l'indécision et de la faiblesse du commandement militaire français, les troupes turques et les mercenaires locaux tournent leurs armes contre les Arméniens de la Cilicie.

Dès janvier 1920, les troupes turques attaquent les localités arméniennes de la Cilicie. Pendant les combats acharnés qui durent vingt-deux jours, les Arméniens de la ville de Marach sont massacrés et la ville réduite en cendres.

Verguiné Mayikian (née en 1898), survivante miraculeusement rescapée des massacres de Marach, s'est rappelée avec amertume son passé et nous a communiqué en détail les scènes terribles dont elle a été le témoin oculaire: «...Karapet agha était un cordonnier très habile et très riche. C'était lui qui fournissait les chaussures de Djoutki Effendi, chef des Jeunes Turcs de Marach et il se sentait toujours en sécurité. Mais comme il ne possédait pas d'armes, il n'a pas pu se défendre. Une nuit, forçant le portail de son jardin, la foule turque a fait irruption chez lui, elle a massacré tous les habitants de la maison, grands et petits, et les a jetés dans le puits du jardin. Quant aux biens du cordonnier, on les a partagés. Après ces événements, les Arméniens ont commencé à penser à leur autodéfense. Pour assurer la sécurité des femmes et des enfants, on les a installés à l'église des Quarante-Martyrs qui était la plus grande et la mieux protégée des églises de la ville, car elle était entourée d'une enceinte. C'est là que sont allés tous les enfants, les femmes et les jeunes filles de notre district, plus de deux mille personnes. On marchait sur les têtes. L'abside, le gavit, le portique, tout était bondé. Nos fidaiis montaient

la garde de tous les côtés. Mais la foule turque était enragée et assoiffée de sang arménien. On entendait leurs voix de partout: «Au nom du serment sacré de Mahomet, nous devons massacrer tous les Arméniens». De l'extérieur, la foule turque a entouré l'église des Quarante-Martyrs et l'a encerclée d'une chaîne vivante. On n'a même pas laissé ouvrir les portes, disant que l'ordre était de les ouvrir la nuit. L'église des Quarante-Martyrs était construite sur une hauteur dont le chemin était pavé sur une longueur de quelques centaines de mètres et une largeur d'à peine quatre mètres de gauche à droite. Les Arméniens qui remplissaient l'église attendaient que les portes soient ouvertes la nuit, mais à dix heures, onze heures, minuit personne n'a ouvert les portes. Les Arméniens étaient là sans eau, sans lumière, sans commodités, une horreur... Les uns pleuraient, d'autres se plaignaient, d'autres encore priaient. En un mot, une situation inouïe. Nous entendions leurs voix de la cave de notre maison où nous nous étions cachés. Soudain, à une heure et demie nous avons vu par la lucarne que quelques Turcs étaient montés sur la coupole de l'église et jetaient à l'intérieur des torchons imbibés de pétrole et allumés. ...L'odeur de brûlé s'est répandue partout. Le cœur se fendait en entendant les cris qui sortaient de l'église. Des milliers de voix criaient, hurlaient, suppliaient d'ouvrir la porte; ces voix semblaient venir du fond de la terre, elles étaient comme le grondement d'un tremblement de terre, si fort que l'écho arrivait jusqu'à nous, mais en s'affaiblissant d'heure en heure. Mais l'odeur des os brûlés était partout. Les monstres avaient fait ce qu'ils voulaient. Personne n'était plus vivant ni à l'église, ni dans notre voisinage. Le dallage de l'église qui était de quelques centaines de mètres carrés, semblait être couvert d'une grosse couche de savon; la graisse humaine avait fondu, coulé et s'était solidifiée sur une épaisseur de deux doigts. Les traces des pieds de ceux qui sont entrés les premiers sont restées sur cette couche de graisse comme sur de la neige. Soudain, nous avons vu les femmes turques tenant chacune un tamis courir vers l'église. Nous regardions de loin, mais moi, je voulais aller voir ce qui se passait là-bas. J'ai mis une espèce de tunique, je me suis voilée et comme je parlais très bien le turc, j'étais sûre de ne pas me trahir. Je me suis donc mise en route, moi aussi, vers notre église des Quarante-Martyrs dont subsistaient seuls les murs à demi-démolis et couverts de suie. La graisse humaine avait coulé de sous la porte sur la pente de la hauteur. Mes pieds collaient à chaque pas. Une Turque marchait à côté de moi avec un tamis.

En me voyant, elle a demandé: «Badji (sœur), pourquoi n'as-tu pas pris de tamis avec toi?» Sans m'intimider, j'ai répondu que j'en prendrais un à mon retour. En riant, elle m'a dit: «A ton retour, il ne restera rien». C'était le troisième jour, mais les murs étaient encore chauds comme les parois d'un four. En entrant, j'ai vu que chacune des femmes turques s'était emparée d'un secteur et ne laissait pas les autres y entrer en criant: «Je tuerai celle qui s'approchera...». La femme turque qui était entrée avec moi s'est tournée pour me dire: «Si les infidèles sont impurs, leur or est pur». Il fallait voir la joie de ces femmes monstrueuses quand elles découvraient un morceau d'or fondu dans les cendres qu'elles passaient au tamis...» [Sv. 2000: Tém. 148, p. 274]

C'est sans doute sous l'impression de ces événements historiques horrifiants que sont composés les chants populaires brefs, mais éloquents comme le suivant:

*Maraş'a Maraş derler, yaman, yaman!
Maraş, bu nasıl Maraş derler?
Maraş'in içinde kilise yanar,
Kilise içinde Ermeni yanar!*

Hélas, Marach, on t'appelle Marach!
Mais comment appeler Marach?
Une ville où l'on brûle une église
Et les Arméniens y sont réduits en cendres!

[Sv. 2000: Tém. 456, p. 429]

Treize mille personnes environ tombent victimes du massacre de Marach. Ensuite, les huit mille Arméniens restés vivants sont contraints à prendre la route de l'exil avec six mille Arméniens d'Urfâ. Ils sont dirigés vers Alep, Damas, Beyrouth, Jérusalem et les régions grecques d'Anatolie.

Le 1^{er} avril 1920, Les Turcs assiègent Ayntap. Après la trêve et la fin de la guerre, quelque dix mille Arméniens originaires d'Ayntap et huit mille déportés de Sébaste s'y sont à peine installés dans l'espoir d'une vie enfin tranquille que la tempête recommence. Les Arméniens d'Ayntap passent à l'autodéfense. Un organisme militaire central est créé auprès de l'Union nationale du lieu, sous le chef d'Adour Lévonian. Ce dernier prend compte des armes et des munitions dont disposent les sept cent cinquante combattants et organise la fabrication de bombes.

Guévork Hékimian (né en 1937) nous a communiqué avec inspiration la narration de sa mère, originaire d'Ayntap, sur ces événements historiques: «En 1920, Ali Kelendj a attaqué Ayntap avec une énorme armée. L'autodéfense d'Ayntap était dirigée par Adour Lévonian. Celui-ci a fait fondre même les marmites des habitants d'Ayntap pour en

fabriquer des boulets. Avec ses volontaires, il a attaqué l'ennemi et rompu la ligne du siège. En une nuit, les vingt-quatre mille soldats d'Ali Kelendj se sont enfuis terrorisés en hurlant: «Gâvurun gözüñü kan doldu» («Les infidèles voient rouge», ce qui signifiait que les Arméniens avaient l'intention de se venger). Ma mère disait qu'à Ayntap, on avait consacré ce chant à Adour Lévonian et elle le chantait:

Adur paşa! Kalk seni,
Çam çırayı, yak seni!
Türkler hücum ediyor:
Kamavorlar²³ arş edin!"

Adour pacha, lève-toi!
Allume le feu de ton flambeau!
Les Turcs attaquent:
Volontaires,²³ en campagne!"

[Sv. 2000: Tém. 545, note 3, p. 448]

A la même époque, Gozan oghlou Doghan bey, commandant en chef des troupes en campagne contre la Cilicie, assiège la ville de Hadjn avec son armée de plusieurs milliers de soldats. Des trente-cinq mille habitants arméniens de Hadjn, seuls six mille étaient restés vivants.

Doghan Bey de geldi girdi Hacın'a...
Yazık oldu sana, koca Hacın...
Orada kapıtı epeyi bizim malımız...
Ayak altına gitti sahabsız Ermeni!

Doghan bey aussi est venu à Hadjn...
Quel dommage pour toi, géant Hadjn...
On ne se lasse pas de piller nos biens...
Les pauvres Arméniens sont foulés aux pieds!

[Sv. 2000: Tém. 549, p. 450]

D'après les Turcs, «La prise et la destruction de fond en comble de Hadjn, citadelle arménienne de la Cilicie, devraient être l'affaire d'une heure et une petite attaque suffirait à exterminer les six mille Arméniens». [Terzian 1956: p. 241] Cependant, les habitants de Hadjn sont pleins de résolution et avec leur chef, l'avocat Karapet Tchalian, ils forment le Conseil suprême de l'autodéfense de Hadjn. Ils élisent commandant l'officier Sarkis Tchébédjian, compagnon d'armes du général Andranik. Ils organisent quatre compagnies et un escadron de soixante cavaliers. Hadjn et ses environs sont divisés en quatre secteurs d'autodéfense. On creuse des tranchées, l'humeur guerrière est commune à tous. On partage entre les mille deux cents hommes de seize à cinquante ans, capables de porter des armes, les cent trente-deux fusils qui sont à leur disposition. Par la suite, on apporte trois cents autres fusils, mais tout cela est fort insuffisant pour combattre les troupes turques armées des inépuisables munitions fournies par les bolchéviks. Par ailleurs, ce fait est confirmé par

Hovsep Bechtikian (né en 1903), témoin oculaire originaire de Zeytoun, dans sa narration. [Sv. 2000: Tém. 138, p. 260]

C'est pourquoi les habitants de Hadjn, fort en peine d'armes et de munitions, attendent avec impatience l'aide qui doit leur arriver du dehors par l'intermédiaire de l'Union nationale d'Adana, aide qui doit les fournir non seulement d'armes et de munitions, mais aussi de combattants. Toutefois, aucune aide ne leur parvient et la situation des défenseurs de Hadjn est bientôt désespérée, car les hauts représentants militaires français mènent une politique hypocrite. Non contents de ne pas tenir leur promesse de fournir des vivres, des armes et des munitions à l'autodéfense, ils informent les Turcs de l'organisation de l'autodéfense de Hadjn. Les combattants de Hadjn s'emparent à grand-peine d'un énorme canon de l'ennemi, mais ils ne trouvent pas de boulets pour le faire tirer. La famine sévit à Hadjn: «Les gens sont contraints à manger des chats, des souris, des chiens, du cuir, l'écorce des arbres». [Aspet 1961, p. 242] Ce même fait est attesté par **Aharon Mankrian** (né en 1903), originaire de Hadjn, dans sa narration. [Sv. 2000: Tém. 145, p. 271]

L'ennemi reçoit de nouveaux renforts en canons et soldats de l'armée régulière. Après une résistance obstinée, longue de huit mois, les maisons en pierre de Hadjn sont détruites par une canonnade bien nourrie et les Turcs réussissent à détruire et à brûler la ville. Des centaines de braves combattants tombent sur leurs positions et des milliers d'habitants sont massacrés sans pitié. Seules trois cent quatre-vingts personnes arrivent à rompre le siège de l'ennemi et à sortir en combattant du cercle de feu.

L'autodéfense héroïque de Hadjn a servi de sujet à des chants que le peuple chante jusqu'à présent:

*Avec ses trois cents courageux Arméniens,
Tous armés de fusils de chasse,
Résistant bravement à Doghan bey,
Hadjn est tombé en criant «Vengeance».*

[Sv. 2000: Tém. 553, p. 451]

Après une résistance héroïque de trois cent quatorze jours, Ayntap aussi tombe en criant «Vengeance», de même que tombent Sis, l'ancienne capitale de la Cilicie, le nid d'aigle de Zeytoun, l'historique Tarse, le centre commercial Adana et toutes les localités peuplées d'Arméniens de la Cilicie.

²³ Le mot arménien «kamavorlar» (volontaires) est utilisé dans un chant en langue turque.

Verguiné Mayikian (née en 1898), originaire de Marach, s'est rappelé aussi dans sa narration les événements politiques de cette époque et de la désillusion des Arméniens: «...*Notre vie paisible a duré de 1918 à 1920, tant que les autorités françaises étaient en Cilicie. Les journaux arméniens et français écrivaient toujours à cette époque que la France resterait à jamais en Cilicie, car après la Première Guerre mondiale, le prestige de la France s'était accru et celui de la Turquie, au contraire. Peu à peu, nous avons commencé à comprendre que les Turcs se mettaient à nous haïr. Un beau jour, nous nous sommes aperçus que les Français avaient chaussé de feutre les sabots de leurs chevaux et quitté Marach sans faire de bruit. Ce matin, à notre réveil, nous étions fort étonnés, car personne n'avait d'information à ce sujet, même le célèbre Hacop agha Kherlakian qui ravitaillait gratuitement toute l'armée française. Le général Dumont ne lui avait pas parlé de leur départ. Ainsi, dès septembre 1920, l'armée française n'était plus à Marach...*» [Sv. 2000: Tém. 148, p. 273-274]

Dérogeant à ses obligations d'allié, le gouvernement français signe le 20 octobre 1921 le traité d'Ankara, selon lequel la Cilicie passe sous la juridiction de la Turquie, et abandonne à leur sort les Arméniens de Cilicie, menacés d'extermination.

Bien que le gouvernement turc réprime impitoyablement les héroïques mouvements de résistance et d'autodéfense qui s'organisent en divers lieux, les héros arméniens, qui combattent pour les droits humains les plus élémentaires et l'existence physique du peuple, laissent une trace brillante dans l'histoire de la lutte de libération nationale du peuple arménien.

C'est à cette époque que Soghomon Teylérian, héros national, venge les centaines de milliers de victimes du génocide arménien en tuant à Berlin le criminel Talat pacha.

Le 2-3 juin 1921, le tribunal régional de Berlin, au cours du procès intenté contre Soghomon Teylérian pour le meurtre de Talat pacha, rend un verdict justificateur au vengeur national arménien, du fait qu'il a accompli le verdict de mort rendu par le tribunal turc.

Voici l'expression poétique de cet événement tragique:

*Talat pacha s'est enfui à Berlin,
Teylérian est arrivé sur ses traces,
D'un coup au front, il l'a terrassé,
Verse-nous du vin, mon frère!*

Verse-nous du vin, à notre santé!

*On a enterré Talat pacha,
On a annoncé cette nouvelle à sa chienne de mère.
Vive le juge allemand!
Verse-nous du vin, mon frère!
Verse-nous du vin, à notre santé!*

[Sv. 2000: Tém. 554, p. 452]

Malgré les compréhensifs «juges allemands» et la justification du vengeur national arménien, la situation des Arméniens occidentaux ne s'améliore guère.

En 1921, après avoir vidé la Cilicie de sa population arménienne, c'est le tour de l'Anatolie et de l'Asie Mineure dont les Arméniens sont déjà en majeure partie impitoyablement massacrés pendant le génocide, tandis que les rescapés continuent leur existence dans les localités peuplées d'Arméniens se trouvant sous juridiction grecque et surtout dans le port de Smyrne (İzmir).

En 1922, les quartiers arménien et grec de Smyrne deviennent la proie du feu et les chrétiens sont chassés vers la mer. Cet événement tragique est resté dans la mémoire du peuple sous le nom de «catastrophe de Smyrne».

D'après **Garnik Stépanian** (né en 1909), survivant originaire d'Erzynka, «...*En 1922, lorsque les troupes de Mustafa Kémal mettent le feu à Izmir, ils versent de l'essence et du pétrole et brûlent les Arméniens et les Grecs réunis dans les églises...*» [Sv. 2000: Tém. 95, p. 201]

Se rappelant avec émotion de ces horribles spectacles, **Arpiné Bartikian** (née en 1903), originaire d'Afion-Karahissar, en a porté son témoignage: «...*Lorsque le mouvement Milli (nationaliste) a commencé, on a mis le feu à Izmir. Le quartier arménien de Haynats a été le premier à brûler, ainsi que l'église St.-Stépanos, car tous les Arméniens s'étaient réfugiés dans cette église pour être en sûreté. Sur la mer, il y avait de nombreux canots, mais les Turcs en avaient percé le fond d'avance, afin que les Arméniens ne puissent pas se sauver. Les pauvres Arméniens sautaient dans des canots; ceux-ci flottaient un peu à la surface de l'eau, puis ils commençaient à prendre de l'eau et finalement, ils se retournaient; la mer était pleine de cadavres enflés. Ils nous ont conduits*

à Baldjova. Il y avait des baraqués en bois au bord de la mer. C'est là qu'ils nous ont enfermés, puis ils se sont mis à nous passer en revue. Ils choisissaient les jolies filles et ils les emmenaient en les traînant. Moi, j'étais une petite fille fluette, je me suis cachée dans les jupes des autres. Nous avions rasé les cheveux à notre Marie et nous lui avions mis de la suie sur le visage, elle était devenue laide. Ils l'ont regardée, examinée, elle ne leur a pas plu. «Yaramaz dir» («Elle ne vaut rien»), ont-ils dit, c'est-à-dire qu'elle ne servirait à rien et personne n'en voudrait. Nous entendions les voix des Turcs qui taillaient leurs couteaux pour nous égorer. Voyant que c'était bientôt son tour, une jeune Arménienne s'est jetée par la fenêtre, mais elle n'est pas morte. En bas, il y avait des soldats turcs... Quelques jours plus tard, quand ils l'ont ramenée, elle était méconnaissable...». [Sv. 2000: Tém. 197, p. 334]

Sembul Berberian (née en 1909), dont nous connaissons déjà la narration relative aux épisodes de l'exil à Deir Zor, s'est rappelée avec la même émotion et les mêmes larmes ce qu'elle avait vu lors de la catastrophe d'Izmir: «...Ilsjetaient les Arméniens et les Grecs à la mer. Ils ne ménageaient ni jeunes ni vieux, ni mères ni enfants. Les soldats turcs piquaient tout le monde de leurs baïonnettes, ils attrapaient les enfants pour les jeter à l'eau et y poussaient les adultes. La surface de la mer était couverte de cadavres, on ne voyait pas l'eau. ...Puis d'autres soldats turcs sont venus, ils nous ont trouvés. Ils nous ont tous mis en rang, puis ils ont choisi deux hommes parmi nous, les ont étendus à terre et se sont mis à les écorcher vifs tout en riant et disant: «Nous égorgeons une vache». Ils avaient de la difficulté à les écorcher et ces deux malheureux hurlaient à fendre l'âme. Finalement, ils leur ont enlevé toute la peau. Dans un autre endroit, les Turcs avaient allumé un grand feu où ilsjetaient les Arméniens. Ils y ont jeté ma mère. Ma sœur et moi, nous nous sommes mises à hurler, mais nous n'avons pas pu délivrer notre mère...» [Sv. 2000: Tém. 200, p. 336-337]

Ensuite, la rescapée nous a chanté un long chant épique de sa composition, avec la même émotion, les mêmes larmes et les mêmes sanglots:

*Nous sommes sortis d'Afion²⁴
Et nous sommes arrivés à la ville d'Izmir.
Je n'ai pas trouvé ma mère chérie;
J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.*

*O ma pauvre mère, on nous a trompées,
On nous a séparées l'une de l'autre,
Toi, on t'a jetée au feu,
On t'a brûlée dans les flammes...*

[Sv. 2000: Tém. 467, p. 433]

La situation était fatale et sans issue. Les gens étaient pris entre le feu et la mer. Dans le tohu-bohu de cette gêhenne, seuls ceux réussissaient à se sauver qui donnaient aux Turcs leurs dernières pièces d'or et leurs bijoux pour avoir la vie sauve, alors que ceux qui ne possédaient plus rien, méprisant le danger, se jetaient dans les vagues pour essayer d'atteindre à la nage les navires ancrés dans la rade et arborant divers drapeaux européens, qui allaient emporter les rescapés arméniens vers des destinations inconnues:

*De là, nous avons fui en Grèce,
Beaucoup sont allés en France,
Bien d'autres en Egypte,
Ainsi, nous nous sommes dispersés partout.*

[Sv. 2000: Tém. 468, p. 433]

C'est ainsi que s'est créée la diaspora arménienne comme réalité historique.

Arrachés à leur terre ancestrale, dispersés sous des ciels étrangers, ne connaissant ni la langue ni les coutumes de ces pays, les émigrants arméniens n'y sont que de la main-d'œuvre bon marché, même si les étrangers admirent l'adresse des artisans traditionnels arméniens ou l'habileté des femmes arméniennes aux broderies fines et au tissage des tapis. Par ailleurs, la crainte de l'assimilation, de la dégénérescence et surtout du chômage rongent le cœur de ces Arméniens errants:

*Nous sommes exilés à l'étranger,
Mon âme pleure de nostalgie,
Puisse la Question arménienne être bientôt résolue,
Patiente, mon âme, patiente!
Sois joyeux, ne pleure pas tristement,
Tiens-toi fermement sur tes pieds,*

²⁴ La ville d'Afion-Karahissar.

*Bientôt tu entendras la nouvelle du retour,
Patiente, mon âme, patiente!*

[Sv. 2000: Tém. 567, p. 456]

Dès lors, les convois successifs du rapatriement commencent à amener en Arménie Orientale les Arméniens occidentaux restés sans maison et sans patrie, d'abord entre 1920 et 1930, de Constantinople, de France et de Grèce; puis, entre 1946 et 1948, un rapatriement massif a lieu pour les Arméniens vivant en Syrie, au Liban, en Egypte, en Iran, en France, en Grèce, dans les pays balkaniques et même dans la lointaine Amérique...

Les Arméniens occidentaux, venant s'installer sur un territoire dix fois plus petit que leur Arménie historique perdue, y construisent des bourgs et des quartiers portant les noms de leurs villes et villages d'origine, mais le souvenir de leurs maisons détruites, de leurs foyers éteints continue à brûler au fond de leur cœur et à vivre dans leur mémoire. Cette nostalgie du pays perdu et ce rêve vivent comme un appel dans leur âme et sont transmis de génération en génération:

*Quand s'ouvriront les portes de l'espérance,
Et que nous reviendrons de nouveau
Dans notre merveilleux pays natal,
Que l'on nous a enlevé par violence.*

*Je voudrais revoir ma Cilicie,
Son air pur, ses eaux limpides,
Je voudrais revoir ma Cilicie,
Ses nombreux forts et monastères.*

*Quand on résoudra la Question arménienne
Et qu'on nous rendra la terre de nos ancêtres,
Nous irons cultiver nos champs
Et reconstruire nos villages.*

*Je veux revoir Sassoun et Van,
Zeytoun, Hadjin et Moussa-Dagh,
Tarse, Marach, Sis et Ayntap,
Que nous ferons fleurir à nouveau.*

[Sv. 2000: Tém. 562, p. 454]

Les rapatriés viennent en Arménie Soviétique pleins d'espoir et de confiance. Ils arrivent par convois entiers, enthousiasmés par la victoire remportée par l'Union Soviétique dans la Seconde Guerre mondiale et surtout par sa revendication officielle des terres arméniennes et géorgiennes, présentée à la Turquie le 1^{er} novembre 1945. Ces grands espoirs inspirent bien des chants populaires:

*Je veux aller en Arménie,
Je veux voir Erevan,
Je veux planter un drapeau
Sur le sommet de l'Ararat!*

[Sv. 2000: Tém. 570, p. 457]

Et ces chants populaires ont la valeur de revendications nationales:

*Nous voulons cela, nous voulons cela,
C'est à nous qu'appartiennent Kars et Ardahan...*

*Kars et Ardahan nous seront bientôt rendus,
Pour que nous transformions aussitôt
Ces terres incultes en Paradis.*

[Sv. 2000: Tém. 575, p. 457]

Cependant, les diplomates turcs, voulant à un oubli coupable tous les événements historiques d'un passé encore récent, répondent: «Nous ne devons rien à personne, ni terres turques, ni droits. Nous avons l'intention de vivre et de mourir comme des gens d'honneur». [Lazian 1946: p. 372-373]

Alors que d'après les faits historiques bien connus du génocide arménien, les témoignages des survivants rescapés des massacres, ainsi que selon de nombreux autres documents, le passé de la Turquie ottomane n'a jamais été «honorables».

Comme l'a conclu **Hacop Holobikian** (né en 1902), témoin oculaire originaire de Kharbert, après avoir décrit en détail les souffrances subies par ses compatriotes et par lui-même: «...Le crime commis par les ittihadistes turcs ne sera jamais oublié et ne doit pas être pardonné....» [Sv. 2000: Tém. 109, p. 222]

Quant à **Eléna Abrahamian** (née en 1912), artiste peintre originaire de Kars, elle a conclu, elle aussi, après sa triste narration: «...Les Turcs ne

reconnaissent pas avoir massacré les Arméniens. ...Les Turcs resteront Turcs quelle chemise qu'ils revêtent. S'ils ne reconnaissent pas le génocide, qu'ils nous expliquent au moins qu'était donc ce que nous avons vu de nos propres yeux et entendu de nos oreilles. En encore, ce que j'ai vu n'est qu'une goutte par comparaison à ce qu'on fait les Turcs. En 1920, la Turquie se disait bolchévique. Mais les Turcs ne sont que des Turcs. Si les Turcs ne reconnaissent pas ce qu'ils ont fait, on ne peut accepter aucune réconciliation avec eux». [Svazlian: Archives personnelles. Sujets inédits]

A la fin de son témoignage, **Evélina Kanayan** (née en 1909), émue, mais très sûre d'elle, a déclaré: «...Même si l'on vient de l'O.N.U., je raconterai ce que j'ai vu...» [Sv. 2000: Tém. 54, p. 136-137]

Quant à **Ghoukas Karapétian** (né en 1901), originaire de Mocq, il a résumé en disant: «...Ce qui s'est passé en 1915 ne sera jamais oublié. Les Turcs veulent que tout soit oublié et ne reconnaissent rien, mais que Dieu nous vienne en aide et rend son juste verdict pour les Arméniens». [Sv. 2000: Tém. 52, p. 130]

Tzirani Mathévoessian (née en 1900), originaire de Kharberd, a proposé dans son parler simple et populaire: «*Que les Turcs meurent, ce sont eux qui ont tout fait; nous avons perdu notre patrie, nos biens, notre vie. Et maintenant, ils n'ont pas honte de dire que ce sont les Arméniens qui les ont massacrés. Notre or, nos maisons, nos terres sont restés aux Turcs. Je suis étonnée que les Arméniens ne puissent pas prendre leur revanche sur les Turcs. Il faut qu'il y ait un livre où tout le monde lise tout ce que nous avons raconté, pour qu'on sache qui est coupable, qui est juste, et qui a subi les dommages».* [Svazlian: Archives personnelles. Sujets inédits]

De nos jours, la propagande et l'historiographie turques ne ménagent pas leurs efforts pour falsifier les faits historiques et dissimuler avec soin aux générations montantes le génocide arménien perpétré par l'Etat turc. Elles essaient de contourner la réalité historique qui consiste en ce que, dès le début de l'année 1919, les organismes étatiques turcs ont pris l'initiative d'intenter un procès aux criminels jeunes-turcs. Et plus tard aussi, lorsque le complot ourdi par les Jeunes Turcs contre Mustafa Kémal, premier président de la République turque, est révélé, Kémal Ataturk lui-même condamne, dans une interview donnée au journal «*Los Angeles Examiner*» (1^{er} août 1926), «...Ces restes du parti des Jeunes Turcs doivent répondre pour la vie de ce million de nos sujets chrétiens

qui ont été impitoyablement déportés de leurs lieux de naissance et exterminés...» [Papazian 2000: p. 87]

Par conséquent, cette douloureuse réalité historique est incontestable et ne fait pas l'ombre d'un doute.

C'est cette circonstance que mentionne **Hacop Papazian** (né en 1891), originaire de Sivrihisar, promu de l'Université de médecine d'Istanbul et ayant servi dans l'armée turque comme médecin-major, après avoir vu toutes ces cruautés incroyables et les ayant analysées en détail: «...Malheureusement, aucun des Etats civilisés ne s'est comporté honnêtement. Dès lors, volontairement ou involontairement, ils ont encouragé les Turcs qui, avec la sauvagerie propre à leur race, ont fait impitoyablement subir aux centaines de milliers de gens innocents, désarmés et sans défense de l'Arménie Occidentale, petits ou grands, des supplices inouïs dans l'histoire de l'humanité, les ont fait mourir dans les tortures, les ont emprisonnés, enlevés, convertis de force à l'islam, égorgés, sabrés, pendus, certains la tête en bas, les laissant mourir dans les souffrances. Ils ont enfermé des centaines de gens dans les caves et les églises, les gardant là sans pain ni eau pendant de nombreux jours, puis les arrosant de pétrole et les brûlant vifs. Ils ont noyé d'innombrables victimes dans l'Euphrate. Ils ont tué les petits enfants en les enterrant jusqu'au cou, vivants, dans le sable au bord des routes de la déportation et les laissant là exprès pour que les exilés qui passaient les voient, soient remplis d'horreur et de douleur. Sur les routes, ils fendaient le ventre des femmes enceintes avec leurs baïonnettes, ils violaient les petites filles impubères, ils enlevaient les femmes et les envoyait dans des harems comme odalisques, ils contraignaient les enfants et les adultes à se convertir et à ne parler que le turc... Le peuple arménien était neutralisé et mis dans une situation tragique. Les Arméniens ont perdu leur patrie historique. Des centaines de milliers d'Arméniens ont été martyrisés sans pitié. Et tout cela s'est passé sous les yeux de l'humanité civilisée, à leur sujet et avec leur complaisante indifférence. En soignant leurs futurs intérêts, les grandes puissances se sont réservé le rôle de Ponce Pilate; volontairement ou involontairement, elles ont permis aux loups-garous nommés Turcs de déchirer et de dévorer des centaines de milliers d'Arméniens désarmés et sans défense. Elles ont encouragé les Turcs, se faisant ainsi complices du génocide perpétré contre le peuple arménien...» [Svazlian: Archives personnelles. Sujets inédits]

Quant à Parguev Makarian (né en 1915), originaire d'Ayntap, il ajoute: «*Les grandes puissances ont trompé les Arméniens en abandonnant la Cilicie aux Turcs. Zeytoun, Adana, Sis, Marach, Kiliss, Ayntap, Urfa, Kamourdj et bien d'autres villes se sont entièrement vidés de leur population arménienne. On nous a contraints à quitter la Cilicie. Nous avons été obligés de laisser notre patrie. Et puis en 1922, ils ont organisé la catastrophe de Smyrne. Les Arméniens et les Grecs ont fui le feu pour se jeter à la mer. Ceux qui ont pu se sauver sont passés dans d'autres pays. Ainsi, la Turquie s'est «purifiée» des chrétiens. La Turquie est restée aux Turcs, l'Arménie Occidentale et la Cilicie aussi...»*

[Svazlian: Archives personnelles. Sujets inédits]

Malheureusement, la communauté internationale ne punit ni ne condamne dûment en son temps le premier génocide du XX^e siècle, le génocide arménien. Comme suite logique de ces événements, on assiste à l'apparition du nazisme et, de nos jours, au terrorisme international avec ses manifestations imprévisibles et son désastreux impact mondial, puisque les crimes restés impunis se répètent pour le malheur du genre humain.

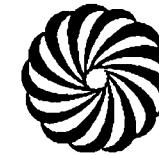
Par conséquent, les mémoires narrées sur le génocide arménien et les événements de cette époque par les survivants, ainsi que leurs chants, présentent une valeur historique et cognitive qui en fait des documents objectifs et des témoignages irréfutables, exprimés en langage populaire, relatifs au génocide et aux événements qui le suivent. Toutefois, ce ne sont pas simplement des témoignages du passé, mais un avertissement pour l'avenir...

D'où l'importance particulière des témoignages populaires documentaires des survivants sur tout le cours du génocide, ses innocentes victimes et la patrie perdue, ainsi que de la publication de cette étude et sa mise à la disposition des scientifiques, car LE GENOCIDE EST UN CRIME qui doit être juridiquement élucidé à l'aide des témoins, entre autres preuves. Le plus grand témoin de ce crime est le peuple arménien lui-même qui, survivant dans la douleur, raconte et porte témoignage de son passé tragique, un passé qui est son histoire, sa mémoire historique collective, qui doit être exposé au monde entier et présenté au jugement équitable de l'humanité.

Comme nous l'avons déjà mentionné, en 1919 le gouvernement de l'époque de la Turquie est le premier à condamner les dirigeants de l'Etat

des Jeunes Turcs. Par la suite, un certain nombre de pays et d'organisations internationales reconnaissent officiellement le génocide arménien. Ce sont: l'Argentine (1985), l'Uruguay (1985), la Commission des droits de l'homme de l'Organisation des Nations Unies (1985), le Parlement Européen (1987), Chypre (1990), la Fédération de Russie (1995), la Grèce (1996), le Liban (1997), la Belgique (1998), la Suède (2000), la France (2001), la Suisse (2003), le Canada (2004), ainsi que trente-six Etats des Etats-Unis d'Amérique. Ce processus continue et continuera, car il faut nommer les choses par leur nom et c'est ce qu'exige la conscience de l'humanité qui, ayant passé la frontière du XXI^e siècle, aspire au perfectionnement et à la démocratie, c'est ce qu'exige surtout la vérité historique.

Il est donc grand temps que le gouvernement actuel de la République turque, qui aspire lui aussi au progrès, ait le courage de reconnaître et de condamner la réalité historique évidente qu'on nomme **génocide arménien** et qui est confirmée tant par les documents officiels écrits que par les témoignages populaires oraux.

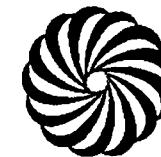


BIBLIOGRAPHIE

- Adalian, Rouben. (1995). *Remembering and Understanding the Armenian Genocide*. Yerevan.
- Akçam, Taner. (1997). *The Genocide of the Armenians and the Silence of the Turks*. Toronto.
- Andréassian, Tigran. (1935). *La déportation de Zeytoun et la révolte de Suéda*. Alep (en arm.).
- Antonian, Aram. (1921). *Un grand crime*. Boston (en arm.).
- Aram, Aspet. (1961). *Episodes de la résistance héroïque de Hadjin*. Beyrouth (en arm.).
- Armenian Genocide Resource Guide*. (1988). Washington.
- Arzoumanian, Makitch. (1969). *Arménie. 1914-1917*. Erevan (en arm.).
- Bardakjian, Gevorg B. (1985). *Hitler and the Armenian Genocide*. Cambridge.
- Barséghian, Lavrenty. (2001). *Chronique de la condamnation publique et de la reconnaissance du génocide arménien (1915-2000)*. Erevan (en arm.).
- A Crime of Silence. The Armenian Genocide*. (1985). Cambridge.
- Dadrian, Vahakn. (1991). *Documentation of the Armenian Genocide in Turkish Sources*. London.
- Dadrian, Vahakn. (1995). *Le génocide arménien discuté au parlement ottoman d'après-guerre. «Paykar»*. No. 4, Erevan (en arm.).
- Dadrian, Vahakn. (1995). *The History of the Armenian Genocide. Ethnic Conflict from the Balkans to Anatolia to the Caucasus*. Providence, Oxford.
- Djizmédjian, Manouk. (1930). *Histoire des partis politiques arméniens d'Amérique entre 1890 et 1925*. Fresno (en arm.).
- Fein, Hellen. (2000). *Denying Genocide. From Armenia to Bosnia*. London.
- Galoustian, Grigor. (1934). *Marach ou Guermanik et héroïque Zeytoun*. New York (en arm.).
- Gouchagdjian, Martiros. (1970). *Mémoires sur Moussa-Dagh*. Beyrouth (en arm.).
- Guttmann, Joseph. (1948). *The Beginning of Genocide*. New York.
- Hambarian, Azat. (1990). *Les massacres des Arméniens occidentaux en 1915 et les combats d'autodéfense*. Erevan (en arm.).
- Haykaz, Aram. (1957). *Chapine-Karahissar et son héroïque combat*. New York (en arm.).
- Haykouni, Sarkis. (1895). *Arméniens perdus et oubliés. Les villages arméniens musulmans de Trébizonde et leurs traditions. «Ararat»*. Vagharchapat (en arm.).
- Hovannisian, Richard G., ed. (1988). *The Armenian Genocide in Perspective*. New Brunswick, Oxford.
- Hovannisian, Richard G. (1997). *Denial of the Armenian Genocide with Some Comparisons to Holocaust Denial*. Australia.
- Hovhannisyan, Nikolay. (2002). *The Armenian Genocide: Armenocide. Causes, Commission, Consequences*. Yerevan.
- Karapétian, Mher. (1998). *Les questions du génocide arménien de 1915-1916 dans l'historiographie arménienne*. Erevan (en arm.).
- Kéléchian, Missak. (1949). *Carnets de Sis*. Beyrouth (en arm.).
- Kirakossian, John. (1965). *La Première Guerre mondiale et les Arméniens occidentaux*. Erevan (en arm.).
- Kirakossian, John. (1983). *Les Jeunes Turcs devant le jugement de l'histoire*. Erevan (en arm.).
- Kloian, Richard D. (1985). *The Armenian Genocide. News Accounts from the American Press (1915-1922)*. Berkeley.
- Kuper, Leo. (1981). *Genocide: Its Political Use in the Twentieth Century*. New Haven, London.
- Lazian, Gabriel. (1946). *L'Arménie et la Cause arménienne (Documents)*. Le Caire (en arm.).
- Mémoires consacrées aux combats héroïques de 1890 et 1915 du Vaspourakan*. (1945). Amérique du Nord (en arm.).
- Mémoires de l'Ambassadeur Morgenthau*. (1919). Paris (en arm.).
- Mémoires sur le génocide*. (1965). Beyrouth (en arm.).
- Mesrop, Lévon. (1952, 1955). *Deir Zor. T. I et II*, Paris (en arm.).
- Nersessian, Mekertitch. (1991). *Le génocide arménien dans l'Empire ottoman (Recueil de documents et de sujets)*. Erevan (en arm.).
- Papazian, Avétis. (1988). *Le génocide arménien d'après les documents du procès des Jeunes Turcs*. Erevan (en arm.).

- Papazian, Avetis. (2000). *Le génocide et la lutte pour la survie*. Erevan (en arm.).
- Papikian, Hacop. (1919). *Le massacre d'Adana. «Rapport»*. Constantinople (en arm.).
- Pinon, René. (1916). *La suppression des Arméniens. Méthode allemande – travail turc*. Paris.
- Poghossian, Haykaz M. (1969). *Histoire de Zeytoun*. Erevan (en arm.).
- Poghossian, K. P. (1942). *Histoire générale de Hadjin*. Los Angeles (en arm.).
- Porter, Jack Nusan, ed. (1982). *Genocide and Human Rights. A Global Anthology*. Lanham, New York, London.
- Sahakian, A. (1955). *L'épopée Urfa et ses fils arméniens*. Beyrouth (en arm.).
- Sahakian, Rouben G. (1970). *Les relations turco-françaises et la Cilicie entre 1919 et 1921*. Erevan (en arm.).
- Sarafian, Guévork. (1953). *Histoire des Arméniens d'Ayntap*. T. I et II, Los Angeles (en arm.).
- Svazlian, Verjiné (1984). *Moussa-ler. «Ethnographie et folklore arméniens»*. T. 16, Erevan, Ed. de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie (en arm.).
- Svazlian, Verjiné. (1994). *Cilicie, La tradition orale des Arméniens occidentaux*. Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie (en arm.).
- Svazlian, Verjiné. (1995). *Le Génocide: Témoignages oraux des Arméniens occidentaux*. Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie (en arm.).
- Svazlian, Verjiné. (1997). *Le Génocide à travers les narrations et les chants en langue turque des Arméniens occidentaux*. Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie (en arm.).
- Svazlian, Verjiné. (1997). *Le Génocide à travers les narrations et les chants en langue turque des Arméniens occidentaux*. Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie (en rus.).
- Svazlian, Verjiné. (1999). *The Armenian Genocide in the Memoirs and Turkish-Language Songs of the Eyewitness Survivors*. Yerevan, “Gitutiun” Publishing House of the NAS RA.

- Svazlian, Verjiné. (2000). *Le génocide arménien. Témoignages des survivants*. Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie (en arm.).
- Svazlian, Verjiné. (2004). *The Armenian Genocide and Historical Memory*. Yerevan, “Gitutiun” Publishing House of the NAS RA.
- Svazlian, Verjiné. *Archives personnelles*. Sujets inédits (en arm.).
- Témirian, A. (1956). *Kessab (1909-1946)*. Beyrouth (en arm.).
- Terzian, S. H. (1956). *La résistance de huit mois de Hadjin*. Buenos Aires (en arm.).
- Thorossian, Chmavon. (1987). *Les mouvements de libération nationale des Arméniens de Cilicie en 1919-1920*. Erevan (en arm.).
- Toumanian, Hovhannes. (1959). *Œuvres*. T. 6. Erevan (en arm.).
- Véou, P. du (1954). *La passion de la Cilicie. 1919-1922*. Paris.
- <http://www.geocities.com/vsvaz333> (Verjiné Svazlian's Home Page)



VERJINÉ SVAZLIAN
LE GENOCIDE ARMENIEN
ET
LA MEMOIRE HISTORIQUE DU PEUPLE
(Résumé)

Durant ces dernières années, l'intérêt envers le génocide arménien (1915-1922) a augmenté grâce, en premier lieu, au fait de la reconnaissance de cette évidence historique par de nombreux Etats. Cependant, l'historiographie officielle turque et pro-turque continue à falsifier et à nier ces faits historiques certains.

Dans ce sens, les témoignages populaires communiqués sous l'impression immédiate de ces événements sont, outre les documents officiels publiés en diverses langues, d'une valeur historique et documentaire importante. C'est la nation arménienne elle-même qui a fait l'objet de ces crimes politiques massifs et, de même que dans l'élucidation de chaque crime les dépositions des témoins oculaires sont décisives pour rendre le verdict, dans ce cas également les témoignages des survivants sont d'une importance primordiale, d'autant plus que chacun d'eux a, au point de vue juridique, une valeur probante pour la solution équitable de la Cause arménienne et la reconnaissance du génocide arménien.

Par suite de la déportation et du génocide, la majeure partie des Arméniens de l'Arménie Occidentale (plus de 1.5 million) a été exterminée et ceux qui ont été miraculeusement sauvés se sont dispersés dans différents pays du monde, créant ainsi la diaspora arménienne en tant que réalité historique. A partir des années 1920, de nombreux témoins survivants de ces événements tragiques ont été rapatriés de la diaspora en Arménie Soviétique et se sont établis dans des bourgs nouvellement construits portant le nom de leurs villages nataux.

A partir de 1955 et pendant 50 ans, nous avons inscrit, enregistré sur bande audio et bande vidéo (en restant fidèle au langage populaire), les récits communiqués (660 unités) par les témoins survivants, miraculeusement rescapés du génocide arménien. Les originaux de ces témoignages sont gardés dans les archives du Musée-Institut du Génocide Arménien de l'Académie Nationale des Sciences de la République d'Arménie.

Les documents ethnographiques de cette étude ont été publiés dans notre ouvrage: Verjiné Svaazlian. *Le génocide arménien. Témoignages des survivants*. Erévan, Editions «Guitoutiun» ANS RA, 2000, 500 p. (en arménien).

La présente étude représente le déroulement et les événements historiques du génocide arménien, qui ont été complétés, argumentés et confirmés par les témoignages et les chants de caractère historique (en langues arménienne et turque) communiqués par les témoins oculaires sauvés par miracle du génocide, déportés d'environ 100 localités de l'Arménie Occidentale, de la Cilicie et de l'Anatolie et établis en Arménie et dans la diaspora (Grèce, France, Italie, Allemagne, Etats-Unis d'Amérique, Syrie, Liban, Iraq, Egypte, pays balkaniques, Turquie).

Ces témoignages probants reflètent d'une façon vérifiable le recrutement des soldats, la confiscation des armes, ainsi que les déportations massives et les massacres des Arméniens organisés par le gouvernement des Jeunes Turcs pendant la Première Guerre mondiale.

Ces témoignages deviennent, par leur valeur historique et cognitive, des documents objectifs, documentaires, authentiques et irréfutables élucidant, dans un langage simple et populaire, le génocide arménien.

Il est donc grand temps que le gouvernement actuel de la République turque, qui aspire elle aussi au progrès social, ait le courage de reconnaître et de condamner cette réalité historique évidente qu'on nomme **génocide arménien** et qui est confirmée tant par les documents officiels écrits que par les témoignages populaires oraux.

VERJINÉ SVAZLIAN
THE ARMENIAN GENOCIDE
AND
THE PEOPLE'S HISTORICAL MEMORY
(Summary)

During the past few years, interest toward the Armenian Genocide (1915-1922) has grown, primarily due to the fact of the recognition of this historical evidence by numerous countries. The official Turkish and pro-Turkish historiography, however, continues to distort and deny the true historical facts.

In this respect, the popular testimonies communicated under the immediate impressions of the said events are also, besides the official documents published in various languages, of an important historico-factual value. Inasmuch as the Armenian nation itself is the object of that massive political crime and, as in the elucidation of every crime, the testimonies of the eyewitnesses are decisive, similarly in this case, the testimonies of the eyewitness-survivors are of prime importance, since each one of these testimonies has, from the juridical point of view, an evidential significance in the equitable solution of the Armenian Case and in the recognition of the Armenian Genocide.

As a result of the deportation and the genocide, a considerable part of the Western Armenians (more than 1.5 million) was exterminated, while those who were miraculously saved were dispersed in different countries of the world, creating the Armenian Diaspora as a historical reality. Many of the eyewitness-survivors of these tragic events have periodically been repatriated, beginning from the 1920s, from the Diaspora to Soviet Armenia and settled in the newly built localities symbolizing their former native cradles.

Beginning from as early as 1955 and during 50 years, I have

written down, tape- and video-recorded (remaining faithful to the popular speech) the testimonies (660 units) communicated by eyewitness survivors, who were miraculously saved from the Armenian Genocide; the originals of these testimonies are kept at the archives of the Museum-Institute of the Armenian Genocide of the National Academy of Sciences of the Republic of Armenia.

The ethnographic materials of this study have been quoted from my book: Verjiné Svatlian. *The Armenian Genocide. Testimonies of the Eyewitness-Survivors*. Yerevan, "Gitutium" Publishing House NAS RA, 2000, 500 p. (in Armenian).

The present study represents the course and the historical events of the Armenian Genocide, which have been completed, substantiated and confirmed by the testimonies and the songs of historical nature (in Armenian and Turkish languages) communicated by the eyewitness-survivors of the Armenian Genocide, forcibly deported from about 100 localities of Western Armenia, Cilicia, Anatolia and resettled in Armenia and the Diaspora (Greece, France, Italy, Germany, USA, Syria, Lebanon, Iraq, Egypt, the Balkan countries, Turkey).

These factual testimonies authentically reproduce the mobilization, the arms collection, as well as the massive deportations and massacres of the Armenians organized by the government of the Young Turks during the First World War.

These popular materials become, with their uniqueness and historico-cognitive value, objective, factual, authentic and irrefutable testimonies elucidating, in a simple, popular language, the Armenian Genocide.

It is time, therefore, that the present government of the Republic of Turkey, adopting now the road of progress, has the courage of admitting the obvious historical truth, which has been substantiated over and over again by written as well as oral evidences and is not in need of any further proofs. That historical truth is called **the Armenian Genocide**.

VERJINÉ SVAZLIAN
DER GENOZID AN DEN ARMENIERN
UND
DIE HISTORISCHE ERINNERUNG DES
VOLKES
(Zusammenfassung)

In den letzten Jahren ist das Interesse am Völkermord an den Armeniern (1915-1922) gestiegen. Das lässt sich vor allem damit erklären, dass zahlreiche Staaten diese historische Tatsache anerkannt haben. Jedoch hören die offizielle Türkei und die protürkische Geschichtsschreibung nicht auf, die historische Wahrheit zu verzerrn und zu leugnen.

Neben den in verschiedenen Sprachen veröffentlichten offiziellen Dokumenten erwiesen sich die Zeugnisse aus der Bevölkerung, die durch die unmittelbare Beteiligung der Menschen an diesen schrecklichen Ereignissen entstanden waren, als historisch-fotographische wertvolle Tatsachen. Da das armenische Volk selbst das Objekt dieses politischen Massenverbrechens war und da die Berichte der Augenzeugen bei der Aufklärung eines jeden Verbrechens von erheblicher Relevanz seien, muss man sich auch in diesem Fall auf die Aussagen der Zeugen stützen. Jede dieser Aussagen ist, vom juristischen Standpunkt gesehen, von Bedeutung, denn sie haben Beweiskraft zur gerechten Lösung der Armenischen Frage und zur Anerkennung des Genozids an den Armeniern.

Infolge der Vertreibungen und des Völkermordes ist ein beträchtlicher Teil der Westarmenier (über 1,5 Millionen Menschen) vernichtet worden; diejenigen, die sich gleichsam durch ein Wunder retten konnten, verstreuten sich über die ganze Welt, und so entstand die armenische Diaspora als eine historische Realität. Viele von diesen Augenzeugen der tragischen Ereignisse kamen seit den 20er Jahren

des letzten Jahrhunderts in großen und kleinen Gruppen in die Armenische Sozialistische Sowjetrepublik und ließen sich in die neuen Siedlungen nieder, die einen Symbolcharakter ihrer einstigen Heimstätten hatten.

Seit 1955 haben wir 50 Jahre lang Berichte von Augenzeugen, die dem Völkermord entrinnen konnten, aufgeschrieben und auf Audio- und Videokassetten aufgezeichnet (660 Einheiten). Die Originale dieser Beweismittel werden im Archiv des Instituts für den Völkermord an den Armeniern der Nationalen Akademie der Wissenschaften der Republik Armenien aufbewahrt.

Die ethnographischen Forschungsergebnisse dieser Abhandlung werden aus unserem Buch (Verjiné Svazlian. *Der Genozid an den Armeniern. Zeugnisse der Überlebenden Augenzeugen*. Jerewan, Verlag „Gitutjun“ der Nationalen Akademie der Wissenschaften der Republik Armenien, 2000, 500 Seiten, arm.) zitiert.

In dieser Abhandlung werden die historischen Ereignisse während des Genozides an den Armeniern geschildert, die um Aussagen und historische Gesänge (in armenischer und türkischer Sprache) der aus 100 Ortschaften Westarmeniens vertriebenen Überlebenden ergänzt und mit diesen begründet werden; diese Überlebenden leben heute in der Republik Armenien und in der armenischen Diaspora (in Griechenland, Frankreich, Italien, Deutschland, Syrien, Libanon, Irak, Ägypten, in den Balkanstaaten, den Vereinigten Staaten von Amerika und in der Türkei).

In diesen dokumentarischen Zeugnissen kommen die Einberufung der Armenier in die türkische Armee während des ersten Weltkriegs sowie ihre Massendeportationen und Pogrome, die die Regierung der Jungtürken organisiert hatte, wahrheitsgetreu zum Ausdruck.

Diese ethnographischen Original-Materialien, die einen großen historischen Wert haben, werden zu objektiven, authentischen und unwiderlegbaren Zeugnissen, die in einer einfachen Volkssprache die Ereignisse des Völkermords an den Armeniern widerspiegeln.

Es ist an der Zeit, dass die Regierung der heutigen Türkei, die nach Europa strebt, ebenfalls den Mut aufbringt, die mit schriftlichen und mündlichen Zeugnissen begründete offensichtliche historische Wahrheit anzuerkennen, die keiner Beweisung bedarf und **Genozid an den Armeniern** heisst.

VERJİNE SVAZLIAN
ERMENİ SOYKIRIMI
VE
HALKIN TARİHSEL HAFIZASI
(Özet)

Son yıllarda Ermeni Soykırımı'na (1915-1922) duyulan ilgi daha da arttı. Bu her şeyden önce o tarihsel olayın birçok ülke tarafından tanınmasından ileri gelmektedir. Ancak, resmi Türk tarihçiliği ve Türk tezlerini benimseyen tarihçilik doğruluğu kesin tarihi olayları çarptırmaya ve reddetmeye devam etmektedir.

Oysaki, çeşitli dillerde yayımlanmış resmi belgelerin yanısıra, halkın tarafından söz konusu olayların doğrudan etkisi altında anlatılanların da önemli bir tarihi belge değeri vardır. O kitlesel siyasi cürümün nesnesinin Ermeni halkının ta kendisi olması nedeniyle, ve nasıl ki her suçun aydınlanmasında tanıkların verdiği ifadeler belirleyici rol oynuyorsa bu vakada da, görgü tanıklarının anlatıtlarını temel almak gerekmektedir. Bu anlatımlardan her biri Ermeni Davası'nın adil bir biçimde çözümlenmesi ve Ermeni Soykırımı'nın tanınması çalışmasında hukuki açıdan kanıt değeri taşımaktadır.

Tehcir ve soykırım neticesinde batı Ermenilerinin hissedilir bir kısmı (1,5 milyonu aşkın insan) yok oldu; mucize eseri olarak kurtulanlar ise tarihsel bir gerçeklik olarak Ermeni Diasporası'nı oluşturmak üzere dünyanın çeşitli ülkelerine dağıldılar. O trajik olayların görgü tanıklarından birçoğu 1920'li yıllarda itibaren düzenli aralıklarla Diaspora'dan Sovyet Ermenistanı'na dönmüş ve kendi evvelki memleketlerini simgeleyen yeni inşa edilmiş yerlere yerleşmişlerdir.

1955 yılından itibaren, 50 yıl boyunca, (halkın kullandığı dile sadık kalarak) Ermeni Soykırımı'ndan mucize eseri olarak

kurtulmuş görgü tanıklarının ve hayatı kalanların anlatıtlarını (660 birim) yazıya döktük; bunların ses ve görüntülerini kaydettik. Bu hikâyelerin orijinalleri Ermenistan Cumhuriyeti Ulusal Bilimler Akademisi Ermeni Soykırımı Müze-Enstitüsü'nün arşivlerinde saklanmaktadır.

Bu incelemedeki etnografik konular Ermenice kitabımızdan alınmıştır (Verjine Svazman. *Ermeni Soykırımı. Hayatta Kalan Görgü Tanıklarının Anlatıtları*. Erivan, EC UBA "Gitutyun" Basımevi, 2000, 500 sayfa).

Bu araştırmada Ermeni Soykırımı'nın gidişatı ve tarihsel olayları sunulmuş; bunlar, Batı Ermenistan, Kilikya ve Anadolu'daki yaklaşık 100 yerleşim yerinden zorla tehcir edilen, Ermenistan'a ve Diaspora'ya yerleşen (Yunanistan, Fransa, İtalya, Almanya, ABD, Suriye, Lübnan, Irak, Mısır, Balkan ülkeleri, Türkiye) Ermeni Soykırımı'ndan kurtulmuş görgü tanıklarının anlatıtlarıyla ve tarihsel nitelikli (Ermenice ve Türkçe) şarkılarla tamamlanmış, gerçekleşmiş ve teyit edilmişlerdir.

Olayları kaydeden o tanık hikâyeleri Birinci Dünya Savaşı sırasında Jön Türk Hükümeti'nin organize ettiği, Ermenilere yönelik seferberliği, silah toplama faaliyetlerini, kitlesel tehcir ve kıyımları gerçeğe uygun bir şekilde yansımaktadırlar.

Halktan elde edilen o konular, tarihin kavranması açısından taşıdıkları onem ve özgünlükleri nedeniyle, Ermeni Soykırımı'nı halkın kullandığı sade dille aydınlatan, objektif, olaylara dayanan, güvenilir ve inkâr edilemez tanık hikâyeleri haline gelmektedirler.

Dolayısıyla, ilerleme yolunda gayret sarf eden Türkiye Cumhuriyeti Hükümeti için, hem yazılı hem de sözlü kanıtlara dayanan, ispatlanması gereklidir ve Ermeni Soykırımı adı verilen doğruluğu apaçık ortada o tarihi gerçeği kabul etme cesaretini göstermenin zamanı gelmiştir.

ВЕРЖИНЕ СВАЗЛЯН ГЕНОЦИД АРМЯН И ИСТОРИЧЕСКАЯ ПАМЯТЬ НАРОДА

(Резюме)

За последние годы еще более возрос интерес к Геноциду армян (1915-1922 гг.). Это обусловлено прежде всего признанием факта Геноцида армян со стороны многих государств. Однако официальная турецкая и протурецкая историография не перестает искажать и отрицать подлинные исторические события.

В свете сказанного, помимо опубликованных на разных языках официальных материалов, особый историко-фактологический интерес представляют также свидетельства лиц, непосредственно переживших названные события. Ведь сам армянский народ стал объектом данного массового политического преступления. Известно, что при раскрытии любого преступления решающую роль играют показания свидетелей, и в данном случае следует основываться на показаниях очевидцев-свидетелей. Каждое из этих показаний, с юридической точки зрения, имеет доказательственное значение для справедливого решения Армянского вопроса и признания Геноцида армян.

В результате депортации и геноцида значительная часть западных армян (более чем 1,5 миллиона) была уничтожена, а чудом спасшиеся рассеялись по всему миру, создав Армянскую Диаспору как историческое явление. Многие из очевидцев-свидетелей этих трагических событий, начиная с 1920-х годов, репатриировали в Советскую Армению и поселились во вновь отстроенных селениях, символизировавших их былую историческую родину.

Начиная с 1950-х годов, в течение 50 лет, нами были записаны (в том числе на аудио- и видеокассетах) свидетельства (660 единиц) очевидцев, спасшихся от Геноцида. Оригиналы этих материалов хранятся в архиве Музея-института Геноцида армян Национальной Академии Наук Республики Армения.

Народоведческие материалы данного исследования цитируются по нашей книге: Вержине Свазлян. *Геноцид армян. Свидетельства очевидцев*. Ереван, Изд.-во "Гитутюн" НАН РА, 2000, 500 с. (на арм. яз.).

В настоящем исследовании представлены исторические события, имевшие место во время Геноцида армян, которые дополнены и подтверждены свидетельствами и историческими песнями (на армянском и туркоязычном), записанными нами с уст очевидцев, депортированных из около 100 местностей Западной Армении, Киликии и Анатолии и проживающих в Армении и за ее пределами (Греция, Франция, Италия, Германия, США, Сирия, Ливан, Ирак, Египет, балканские страны, Турция).

Названные фактологические свидетельства правдиво отображают организованные младотурецким правительством воинские призыва и военные сборы во время Первой мировой войны, а также массовую депортацию и резню армян.

Эти народоведческие материалы, в силу их самобытности и несомненной историко-познавательной ценности, становятся неопровергимыми объективными, фактологическими свидетельствами Геноцида армян.

Поэтому настало время, чтобы правительство нынешней Турецкой Республики, вступившей на путь прогресса, нашло в себе мужество принять не нуждающуюся в доказательстве историческую истину, именуемую Геноцидом армян.

ՎԵՐԺԻՆԵ ՍՎԱՉԼՅԱՆ ՇԱՅՈՅ ՑԵՂԱՍՊԱՆՈՒԹՅՈՒՆԸ ԵՎ ԺՈՂՈՎՐԴԻ ՊԱՏՄԱԿԱՆ ՇԽՌՈՒԹՅՈՒՆԸ

(Ամփոփում)

Վերջին տարիներն ավելի է մեծացել հետաքրքրությունը Հայոց ցեղասպանության (1915-1922 թթ.) նկատմամբ: Այն պայմանավորված է նախև և առաջ բազմաթիվ երկրների կողմից պատմական այդ փաստի ճանաչման իրողությամբ: Սակայն պաշտոնական թուրք ու թուրքամետ պատմագիտությունը շարունակում է նենգափոխել և ժմտել պատմական ստուգ իրողությունները:

Այնինչ, տարբեր լեզուներով հրատարակված պաշտոնական փաստաթերին առընթեր, պատմափաստագրական կարևոր արժեք են ներկայացնում նաև իիշյալ իրադարձությունների անմիջական տպավորությունների տակ հաղորդված ժողովրդական վկայությունները: Քանի որ հայ ժողովուրդն ինքն է այդ զանգվածային քաղաքական ոճրագործության առարկան (object) և ինչպես ամեն մի հանցագործություն բացահայտելիս որոշիչ են վկաների ցուցմունքները, նույնպես և այս պարագայում պետք է հենվել նաև ականատես-վկանների հաղորդած վկայությունների վրա, որոնցից յուրաքանչյուրն իրավաբանական տեսակետից ապացուղական նշանակություն ունի Հայ Դատի արդարացի լուծման և Հայոց ցեղասպանության ճանաչման գործում:

Տեղահանության ու ցեղասպանության հետևանքով արևմտահայության գգալի նասը (ավելի քան 1,5 միլիոն) ոչնչացվել է, իսկ հրաշքով փրկվածները ցրվել աշխարհի տարբեր երկրներ՝ ստեղծելով Հայ Սփյուռքը որպես պատմական իրողություն: Այդ ողբերգական իրադարձություններին ականատես-վկաններից շատերը սկսած 1920-ական թվականներից Սփյուռքից պարբերաբար հայրենադարձվել են որիդային Հայաստան և բնակություն հաստատել իրենց երբեմնի բնօրրանները խորհրդանշող նորակառուց բնակավայրերում:

Ղերա 1955 թվականից, 50 տարիների ընթացքում, հավատարիմ մնալով ժողովրդական խոսքին, գրառել, ծայնագրել ու տեսագրել եմ Հայոց ցեղասպանությունից հրաշքով փրկված ականատես-վերապրողների հաղորդած վկայությունները (660 միավոր), որոնց բնագրերը պահպում են Հայաստանի Հանրապետության Գիտությունների Ազգային Ակադեմիայի Հայոց ցեղասպանության թանգարան-ինստիտուտի արխիվում:

Սույն ուսումնասիրության ժողովրդագիտական նյութերը մեջբերված են մեր հայերեն գրքից՝ Վերժին Սվազյան, Հայոց ցեղասպանություն. Ականատես վերապրողների վկայություններ, Երևան, ՀՀ ԳԱԱ «Գիտություն» հրատ., 2000, 500 էջ:

Ուսումնասիրության մեջ ներկայացված են Հայոց ցեղասպանության ընթացքն ու պատմական իրադարձությունները, որոնք լրացված, հիմնավորված և հաստատված են Արևնտահայաստանի, Կիլիկիայի և Անատոլիայի շուրջ 100 տեղավայրերից բռնի տարագրված, Հայաստանում և Սփյուռքում (Հունաստան, Ֆրանսիա, Իտալիա, Գերմանիա, ԱՄՆ, Սիրիա, Լիբանան, Իրաք, Եգիպտոս, բալկանյան երկրներ, Թուրքիա) բնակություն հաստատած Հայոց ցեղասպանության ականատես վերապրողների հաղորդած վկայություններով ու պատմական բնույթի երգերով (հայերեն և թուրքալեզու):

Փաստագրական այդ վկայությունները ճշմարտացիորեն վերարտադրում են Առաջին համաշխարհային պատերազմի ընթացքում երիտրությական կառավարության կազմակերպած հայերի զրոյահավաքն ու գինահավաքը, ինչպես նաև զանգվածային տեղահանություններն ու կոտորածները:

Ժողովրդական այդ նյութերն իրենց ինքնատիպությամբ և պատմաճանաչողական արժեքով դառնում են Հայոց ցեղասպանությունը ժողովրդական պարզ լեզվով լուսաբանող առարկայական, փաստացի, վավերական ու անժխտելի վկայություններ:

Ուստի ժամանակն է, որ առաջադիմության ծգտող ներկայիս Թուրքիայի Հանրապետության կառավարությունը ևս քաջություն ունենա ընդունելու ինչպես գրավոր, նույնպես և բանավոր փաստերով հիմնավորված, ապացուցման կարիք չունեցող, պատմական այն բացահայտ ճշմարտությունը, որը կոչվում է Հայոց ցեղասպանություն:

**PHOTOGRAPHIES
DES SURVIVANTS
DU GENOCIDE ARMENIEN**



Sénékérim Kozmanian
(1882, Sébaste)



Movses Panossian
(1885, Moussa-Dagh)



Vardan Mazmanian
(1886, Ardvine)



Azniv Agha-Tchrakian
(1886, Constantinople)



Eghiazar Karapétian
(1886, Sassoun)



Paytzar Erkat
(1887, Césarée)



Poghos Soupkoukian
(1887, Moussa-Dagh)



Hovhannes Paronian
(1890, Eskichéhir)



Mouchegh Hacopian
(1890, Nicomédie)



Movses Balabanian
(1891, Moussa-Dagh)



Dolorès Zohrap-Lipman
(1892, Constantinople)



Khatcher Ablapoutian
(1893, Urfâ)



Kamsar Khatchatrian
(1898, Bayazet)



Verguiné Mayikian
(1898, Marach)



Tonik Tonikian
(1898, Moussa-Dagh)



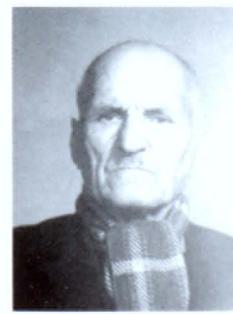
Khoren Ablapoutian
(1893, Urfâ)



Tonakan Tonoyan
(1893, Mouch)



Ovsanna Abikian
(1893, Nicomédie)



Hambartzoum Sahakian
(1898, Sébaste)



Vergine Taghavarian
(1898, Sébaste)



Haroutiun Martikian
(1899, Kharbert)



Haroutiun Tzoulikian
(1896, Césarée)



Hovhannes Iprédjian
(1896, Moussa-Dagh)



Entza Djémpérdjian
(1898, Amassia)



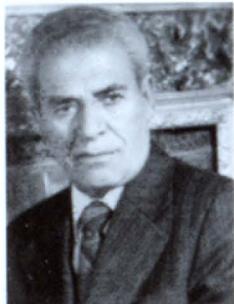
Guévork Karamanoukian
(1900, Ayntap)



Khoren Gulbenkian
(1900, Devrik)



Gurdji Kéchichian
(1900, Zeytoun)



Soghomon Eténikian
(1900, Mersine)



Barouhi Silian
(1900, Nicomédie)



Artavazd Ketratzian
(1901, Adabazar)



Hazarkhan Thorossian
(1902, Balou)



Arakel Tagoyan
(1902, Derdjan)



Hovhannes Gasparian
(1902, Eskichéhir)



Socrate Mekertchian
(1901, Bitlis)



Chogher Tonoyan
(1901, Mouch)



Pétros Safarian
(1901, Moussa-Dagh)



Nerses Galbakian
(1902, Konya)



Zabel Vardian
(1902, Marach)



Souren Sargsian
(1902, Sébaste)



Assatour Soupoukian
(1901, Moussa-Dagh)



Guéghétsik Essayan
(1901, Nicomédie)



Andranik Simonian
(1902, Alachkert)



Nouritsa Kurkdjian
(1903, Ayntap)



Arpiné Bartikian
(1903, A.-Karahissar)



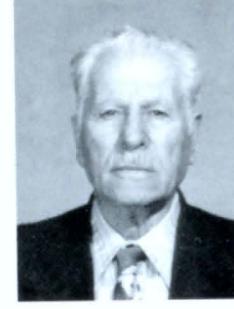
Nvard Ablapoutian
(1903, Urfa)



Hovsep Bechtikian
(1903, Zeytoun)



Sédrak Gaybakian
(1903, Zeytoun)



Karapet Tozlian
(1903, Zeytoun)



Gulinia Moussoyan
(1903, Kessab)



Mikaël Kéchichian
(1904, Adana)



Karnik Svazlian
(1904, Césarée)



Eva Tchoulian
(1903, Zeytoun)



Loris Papikian
(1903, Erzéroum)



Sarkis Khatchatrian
(1903, Kharberd)



Sédrak Haroutunian
(1904, Mouch)



Aghassi Kankanian
(1904, Van)



Hovhannes Keuroghlian
(1904, Tigranocerte)



Grigor Guzalian
(1903, Moussa-Dagh)



Archakouhi Pétrossian
(1903, Yozghat)



Hovhannes Abélian
(1903, Kessab)



Haroutiun Alboyadjian
(1904, Fendedjak)



Anouche Gasparian
(1905, Ardvine)



Archalouys Ter-Nazaréthian
(1905, Baberd)



Marie Vardanian
(1905, Malatia)



David Davtian
(1905, Moussa-Dagh)



Andreas Gulanian
(1905, Chatakh)



Sarkis Etarian
(1907, A.-Karahissar)



Stépan Stéphanian
(1907, Kharberd)



Angèle Tékéyan
(1907, Césarée)



Hayrik Mouradian
(1905, Chatakh)



Varsik Abrahamian
(1905, Van)



Sirak Manassian
(1905, Van)



Véronica Berbérian
(1907, Yozghat)



Mekertitch Khatchatrian
(1907, Ch.-Karahissar)



Guévork Zoulalian
(1907, Tchanakkalé)



Pétros Kikichian
(1906, Arabkir)



Ebrouhi Djertekhian
(1906, Hadjn)



Patrick Saroyan
(1906, Van)



Ghazar Guévorkian
(1907, Van)



Artzroun Haroutunian
(1907, Van)



Ervand Chirakian
(1907, Van)



Makrouhi Sahakian
(1907, Van)



Haykouhi Azarian
(1908, Adabazar)



David Davtian
(1908, Bursa)



Kadjbérouni Chahinian
(1908, Van)



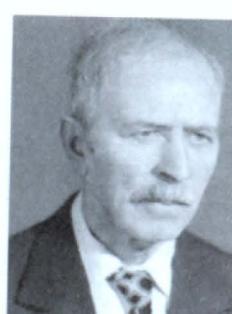
Vardouhi Potikian
(1908, Van)



Loussik Martirossian
(1909, Alachkert)



Mariam Ter-Mekertchian
(1908, Erzéroum)



Lévon Evganguédjian
(1908, Marach)



Hrant Gasparian
(1908, Mouch)



Srbouhi Kikichian
(1909, Arabkir)



Aghavni Mekertchian
(1909, Bitlis)



Avéts Norikian
(1909, Bursa)



Hovhannes Tchaderdjian
(1908, Sébaste)



Nchan Abrahamian
(1908, Van)



Sylva Buzandian
(1908, Van)



Garnik Stépanian
(1909, Erzynka)



Gayané Atourian
(1909, Zeytoun)



Ichkhan Haykazian
(1909, Erzéroum)



Sirarpi Svazlian
(1909, Constantinople)



Aram Momdjian
(1909, Marach)



Mariam Baghichian
(1909, Moussa-Dagh)



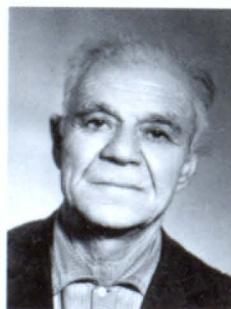
Massis Kodjoyan
(1910, Baberd)



Tzaghik Tchinimian
(1910, Igdır)



Péproné Toumassian
(1910, Kars)



Guévork Tchiftchian
(1909, Moussa-Dagh)



Varazdat Haroutunian
(1909, Van)



Marie Erkat
(1910, Adabazar)



Verguiné Nadjarian
(1910, Malatia)



Mesrop Minassian
(1910, Samsun)



Hovhannes Doudaklian
(1910, Moussa-Dagh)



Nvard Guévorkian
(1910, Alachkert)



Nectar Gasparian
(1910, Ardvine)



Stépan Hovakimian
(1910, Ardvine)



Artzvik Terzian
(1910, Van)



Réhan Manoukian
(1910, Tarone)



Karapet Mekertchian
(1910, Tigranocerte)



Sarkis Saroyan
(1911, Balou)



Serbouhi Mouradian
(1911, Bitlis)



Hrant Khondkarian
(1911, Igdir)



Parandzem Ter-Hacopian
(1912, Kars)



Tagouhi Halabian
(1912, Marach)



Dérénik Saroyan
(1912, Van)



Assatour Makhoulian
(1911, Moussa-Dagh)



Vardkes Alexanian
(1911, Van)



Choghik Mekertchian
(1911, Van)



Marie Voskertchian
(1913, Izmir)



Aghassi Karoyan
(1913, Kars)



Sahak Bazian
(1913, Chatakh)



Eranouhi Tchaparian
(1912, Adana)



Nvard Mouradian
(1912, Bitlis)



Khanouma Djalil
(1912, Kars)



Emma Assatrian
(1914, Kars)



Chaké Zoulalian
(1914, Constantinople)



Vardouhi Pétikian
(1916, Constantinople)

**PHOTOGRAPHIES
DE LA SECONDE GENERATION
DES SURVIVANTS**



Zohrab Ghassabian
(1919, Constantinople)



Hacop Ter-Poghossian
(1920, Dyortyol)



Mariam Ghassabian
(1921, Bursa)



Grigor Ekizian
(1921, Malatia)



Adriné Aladjadjian
(1921, Constantinople)



Kirakos Daniélian
(1923, Balou)



Ervand Albarian
(1923, Beyrouth)



Vahé Kitabdjian
(1924, Alexandrie)



Nazéni Satamian
(1926, Beyrouth)



Artaches Balabanian
(1926, Moussa-Dagh)



Mariam Mirzayan
(1927, Tomarza)



Guévork Hékimian
(1937, Alep)



DEUX MOTS SUR L'AUTEUR DE CE LIVRE

VERJINÉ SVAZLIAN, ethnographe, ethnologue, folkloriste, est née en 1934 à Alexandrie en Egypte, dans la famille de Garnik Svazlian, écrivain et homme public rescapé par miracle du génocide arménien.

En 1947, elle se rapatrie avec ses parents en Arménie.

En 1956, elle est promue avec mention «Excellent» de la Faculté de langue et de littérature arménienes de l'Université pédagogique arménien Khatchatour Abovian d'Erevan.

A partir de 1955, elle commence sur sa propre initiative à enregistrer les fragments de folklore, ainsi que les souvenirs et les chants historiques communiqués par les déportés exilés d'Arménie Occidentale, de Cilicie et d'Anatolie, et les témoins oculaires rescapés du génocide, sauvant ainsi de l'oubli éternel ces reliques orales.

A partir de 1958, elle travaille à l'Institut M. Abéghian de Littérature de l'Académie des Sciences d'Arménie. Au cours de ses études post-supérieures, elle se voit octroyer une bourse individuelle fondée en l'honneur de M. Abéghian.

Depuis 1961, elle travaille à l'Institut d'Ethnographie et d'Archéologie de l'Académie Nationale des Sciences de la République d'Arménie et, depuis 1996, également au Musée-Institut du Génocide Arménien de l'Académie Nationale des Sciences de la République d'Arménie.

En 1965, elle soutient sa thèse de candidature au doctorat et, en 1995, sa thèse de doctorat.

Elle participe à diverses reprises à des symposiums nationaux et internationaux en traitant des sujets relevant de l'ethnologie, du folklore et de la Cause arménienne.

Elle est l'auteur de nombreux ouvrages scientifiques publiés en Arménie et dans la diaspora.



PUBLICATIONS:

- Sarkis Haykouni.** *Sa vie et son œuvre.* «Ethnographie et folklore arméniens». T. 4. Erevan, Ed. de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie, 1973 (en arm.).
- Artsakh-Outik.** «Contes populaires arméniens». T. 6. Erevan, Ed. de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie, 1973 (en arm.).
- Tarone-Touroubéran.** «Contes populaires arméniens». T. 12. Erevan, Ed. de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie, 1984 (en arm.).
- Moussa-ler (Moussa-Dagh).** «Ethnographie et folklore arméniens». T. 16. Erevan, Ed. de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie, 1984 (en arm.).
- Cilicie: La tradition orale de Arméniens occidentaux.** Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie, 1994 (en arm.).
- Génocide arménien: Témoignages oraux des Arméniens occidentaux.** Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie, 1995 (en arm.).
- Le Génocide à travers les narrations et les chants en langue turque des Arméniens occidentaux.** Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie, 1997 (en arm.).
- Le Génocide à travers les narrations et les chants en langue turque des Arméniens occidentaux.** Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie, 1997 (en rus.).
- Van-Vaspourakan.** «Contes populaires arméniens». T. 15. Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie, 1998 (en arm.).
- The Armenian Genocide in the Memoirs and Turkish-Language Songs of the Eyewitness Survivors.** Yerevan, "Gitutiun" Publishing House of the NAS RA, 1999.
- Le folklore des Arméniens de Constantinople.** Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie, 2000 (en arm.).

- Le génocide arménien. Témoignages des survivants.** Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie, 2000 (en arm.).
- Le génocide arménien et la mémoire historique.** Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie, 2003 (en arm.).
- The Armenian Genocide and Historical Memory.** Yerevan, "Gitutiun" Publishing House of the NAS RA, 2004.
- Le génocide arménien et la mémoire historique du peuple.** Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie, 2005.
- Der Genozid an den Armeniern und die historische Erinnerung des Volkes.** Jerewan, Verlag „Gitutjun“ der Nationalen Akademie der Wissenschaften der Republik Armenien, 2005.
- The Armenian Genocide and the People's Historical Memory.** Yerevan, "Gitutiun" Publishing House of the NAS RA, 2005.
- Le génocide arménien et la mémoire historique du peuple.** Erevan, Ed. «Guitoutiun» de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie, 2005 (en rus.).
- Ermeni soykırımı ve halkın tarihsel hafızası.** İstanbul, "Belge" Uluslararası Yayıncılık, 2005.

DISTINCTIONS:

- 1985, «*Diplôme d'honneur*» de la Présidence de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie.
- 1985, Médaille d'or «*Citoyenne d'honneur de Moussa-Dagh*» de l'Association générale «Moussa-Dagh».
- 1992, Titre d'honneur «*Citoyenne d'honneur de Zeytoun*» de l'Association historico-culturelle «Zeytoun».
- 1999, Titre d'honneur «*Citoyenne d'honneur du Vaspourakan*» de l'Association «Van-Vaspourakan».
- 2000 (24 avril), à l'occasion du 85^e anniversaire du génocide – «*Diplôme d'honneur*» de la Présidence de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie «pour les recherches scientifiques consacrées à la Question arménienne, au génocide arménien et à l'histoire des Arméniens occidentaux, qui constituent une importante contribution à l'historiographie arménienne».
- 2002 Prix littéraire et philologique «*Haykachen Ouzounian*» de l'Association culturelle Tékéyan de la diaspora.
- 2003 (24 avril), «*Médaille commémorative*» Fridtjof Nansen de la Présidence de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie et du Comité international «Les Justes pour les Arméniens» «pour activités scientifiques et publiques visant la condamnation du génocide arménien et la consolidation de principes humanitaires».
- 2004 (avril), Titre de professeur de l'Académie arménologique «*Ararat*» de Paris.

TABLE DES MATIERES

De la part du rédacteur	5
Particularités typologiques des témoignages populaires ..	7
Le cours du génocide arménien d'après les témoignages des survivants	22
Bibliographie	98
Résumé (<i>en français</i>)	102
Summary (<i>en anglais</i>)	104
Zusammenfassung (<i>en allemand</i>)	106
Özet (<i>en turc</i>)	108
Résumé (<i>en russe</i>)	110
Résumé (<i>en arménien</i>)	112
Photographies des survivants du génocide arménien	114
Photographies de la seconde génération des survivants	130
Deux mots sur l'auteur de ce livre	133
Carte du génocide arménien dans l'Empire ottoman (1915-1922)	

VERJINÉ SVAZLIAN

**LE GENOCIDE ARMENIEN
ET
LA MEMOIRE HISTORIQUE DU PEUPLE**

**CARTE DU GENOCIDE ARMENIEN DANS L'EMPIRE OTTOMAN
(1915-1922)**

**Imprimerie de la SARL
“Vard Hrat”**

THE ARMENIAN GENOCIDE IN THE OTTOMAN EMPIRE (1915-1922)

